

Ce livre que j'aime beaucoup
M. Champion
Avril 1919

I

ANTHINEA

OUVRAGES DE CHARLES MAURRAS :

JEAN MOREAS. 1891. (Brochure épuisée).
LE CHEMIN DE PARADIS, contes philosophiques. 1895 (Calmann-Lévy). . . 4.50
L'IDÉE DE LA DÉCENTRALISATION. 1898. Brochure. (Service de la Librairie de « L'Action Française ») 0.60
TROIS IDÉES POLITIQUES : *Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*. 1889 (Chez Champion) 2.40
L'ENQUÊTE SUR LA MONARCHIE. 1900-1909 (à la Nouvelle Librairie Nationale), édition in-18 . . . . 6 »
— Edition in-8° 7.50
UNE CAMPAGNE ROYALISTE AU FIGARO. 1901-1902 (à la Nouvelle Librairie Nationale) 0.90
LES AMANTS DE VENISE, *George Sand et Musset*. 1902 (Fontemoing, épuisé). Nouvelle édition avec préface nouvelle, 1917 (chez Boccard). 4.50
UN DÉBAT NOUVEAU SUR LA RÉPUBLIQUE ET LA DÉCENTRALISATION (en collaboration avec MM Paul Boncour, Joseph Reinach, Clémenceau, Xavier de Ricard, Varenne, Clémentel, etc.). 1904 (un volume, épuisé).
L'AVENIR DE L'INTELLIGENCE, suivi de *Auguste Comte, le Romantisme féminin, Mademoiselle Monk*. 1905 (à la Nouvelle Librairie Nationale). 4.50
LIBÉRALISME ET LIBERTÉS. DÉMOCRATIE ET PEUPLE. 1905. Brochure (au Service de la Librairie de « L'Action Française ») 0.10
LE DILEMME DE MARC SANGNIER. *Essai sur la Démocratie religieuse*. 1906 (à la Nouvelle Librairie Nationale) 4.50
KIEL ET TANGER. *La République Française devant l'Europe*. Nouvelle édition, préface nouvelle. 1910-1913 (à la Nouvelle Librairie Nationale). 4.80
SI LE COUP DE FORCE EST POSSIBLE. En collaboration avec Henri Dutrait-Crozon. 1910 (à la Nouvelle Librairie Nationale) 0.90
IDÉES ROYALISTES. *Réponse à l'enquête de la Revue Hebdomadaire*. 1910 (au Service de la Librairie de « L'Action Française »). 0.10
LA POLITIQUE RELIGIEUSE. 1912 (à la Nouvelle Librairie Nationale). . . . 4.50
L'ACTION FRANÇAISE ET LA RELIGION CATHOLIQUE. 1913 (à la Nouvelle Librairie Nationale) 4.50
L'ÉTANG DE BERRE. 1915 (Champion, éditeur, épuisé).
QUAND LES FRANÇAIS NE S'AIMENT PAS. *Chronique d'une Renaissance*. 1916 (à la Nouvelle Librairie Nationale). 4.50
LES CONDITIONS DE LA VICTOIRE. Recueil des articles de guerre I. *La France se sauve elle-même*. Août-novembre 1914 (à la Nouvelle Librairie Nationale) 4.80
— II. *Le Parlement se réunit*. Novembre 1914-août 1915 (à la Nouvelle Librairie Nationale) 4.50
— III. *Ministère et Parlement*. Septembre-fin décembre 1915 (à la Nouvelle Librairie Nationale) 4.50
IV. *La Blessure intérieure*. Janvier-fin mai 1916 (à la Nouvelle Librairie Nationale). 4.50
LA PART DU COMBATTANT. 1917 (à la Nouvelle Librairie Nationale). . . . 1.80
LE PAPE, LA GUERRE ET LA PAIX. 1917 (à la Nouvelle Librairie Nationale). 4.50
LES CHEFS SOCIALISTES PENDANT LA GUERRE. 1918 (à la Nouvelle Librairie Nationale) 4.50

En préparation :

L'ALLÉE DES PHILOSOPHES.

CHARLES MAURRAS

ANTHINEA

D'ATHÈNES A FLORENCE

Hoc se quisque modo fugit.
LUCRÈCE.

LE VOYAGE D'ATHÈNES
UNE VILLE GRECQUE ET FRANÇAISE
FIGURES DE CORSE. — LE MUSÉE DES PASSIONS HUMAINES DE FLORENCE
LE GÉNIE TOSCAN
LE RETOUR ET LE FOYER, NOTES DE FLORENCE

NOUVELLE ÉDITION REVUE



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ ET ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEURS
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1919



Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires sur papier du Japon numérotés 1 à 10, et 50 exemplaires sur papier de Hollande numérotés 11 à 60.

A

MONSIEUR GUSTAVE JANICOT

DIRECTEUR DE *LA GAZETTE DE FRANCE*

QUI AYANT ENVOYÉ

EN GRÈCE

L'AUTEUR DE CE LIVRE

VIT

ALLER ET VENIR

LE VISAGE

D'UN HOMME HEUREUX

Novembre 1901.

NOTE DE LA CINQUIÈME ÉDITION

(1912)

Le petit livre que l'on réimprime à peu près tel quel, au bout de dix ans, a paru en librairie vers la fin de 1901, mais ses morceaux couraient les périodiques depuis longtemps.

Le voyage d'Athènes est de mars-avril-mai 1896 ; parmi les pages qui s'y rapportent, plusieurs n'ont paru qu'en 1897.

Les courses en Toscane sont de février 1897 et la traversée de la Corse de l'été suivant.

La visite aux salles grecques du Musée de Londres est d'août 1898 ; l'essentiel du commentaire, intitulé depuis « la Naissance de la Raison », a été écrit et publié au retour.

Pour les impressions de Provence, les plus anciennes ont été notées bien avant 1890. D'autres sont postérieures d'une dizaine d'années.

Tous ces pèlerinages à de très vieux pays se firent sur les pas d'une multitude de voyageurs, et voici que des pas nouveaux ont bientôt couru sur les nôtres. Les devanciers ont été mis à contribution pour notre passage; ceux qui viennent ensuite se serviront de nous. Ainsi le veulent la nature, et la raison, et la justice ; l'inscription de ces dates, faite pour prévenir toute confusion, ne saurait avoir pour objet de revendiquer dans l'ordre de l'intelligence un droit de propriété qui n'existe pas.

Les biens spirituels sont indivisibles et communs à l'esprit humain. Seraient-ils divisibles, il ne faut pas en faire plus de cas que des autres. « *Notre Père* », disaient autrefois nos pêcheurs de Provence, « *donnez-nous du poisson* « *assez pour en manger, en donner, en vendre et nous en* « *laisser dérober.* »

PRÉFACE

J'ai fait le voyage d'Athènes au moment des Jeux Olympiques, et, les Jeux terminés, j'ai respiré, aussi longtemps que je l'ai pu, la violette divine entre l'Acropole, Eleusis, l'Hymette et les champs de Colone. Ayant eu au Nouveau Phalère une conversation qui piqua ma curiosité, je passai peu après en Corse, reconnaître une petite ville fondée par des Grecs fugitifs et fidèle à son origine. Je visitai de plus au musée Britannique, sans me soucier de rien d'autre qui fût dans Londres, les neuf salles réservées aux monuments de l'art grec. Un séjour à Florence m'avait appris la ressemblance de la Grèce et de la Toscane en ce qu'elles ont de meilleur.

Plus je les comparais l'une à l'autre, mieux je voyais en quoi elles se distinguent du reste. Quelque avancée que soit la maturité de sa pulpe, le fruit athénien et toscan conserve l'éclat de sa fleur. La perfection n'épuise pas l'élan de la force. Le rythme est pur, pourtant la matière palpite, et l'œuvre d'art respire comme le dernier des vivants.

*La parenté des caractères me fit souvenir aussitôt d'une étymologie qui a été proposée en Allemagne pour le nom de la ville et de la déesse athénienne. Athènes nous serait venue d'*anthinea**, qui veut dire fleurie ; Athènes à l'origine dirait en grec ce que dit Florence en latin. Congédions les philologues : les uns veulent qu'Athènes ait signifié la déesse qui n'a pas été en nourrice, étant née grande fille de la tête de Jupiter ; les autres la dérivent d'un vocable albanais qui veut dire figuier. Ni vérité ni fable ne valent contre* ANTHINEA. *Une tige mystique unit les deux chefs-d'œuvre de la Grèce et de la Toscane. Je ne saurais penser Florence sans souvenir d'Athènes, moderne et barbare sans doute, mais encore capable de soutenir un si beau nom.*

Une ANTHINEA**, *fleur du monde, printemps des pensées et des arts, s'élargit nécessairement et nous désigne d'autres lieux qu'Athènes et que Florence. Elle me fit songer tout d'abord à écrire un traité de la conformité du Valois et du Parisis avec l'Attique la plus pure. Aucune terre n'est mieux prise dans l'enceinte d'*ANTHINEA *que la douce et nerveuse patrie d'un Jean Racine, d'un Voltaire, d'un La Fontaine. Le difficile était de faire sentir comme je le sens le rapport de ce territoire avec nos terrains brûlés du*

* Voir la note I à la fin du livre.

** Le XVIIe siècle aurait dit ANTHINÉE. Notre langue n'a pas retrouvé encore l'audace et le pouvoir de l'assimilation.

Midi. La gaucherie des mots me découragea et, remettant l'ouvrage à des temps de sagesse et de force supérieure, je me rejetai sur une étude de la Provence. Quelques lieux que je courre, c'est toujours à celui-là que je reviendrai ; c'est là que tout me ramènera mort ou vif.

Platon a écrit de l'Attique : « Notre pays a « éprouvé ce qui arrive aux petites îles ; si on le « compare dans son état actuel à ce qu'il était au- « trefois, on le trouvera semblable à un corps « malade qui n'a conservé que ses os et, tout ce « qu'il renfermait de terre molle et grasse ayant « coulé autour du rivage, il ne présente plus que « l'apparence d'un corps décharné. Mais, quand il « était dans son intégrité... etc. »

Ce paysage d'un trait léger et presque aérien répond parfaitement aux lignes que je trouve gravées sous ma paupière quand je ferme les yeux. Si l'on en veut le nom précis, c'est toute la portion palustre et maritime de l'arrondissement d'Aix. L'indication servira de peu aux touristes. Il est aisé de faire cette course sans y rien voir ; la vraie beauté ne touche que les âmes qu'elle a choisies.

Des intelligences peu avancées me feront le reproche de soumettre la science du beau à la loi des lieux et des races. Mais leur censure me ménage la plus facile des répliques. Ce que je loue n'est point les Grecs, mais l'ouvrage des Grecs et je le loue non

d'être grec, mais d'être beau. Ce n'est point parce qu'elle est grecque que nous allons à la beauté, mais parce qu'elle est belle nous courons à la Grèce. Tout en courant, prenons garde de distinguer, en Grèce et hors de Grèce, que la flamme, moins pure, eut quelquefois un moindre éclat. D'ailleurs, choisir n'est pas exclure, ni préférer sacrifier. Un enthousiasme critique est le frein de la complaisance ; une critique enthousiaste donne à la sagesse le frein dont elle a besoin, elle aussi.

Autrefois on étudiait seulement la Grèce classique, celle qui porte le péplos. Ce péplos composait, il figurait tout l'hellénisme. Ce fut le premier stade. On le dépassa. Las du péplos, Renan écrivit la phrase fameuse : « L'ennui, oui, l'ennui... » La Grèce du péplos passa pour ennuyeuse, du moins pour les esprits profondément gâtés entre lesquels Renan se rangeait avec modestie. Et ce fut le deuxième stade. Mais le troisième commença quand on s'aperçut que la Grèce a connu toute sorte de vêtements, de coiffures, de manières, d'ordres, de goûts. On ne nous parla plus d'ennui, et la Grèce devint tout à fait amusante. Avant de trouver l'essentiel et même après l'avoir trouvé, les Grecs ont cueilli tout le reste, l'artificieux, le bizarre et aussi bien le laid. Oui, le laid. Cependant de jeunes lecteurs commencent à bâiller. Quelques-uns se demandent même si rien valait le péplos du commencement. En effet, rien au monde n'est beau comme le

beau. Aussitôt que le beau lui cause de l'ennui, un honnête homme s'examine et travaille à se corriger.

Le quatrième stade du goût français peut donc s'ouvrir, qui ramènerait au premier et qui l'emporterait pourtant sur le premier comme une préférence réfléchie sur un bon instinct. Il est bien de sentir qu'une belle colonne dorique, c'est le beau parfait. Il est meilleur de le sentir et de savoir la raison de son sentiment. Le divin péplos restauré, l'esprit classique rajeuni et recompris, quelle source de renaissance ! L'art et même la vie des Grecs ne sont pas d'immobiles objets ayant été une fois, puis ensevelis. Il faut les concevoir dans leur suite perpétuelle, à travers la mémoire et le culte du genre humain. Chacun s'arrête et puise à cette onde jeune et limpide, dont le murmure est divinement accordé à ce que l'homme universel a de plus profond. Parlant de Sophocle, Racine se borne pour toute louange à le mettre dans les imitateurs d'Homère. Que Racine a raison ! Gloire aux seuls homérides ! Ils ont surpris le grand secret qui n'est que d'être naturel en devenant parfait. Tout art est là, tant que les hommes seront hommes.

L'esthétique est la science du sentiment. Si l'on passait sa vie à examiner ce qu'on sent, le naturel disparaîtrait. L'auteur se félicite, bien loin qu'il s'en excuse, d'avoir jeté en ce petit livre beaucoup de réflexions étrangères à l'esthétique.

*J'ai visité le peuple hellène moins d'une année avant ses malheurs militaires en Thessalie et en Epire. Il traversait un beau moment d'allégresse patriotique ; j'en ai admiré la verve et la bonne foi. La suite m'a montré que ces vertus précieuses ne suffisent pas à un peuple. Mais la fausse confiance qu'elles inspirent est en outre un fléau public. L'*Hétairia *des pays grecs, cette brillante* Association amicale, *qui voulait le bien et qui fit le mal, m'a conseillé une partie de la crainte que je ressens à l'égard de nos bonnes Ligues démocrates et patriotes. Animées d'intentions parfaites, elles menacent d'aggraver nos confusions. La politique du roi Georges donna la Crète à l'hellénisme ; mais la fièvre de ses sujets ne leur valut que désordre et déchirement. Ces résultats sont les grands juges de la politique.*

Mon ami Maurice Barrès s'est publiquement étonné que j'eusse rapporté d'Attique une haine aussi vive de la démocratie. Si la France moderne ne m'avait persuadé de ce sentiment, je l'aurais reçu de l'Athènes antique. La brève destinée de ce que l'on appelle la démocratie dans l'antiquité m'a fait sentir que le propre de ce régime n'est que de consommer ce que les périodes d'aristocratie ont produit. La production, l'action demandait un ordre puissant. La consommation est moins exigeante : ni le tumulte, ni la routine ne l'entrave beaucoup.*

* Voir la note II à la fin du livre.

Des biens que les générations ont lentement produits et capitalisés, toute démocratie fait un grand feu de joie. Mais une flamme est plus prompte à donner des cendres que le bois du bûcher ne l'avait été à mûrir... L'énormité de notre capital national ne doit pas engendrer de trompeuse sécurité. Être nationaliste et vouloir la démocratie, c'est vouloir à la fois gaspiller la force française et l'économiser, ce qui est, je crois, l'impossible.

Les notes de Florence furent écrites plusieurs mois avant le second éclat de l'affaire Dreyfus. On trouvera à la fin du Génie Toscan *quelques lignes que je ne récrirais plus aujourd'hui, mais je les réimprime pour qu'elles soient, s'il est possible, les humbles monuments d'une très haute vérité. Tout particulier est sujet à des accès de mélançolie nihiliste comme celui auquel succomba ma pensée dans la nuit de San Miniato. Plus fréquemment encore, nous avons nos moments de distraction et d'incurie. Lequel de nous s'occuperait toujours de tous? Le meilleur l'oubliera. Mais, pendant ces relâches, il sera donc livré, avec la cité tout entière, à la troupe des faiseurs et des parasites. Tout peuple constitué raisonnablement s'est défendu contre ce risque au moyen d'une classe particulière de magistrats déterminés par un pressant intérêt personnel à se former du service public un souci privé quotidien.*

De pareils magistrats ne peuvent être élus, tout

magistrat élu étant plus attentif à plaire qu'à servir. L'élection écartée, il reste le sort. Mais, ce sort, ce hasard, s'il est amendé et canalisé, réduit à son moindre degré de risque, c'est le hasard de la naissance, c'est l'hérédité. L'antique institution et magistrature royale fit la France. Elle l'éleva au plus haut point de sa vigueur. Il est évident que la France y sera ramenée dès qu'elle sentira son insuffisance civique et le besoin d'y suppléer afin de vivre.

Veut-elle vivre ? Ou cette France, qu'André Chénier, sous Louis XVI, voulait qu'on adorât comme une déesse immortelle n'est-elle plus que le total des Français aujourd'hui majeurs et électeurs ? Avant cent ans, ils auront succombé jusqu'au dernier. Veut-elle mourir avec eux ?

Dépaysé, tous mes circuits me ramenaient ainsi à réfléchir sur mon pays ou sur moi-même. C'est de la sorte qu'on se fuit et qu'on se retrouve sans cesse, car personne ne peut s'extirper du milieu de soi.

> Hoc se quisque modo fugit ; at quom, scilicet, ut fit,
> Effugere haud potis est, ingratis hæret.....

Lucrèce, qui fait cette observation, y trouve une vive amertume et, toutes les fois que j'en repasse dans ses âpres vers les motifs, je partage le sentiment de sa pitié cruelle devant l'inanité de l'agitation. Cependant, son livre fermé, ce même sujet qui l'irrite ne me semble pas sans douceur.

Qu'un voyage ne soit qu'un déplacement mensonger ; que l'homme y traîne ses passions, ses idées, ses manies, toute sa personne captive ; qu'on ne voie des choses nouvelles que ce qu'on en veut voir et qu'on possédait à l'avance ; qu'après mille lieues faites pour se délivrer de Paris, on se réveille en pleine discussion familière ; qu'on reconnaisse trait pour trait un pays où l'on ne fait que de débarquer : ces petits malheurs très certains céderont aisément à la volonté souple qui en tirera ses plaisirs. Nous avons tant d'âmes distinctes ! Une fuite sur les horizons de la terre ranime quelque face inaccoutumée de nous-mêmes, et voilà nos vrais mouvements ! Entre ces figures passées, quelques-unes proviennent de notre adolescence ou même de plus loin, et celles-ci ruissellent du charme vigoureux que notre nouveauté communiquait aux décrépitudes du monde. Il y a quelque part un petit garçon de huit ans qui, lorsqu'il lui plaît de renaître, m'apporte dans ses yeux l'allégresse des primitifs.

*Je le revois, tel qu'il était sous les tilleuls et les lauriers-roses de sa Provence et penché sur le livre qu'il lisait du matin au soir. L'*Odyssée *était sa passion. Il en peuplait les jeux, le sommeil, en parlait sans cesse, ne sachant qu'admirer le plus du courage, de la patience ou de l'art du héros. Ce grand calomnié d'Ulysse le fascinait par le nombre de ses talents, la diversité de sa vie, soit qu'il fût consolé par la nymphe marine ou sauvé des sirènes par la*

protection de Pallas... La grande dignité du langage homérique faisait son impression sur ce tendre cerveau. Il en savait par cœur tous les endroits émouvants et majestueux. Il se les déclamait en riant de plaisir : « Muse, contez-moi les aventures de cet « homme prudent... »

Dessiné par Homère, son jeune univers se parait de divinités inégales, mais uniques de force, de caprice et de volupté. Ayant trouvé dans un album l'aimable figure des Grâces *liées de guirlandes de fleurs, les fossettes de leurs nobles académies lui parurent le signe de sa religion.*

— Soit, *disait-il un peu plus tard au catéchiste,* mais pourquoi pas Phœbus-Apollon ou Pallas ?

En souvenir de cet enfant et de la compagnie dans laquelle il me faisait vivre, je n'ai pu me résoudre à dépouiller l'Olympe grec de son ancien masque latin. Sans doute j'aurais dû écrire Zeus à la place de Jupiter, Poseidon au lieu de Neptune. Mais les graves Romains qui embrassèrent l'hellénisme comme le plus doux des devoirs envers la haute humanité ont fait cet amalgame des dieux de leur patrie avec les dieux dont ils appelaient la lumière. Ils ont voulu se mêler au corps de la Grèce. Nous avons mieux à faire qu'à les en écarter. Tous les grands hommes de la France ont continué ce mélange. En le quittant, il faudrait que nous les quittions. Comme la poésie, comme l'amour, la tradition est faite d'une entente délicate d'accords subtils. Un rien la trouble. Pour

un rien, vaut-il la peine de troubler notre tradition?

Une jolie fable de La Fontaine attribue à des hommes d'Attique mon hérésie. On les entend donner le nom de Cérès à leur Démêter :

Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour,
Avec l'anguille et l'hirondelle...
. . . . L'assemblée, à l'instant,
Cria tout d'une voix : — Et Cérès, que fit-elle?

J'aime trop La Fontaine et les plaisirs qu'il répandit, en même temps qu'Homère, sur ma petite enfance pour lui chercher une querelle dont tout le fruit serait de me tirer de sa communion délicieuse. Accordons que sa nomenclature des dieux est entachée de fautes graves et soyons sages, gardons-la. Tenons serré le lien qui nous tient réunis avec les Pères de notre esprit et de notre goût.

*J'ai, par piété, inscrit leur nom sur la base d'*ANTHINEA. *Qu'ils en soient les héros fondateurs et conservateurs.*

LIVRE PREMIER

LE VOYAGE D'ATHÈNES

CHAPITRE PREMIER

LETTRES DES JEUX OLYMPIQUES

PREMIÈRE LETTRE

Notre Mer.

Ne me demandez pas de nouvelles athéniennes. J'écris au milieu de la mer, entre l'Italie et la Grèce. Les officiers de qui je voudrais savoir où nous sommes me promettent de me répondre exactement demain. Ce qui est certain, c'est que, hier, lundi, à pareille heure, c'est-à-dire à sept heures du soir, nous achevions de franchir le détroit de Messine. Les feux de Messine brillaient à notre main droite et, peu après, s'allumait sur la gauche l'illumination symétrique de Reggio. Il est probable que nous serons demain à Athènes. Le vent est fort, mais favorable. Il ne faut pas s'inquiéter du ciel qui est terriblement gris, ni

de la danse du bateau à chaque effort de la machine. Tout cela, loin d'y nuire, sert, paraît-il, notre voyage. Il faudrait qu'un dieu ennemi vînt se mêler de nos affaires pour que cette lettre ne fût pas jetée à la boîte du Pirée, dans la soirée ou peut-être dans l'après-midi de demain.

En attendant, la belle vie qu'on mène à bord! Si, comme c'est mon cas, vous avez un ami d'esprit inquiet, de cœur docile, enfin qui soit doué pour la vie monastique, dont il soit détourné par l'incrédulité, n'hésitez pas, je vous en prie : conseillez-lui la vie du bord. C'est un couvent laïque et flottant que le paquebot. Aisance, liberté, spiritualité, c'est toute la joie du couvent. Au milieu d'étrangers, en général peu sympathiques et à qui néanmoins ne se marchandent pas les témoignages de déférence, on est tout entier à soi-même. Non à ce moi un peu mesquin qui mène la vie quotidienne. Je pense au moi supérieur, presque affranchi de l'habitude, seulement soucieux de se développer dans les hautes voies de l'esprit. Le son d'une cloche règle l'heure des deux repas que l'on prend en commun sous la présidence et faut-il même dire la surveillance des officiers. Ce dernier bruit du monde qui consiste à choisir un menu, à s'acquitter du prix d'un repas, s'est évanoui. L'on est aux mains du commandant, du commissaire, du maître d'hôtel. Avec le prix du passage, on s'est remis en eux

de tout soin temporel. On n'a qu'à faire son salut, c'est-à-dire, je l'imagine, à bien voir le paysage, en concevant à ce propos les plus belles idées.

J'ai pour cellule la terrasse supérieure du bateau, qu'on appelle, je crois, en terme de marine, la seconde passerelle. Le commandant a bien voulu me la concéder. C'est un lieu interdit, pour l'ordinaire, aux passagers ; le personnel du paquebot y monte rarement pour la besogne du service. De cette solitude se découvre d'abord tout ce qui paraît sur la mer. On voit changer le temps, fumer la cheminée ou blanchir l'extrême voilure des vaisseaux éloignés. Ce que j'aime le mieux, c'est le cercle parfait de l'eau, lorsque le ciel est pur et la mer sans aucun rivage.

Rien de moins monotone, cet azur ne cesse de varier. Avant-hier c'était un bleu dur, éclatant, presque comparable à l'azur profond d'une pierre bleue ; hier, en vue de la Sicile, tout s'était attendri, subtilisé, évaporé. L'eau semblait du nuage ; le nuage de la clarté, et, cette clarté même mourant de sa propre splendeur, les vagues et les côtes perdaient leur relief, semblaient peintes ou dessinées, mais en lignes de feu, et ces lignes, il est vrai, d'une simplicité et d'une élégance suprêmes.

On dit qu'une mer sans rivage est un reflet de l'infini. Je comprends de moins en moins la comparaison. En vérité, rien n'est plus fini que la

mer *. La séparation d'un ciel pâle d'avec cette mer plus foncée donne au contraire la pensée de la plus ferme des figures. Ce beau disque d'azur est tout à fait géométrique. Il est vrai que deux artistes supérieurs, le soleil et le vent, ne s'arrêtent jamais d'en peindre ni d'en modeler la face étincelante ; ils donnent une vie divine à cette beauté si humaine.

Passé les bouches de Bonifacio, nous avons pénétré dans le cœur du monde classique, patrimoine du genre humain. Ulysse est venu jusqu'ici, Ulysse, le prudent et fertile esprit de la Grèce. S'étant échappé du Cyclope, il aborda dans les parages des îles Eoliennes, que des chaînes solides n'avaient pas encore amarrées au fond de la mer. Elles étaient flottantes à la manière de Délos. Eole, cher aux dieux et maître des vents, y régnait. « Ce roi », disait Ulysse quand il racontait cet épisode d'un sens si fort, « a douze enfants, six garçons et six filles. Il a marié les frères avec les sœurs et ces jeunes gens passent leur vie auprès de leur père et de leur mère dans des festins continuels où ils n'ont rien à désirer pour la bonne chère. Pendant le jour, le palais

* La ligne d'horizon signifie, en bon grec, quelque chose comme « *la définition* ». Etrange sort d'un mot qui, désignant d'abord une limite fort précise, a dégénéré jusqu'à équivaloir à l'indéfini.

parfumé de parfums délicieux retentit des cris de joie, on y entend un bruit harmonieux, et, la nuit, les maris vont coucher près de leurs femmes sur des lits et sur des tapis magnifiques. » Emus de pitié sur Ulysse, les heureux furent bienveillants. Ils le retinrent dans les fêtes et les plaisirs pendant un mois entier et, pour avancer son retour, lui livrèrent les vents de la mer enchaînés dans une outre de peau de bœuf.

Mais lorsque, par son imprudence et le pauvre esprit de ses compagnons, Ulysse leur revint, fouetté de nouvelles tempêtes, éprouvé de nouveaux revers, Eole n'eut que de l'horreur, — Va « t'en », s'écria-t-il, du plus loin qu'il l'eût aperçu, « fuis au plus vite de cette île, ô le plus méchant « de tous les mortels. Il ne m'est pas permis ni de « recevoir ni d'abriter un homme que les dieux « immortels ont déclaré leur ennemi. Va, fuis, « puisque tu viens dans mon palais, chargé de « leur haine et de leur colère. » Ulysse, qui trouvait Eole inhumain, ne l'accusa pas d'injustice. Le plus sage et le plus patient des hommes savait qu'il convient de ne pas être trop malheureux. C'est une espèce de devoir. Qui se sent trahi par les dieux et rejeté de la fortune n'a qu'à disparaître du monde auquel il ne s'adapte plus. Sans doute Ulysse persista et le héros supérieur aux circonstances par la sagesse éleva son triomphe sur l'inimitié du destin.

J'étais tout occupé de cette sagesse d'Homère quand parut l'archipel admirable des Lipari, qui sont le royaume d'Eole enfin fixé. D'abord, sur la droite, deux terres, Alicudi et Filicudi, ont émergé, l'une après l'autre, la dernière flanquée d'un îlot de rocher abrupt ; puis une troisième île, la plus belle de celles qui se montrent de ce côté, Salina, formée de deux mamelons si gracieusement accouplés que l'œil ne se peut détacher de la courbe souple qui joint les cimes. Un hameau, composé de quelques douzaines de petites maisons semées en un charmant désordre, descend de la double colline et semble glisser à la mer au milieu d'un bocage dont la verdure est toute sombre.

Comme nous cinglons au sud-est dans la direction de Messine, Alicudi, Filicudi et Salina sont laissées sur la droite ; mais, à gauche, le Stromboli fumeux est apparu depuis longtemps ; sa notoriété lui vaut un grand succès parmi mes compagnons de route. On nous vante l'effet de sa fumée rouge et de sa flamme étincelante quand on navigue ici dans la nuit ; on ajoute que, par les jours clairs, sur un ciel bleu, cette fumée opaque fait une tache curieuse. « Et je le crois, puisque je ne le vois pas. » Par malheur, il ne fait pas nuit, il fait même plein jour ; mais c'est un petit jour grisâtre, le panache du Stromboli ne semble qu'un nuage de plus parmi ceux qui traînent au ciel.

Pendant qu'on admire le Stromboli, je fais mes dévotions aux beautés méconnues de Panaria. Nous en rasons de près deux faces successives. Les flancs ouest et nord de cette petite île paraissent de loin fort sauvages et je crois qu'ils sont tels en réalité ; on s'en convainc dès qu'on approche. Mais on observe en même temps que la forme de l'île est d'une grâce exquise. Je doute qu'il existe un rivage plus ingénieusement arrondi que les bords de Panaria. Enfin cette île est toute verte du côté du nord ; les pentes les plus rudes sont tendues de molle verdure, une sorte d'herbage plus touffu et plus vivace que le gazon, mais moins pâle que la bruyère, dont la fraîcheur doit plaire au toucher comme elle charme l'œil. Je n'ai pu me tenir d'y concevoir en cet avril tardif la bienvenue et comme le salut lointain du printemps de Naples.

Grata vice Veris...

Mais un brusque détour nous découvre le bord méridional de Panaria. Ici, le printemps semble dépassé. C'est l'été ou même l'automne. Des massifs d'arbres d'un gris pâle, des oliviers sans doute. Entre les oliviers, quelques maisons riantes. Le vaisseau qui s'éloigne d'elles semble fuir les images de la félicité.

Une ondée de pluie tiède tombe tout à coup sur le pont : nous nous retournons vers la droite, où

pointent Lipari, puis Vulcano, à la suite de la charmante Salina, mais il est vrai, moins belles et sans élévation.

La pluie cesse. Le vent fraîchit. Et ce n'est plus le vent froid et dur de Marseille ni du littoral de la Corse. A la lettre, c'est le Zéphyre. Tant de terres fleuries respirent près de nous, il en distribue le parfum. L'air éclairci, de gros nuages couvrent pourtant le paquebot et tiennent le centre du ciel, mais tout le bord circulaire de l'horizon céleste et marin semble fait d'une lame d'argent incandescent baignée d'une brume dorée. Sur ce beau cercle se profilent, comme des formes sans matière, comme d'angéliques substances, les coupes variées du Stromboli, de l'îlot de Basiluzzo qui touche Panaria, de Panaria elle-même, de Salina, de Lipari et de Vulcano, imbibées, dévorées d'une avide lumière : ses dégradations insensibles et infinies, ses vaporeuses poudres d'or levées de la mer dans le ciel, nous semblent élever les abîmes du monde à la dignité de l'Esprit.

Je ne finirais point de conter le détail des magnificences d'hier. Aujourd'hui fut moins beau. Le cap Spartivento, au sud-est italien, n'a pas volé son nom. Il a jeté sur nous le nuage et le vent. Mais cela devait être. Le vieil Homère, dont je ne me sépare jamais et qui est mon pro-

phète, *mio duca, mio dottore*, m'a prévenu depuis longtemps de la malice de ces climats. Ulysse en souffrit avant nous. Aussi ce grand homme a-t-il appelé l'endroit « une mer si difficile et si dangereuse que les meilleurs et les plus forts navires, accompagnés du vent le plus favorable, ne la passent qu'avec beaucoup de danger. » Pour les Anciens, la mer ionienne ne cédait en furie qu'à l'adriatique elle-même. Je vois qu'ils ne se trompaient guère. L'équipage m'assure que, pour le lieu et la saison, il fait délicieux. Pourtant le paquebot bondit comme un chevreau, sur l'onde. Je n'en suis que plus aise de me voir le cœur si dispos. Mais les trois quarts des passagers n'ont pas dîné. Les paysages pâlissent. La mer a la couleur du plomb. Le ciel est gris. Toutes les étoiles se cachent. Or, nous ne sommes peut-être pas à cinq heures de la presqu'île de Pélops.

Beaucoup de choses s'accomplissent pendant la nuit. C'est encore une vieille et sage maxime que je tire d'Homère. Nous avons fait, pendant la nuit, le tour entier du Péloponèse. On en voit maintenant les dernières montagnes. Aux nuages a succédé une lumière claire et douce. Mes chers amis de France, si vous saviez combien tout cela nous est fraternel !

DEUXIÈME LETTRE

Premiers pas.

Il faisait presque froid, il faisait un temps aigre, mêlé de pluie et de soleil, quand nous sommes entrés dans les eaux de l'Attique. Vers Eleusis, vers Egine, vers Salamine, les sévères collines en chapeau thessalien étaient recouvertes de l'ombre de grosses nuées. Et le rocher de l'Acropole se dessinait à peine, tant le jour était faible dans cet après-midi d'avril. Mais l'accueil s'embellit dès que, vers l'orient, apparurent les anses de Munychie et de Phalère. D'ailleurs, ce caprice du temps ne peut être appelé une défaveur. Il était bon que l'Attique nous avertît dès son abord qu'elle n'avait rien de commun avec les vers de M. Leconte de Lisle ni avec le golfe de Naples. Ce n'est pas de la pierre peinte que l'Attique ; c'est une personne vivante, nullement impassible ni marmoréenne. S'il brille au flanc du Pentélique des carrières de marbre

que nous avions admirées de la haute mer, tantôt un blanc nuage et tantôt un nuage noir ou quelque blond coloris versé de l'azur animait ces blancheurs délicates et sensitives.

Dans le Pirée, une surprise. C'est le visage ami du consul de France, M. Jules Arène. M. Jules Arène est le frère de l'auteur de *Jean des Figues* et de *Domnine*. Il a bien voulu nous attendre. Grâce à lui, un grand nombre de maux nous sont épargnés, tant à la douane qu'à l'hôtel. Avec une amitié et une brusquerie également remarquables, il rend simple et aisé le débarquement. Oserai-je le dire? Je comptais sur la venue de M. Arène, mon Homère m'en avait fait la prédiction. Peu avant d'aborder, j'étais en train de lire, au second chant de l'Iliade, l'éloge de « l'aimable Arène ». Il est vrai que l'Arène homérique n'est qu'une ville.

Sur le petit chemin de fer qui conduit à Athènes, au milieu des champs de blé nouveau plantés d'oliviers, je n'eus pas la patience d'attendre la fin du voyage. Devant le temple de Thésée, qui est au pied de l'Acropole, je sautai du vagon et courus de tous les côtés *.

* Je n'ai pas cru devoir laisser à cette place, dans une nouvelle édition, la suite des « Lettres des Jeux olympiques », dont l'intérêt est inégal. On trouvera, à l'Appendice, ces curiosités.

CHAPITRE II

ATHÈNES ANTIQUE

I

Un poète français m'avait dit en riant, le jour de mon départ :

— Vous allez à Athènes comme à un rendez-vous d'amour.

Et, cette blanche Athènes aperçue de la haute mer, « *O terre* » murmurai-je comme la fille de Sophocle, « *terre comblée des plus grands éloges, à toi de les justifier !* »

Nulle justification plus rapide. On m'avait annoncé une déception. Je n'ai rien senti de

pareil. Dussé-je être montré au doigt de tous les modernes comme un écrivain dépourvu d'imagination et pauvrement ébloui des choses réelles, j'écris cet aveu sans pudeur.

Durant un mois, j'ai su ce que c'est que la grâce, j'ai su ce que c'est que la force et j'ai connu par un toucher sensuel et physique ce que c'est que l'essence claire de leur accord. Le jour se consumait avec avidité, je le voyais tomber avec une ardente tristesse. Il ne me semblait pas que j'eusse interrogé assez de places solennelles ni exercé suffisamment les puissances de curiosité et de réflexion. N'en croyez pas des notes de voyage écrites sur les lieux et expédiées par la poste. Tout cela, c'était mon métier ; ma vie, nullement. Un certain vendredi que je ne saurais me rappeler sans éclats de rire, j'écrivais à Paris que je partirais dès le lendemain :

— Je prends le bateau du Pirée pour Itéa, l'escale de Delphes. D'Itéa, je gravirai à dos de mulet vers les monuments d'Apollon, et quelque embarcation à vapeur ou à voile permettra de gagner Patras. Je verrai ensuite Olympie, puis Corinthe, et Argos, d'où je reviendrai dire adieu à Athènes...

Tout était préparé pour la course en Phocide, et autour du Péloponèse. Mais, au dernier moment, le cœur me manqua et les charmes athéniens furent les plus forts. Je défis ma valise, ne pouvant me résoudre à quitter la face d'Athènes.

J'avais trop à revoir, car le premier tour avait été vite fait. Il me plaisait de le refaire chaque jour. Je n'ai guère quitté la ville que pour les promenades dans la banlieue.

Les semaines charmantes ! L'antiquité sévère et douce qui m'encourageait d'un sourire quittait pour moi, l'un après l'autre, ses secrets vêtements et si quelque ignorance, comme il advint, tenait ma pensée suspendue ou que même quelque méprise éclatât et me confondît, je n'en éprouvais nulle peine ; mais, pareil aux premiers Florentins humanistes qui touchaient de leur front les volumes d'Homère qu'ils ne pouvaient pas déchiffrer, j'en étais consolé par un sentiment de la légèreté de mes fautes au prix de ma certitude et de mes plaisirs.

II

Or, il n'était point rare que, parmi ces plaisirs, je fusse poursuivi par des esprits sombres et faux, toujours enclins à la querelle.

L'un s'appliquait avec ingéniosité à faire luire des hypothèses judicieuses :

— Si vous restiez un mois de plus, vous changeriez d'avis...

— Βέλτιστε, répondais-je, cœur excellent, il me sera toujours impossible de vivre ici un mois, un jour ou seulement une heure de plus que je n'y aurai vécu en effet. Comment faire l'expérience à laquelle vous m'engagez?

S'il insistait, je l'emmenais en quelque beau lieu que, depuis vingt mois de séjour, il n'avait pas encore eu la tentation d'explorer. C'est ainsi que je lui fis connaître le Céramique.

Un second s'évertuait à me démontrer qu'il n'y avait rien où je venais de voir quelque chose, presque rien où j'avais trouvé infiniment, et qu'enfin *je ne m'amusais point* là même où ma passion m'enfonçait des heures entières.

— On voit bien que vous êtes en vacances, me répétait non sans aigreur ce fonctionnaire.

Et je n'osais lui répliquer que l'on voyait de reste qu'il était en fonction.

Un voyageur de profession, fier d'avoir aperçu un grand nombre de pagodes et de mosquées :

— Vous avez, disait-il, un esprit tout atrophié et une tête rétrécie par l'éducation classique.

— Eh ! lui répliquais-je en moi-même, l'éducation romantique n'aurait-elle point embrouillé et désorganisé ce que vous aviez de cervelle ?

» Admettons que, de nous, ce soit moi qui fasse l'erreur. Mais l'erreur est précieuse, si elle me met en état de comprendre et de ressentir ce que l'histoire intellectuelle de l'univers nous présente

de mémorable. Elle me procure une foule d'explications lucides de ce qui nous touche le plus. Au contraire, si l'on admet que vous ayez la vérité, que contient-elle de pratique, de nourricier et d'assimilable pour vous ? Un principe de curiosité infinie. La question par la question ! Mais pas de réponse !

» Votre pensée n'est rien que du vagabondage. Tout lien avec la race de vos pères spirituels et la suite de vos civilisateurs est coupé misérablement. Ni par rapport à vous, ni par rapport aux vôtres, vous n'avez rien qui soit classé et, comme vous n'avez pu faire aucun classement par rapport à l'ordre éloigné et insaisissable du monde qu'il est particulier aux hommes d'ignorer, vous êtes une sorte de chaos ambulant, embarrassé même pour me dire quoi vous aimez. N'ayant rien choisi, ne préférant rien, végétant dans une indifférente inertie, vous affectez une mobilité extrême : elle est, au fond, un simple mode de cette condition des cailloux que l'on roule, des bûches qu'on charrie, et de toutes les créatures dispensées ou délivrées de l'activité. C'est un bonheur peut-être. Qu'il soit du moins silencieux, et n'insulte pas à la vie ! »

Mais fatigué soit d'une discussion superflue, soit de courses continuelles, il m'arrivait d'être assis dans un lieu désert et je sentais l'Attique

accomplir en silence son ouvrage au dedans de moi. Je la priais d'agir, de me modifier, en m'abandonnant à ses soins. Tantôt à l'un des carrefours où se trouve quelque monument de la ville antique, tantôt dans l'ombre fraîche des corridors du grand musée, il me suffisait de poser n'importe où le regard. Je laissais les petits éléments athéniens affluer et me pénétrer comme on ouvre l'accès de son âme, en un soir d'été, aux forces du ciel plein d'étoiles. Plus que toute méditation, cette torpeur contemplative m'inspirait le sens et la divination de la ville : incrusté et comme pétrifié en elle, il me semblait que la vie des marbres sublimes m'animait peu à peu. Les longues heures ainsi passées m'ont fait comprendre qu'on puisse aimer comme une créature de chair la matière du Pentélique et crier : *la voilà*, et sentir son cœur battre, partout où brille une parcelle de la belle pierre dorée.

Telles étaient les pauses. L'âme y est contente de soi. Mais dans les exaltations qui suivaient, rien ne m'était pénible comme l'absence de tout esprit familier capable d'en prendre sa part. Le mien était tendu jusqu'à la congestion et des sentiments en naissaient qui déterminaient une sorte d'érosion presque douloureuse et, s'il faut le dire, d'égarement.

III

L'Acropole.

Dans un livre postérieur de plusieurs mois à mon voyage, M. de Vogüé parle d'un visiteur de l'Acropole qu'on surprit un matin, à genoux, manifestement en prière et peut-être en larmes, devant l'une des souples Errhéphores qui soulèvent du front la tribune du vieux roi d'Athènes Erechtée. Les extases du pélerin plongèrent ses amis dans un étonnement dont l'expression m'a toujours paru sans mesure et que je ne puis m'expliquer. Quoique traitées en héroïnes, les six cariatides sont des femmes pleines de vie. L'Athènes du ɪvᵉ siècle ne les appela jamais que « les jeunes filles ». Pour être immortelle et sublime, leur grâce florissante n'en enferme pas moins la mémoire et la cendre d'une antique idée de l'amour. Et tout cela peut bien émouvoir un homme sensible.

Soit que la jeune athénienne lui rappelât la plus belle de ses amies ou le type de sa chimère, l'acte du personnage de M. de Vogüé s'explique et se défend par mille raisons naturelles. Je crains que nulle excuse ne soit trouvée en ma faveur

quand on saura comment, sur la même Acropole, je commis bien d'autres excès.

IV

Je n'y montai pas tout de suite bien que j'y fusse accouru dès le premier soir. Les sentiments confus qui, durant plusieurs jours interminables, me retinrent hors de l'enceinte, m'attiraient cependant, errant et fiévreux, sous l'escarpement. Des petites rues qui y mènent, je crois bien que j'ai battu les plus ignorées. Elles sont en pente assez rude, brisées de temps en temps par un escalier. On y trouve surtout des ateliers de tisserands. Devant les dévidoirs tendus d'une belle soie safranée, les femmes et les jeunes filles font des groupes assis au milieu de petites cours chichement ombragées. Je ne les regardais que pour me tirer d'inquiétude et je me replongeais dans la méditation de l'ombre lumineuse qui tenait ma vie suspendue.

Vue de l'angle nord-est, la structure de l'Acropole donne une silhouette d'une force tragique : pour correspondre à cette arête orientale, il n'y a qu'une image, l'éperon d'une grande nef. Mais, du côté sud-ouest, l'effet est tout contraire. La roche disparaît sous un manteau léger. dont la

traîne flotte et s'étale en manière de draperie. Ces molles terres descendantes font une ligne qui sinue avec grâce jusqu'à la mer, et sans doute elle se prolonge fort avant sous le pli des eaux. J'eus plus tard à observer du haut de l'Hymette que le pays d'Athènes traduit partout le même rythme de composition : vers la mer, rien d'abrupt ou l'âpreté reçoit des tempéraments, mais, à l'intérieur, des coupures soudaines, des précipices droits et fiers, sévères beautés un peu tristes qui attestent la main dorique de Pallas, au lieu que, sur les plages, rient et respirent les travaux ioniens de Cypris.

— Et, me disais-je, ces déesses qui se partagent la nature composent de même l'esprit. L'art attique est sorti d'une conjonction fortunée de la double influence. Il n'est point sec, Cypris y veille, mais il est nu, c'est la volonté de Pallas. Sans éclater ni scintiller grossièrement, il brille d'un feu chaste pour les yeux qui sont dignes d'être blessés de lui.

Un Latin disait des meilleurs écrivains de l'Attique, tels que Thucydide et ceux de son temps : « *Leur style était noble, sentencieux, plein dans sa précision et, par sa précision même, un peu obscur.* » Cette précision rétablit leur mystère dans sa lumière. Nul œil profane ne les pénétrera aisément...

N'être point un profane, entendre le mystère

de conciliation que suppose une chose belle, sentir avec justesse le mot du vieux pacte conclu entre la savante fille du ciel et la tendre enfant de l'écume, enfin se rendre compte que ce parfait accord ait été proprement la Merveille du Monde et le point d'accomplissement du genre humain, c'est toute la sagesse qu'ont révélé successivement à leurs hôtes la Grèce dans l'Europe, l'Attique dans la Grèce, Athènes dans l'Attique et, pour Athènes, le rocher où s'élève ce qui subsiste de son cœur.

L'heure de mon initiation arriva sans que ma volonté y prît aucune part. J'étais assis près de la route carrossière qui conduit à la grille de la porte Beulé. C'est une suite de raidillons comparable à celle du vieux Monaco. Elle est traversée de petits sentiers faisant raccourci et complantée de beaux agaves d'un bleu pâle. Comme j'avais les yeux en l'air, du côté où tendait toute ma pensée, une petite fille de neuf à dix ans passa devant moi. Je la voyais à peine. Elle attira mon attention en traînant les pieds sur le sable, puis s'arrêta en me faisant signe de mon chemin. Je ne l'avais pas demandé. Le doigt vers l'Acropole, elle me regardait en m'adressant un gentil sourire entendu. J'aurais baisé au front la jeune hiérophante ! Mais je me levai et suivis en aveugle sa direction.

V

... Quand, au plus haut de l'escalier, je rouvris les yeux, la première colonne des Propylées se tenait debout devant moi : toute dorée, mais toute blanche, jeune corps enroulé d'une étoffe si transparente qu'on n'en saisit point la couleur, la chair vive y faisant elle-même de la lumière.

Elle montait des solides dalles de marbre, ferme sur sa racine élargie à la base. Dans toute la longueur, comme des ruisseaux d'un feu sombre, les cannelures symétriques s'enfuyaient dans le libre élément aérien où brillait un sommet misérable et meurtri. Il fallut peu de temps pour prendre connaissance de la silhouette souffrante et souffrir avec elle, avec tout le sage univers, de tant de coups barbares qui l'ont décapitée. Son svelte chapiteau et le fardeau que porta cette belle tête gisaient ensemble sur le sol et leurs débris, comme le seuil de quelque cimetière supérieur, manquèrent me tirer des larmes. Si j'avoue n'en avoir versé aucune, oserai-je écrire ce qui suivit? Pourquoi non, si j'osai le faire ? Sur cette colonne, aperçue la première du chœur des jeunes Propylées, j'entourai de mes bras l'espace, autant que je pus en tenir, et, inclinant la tête, non sans

prudence à cause d'une troupe d'Américains qui se rapprochaient avec bruit, prenant même grand soin que l'on me crût en train de mesurer la circonférence, je la baisai de mes lèvres comme une amie.

Ni le jeune homme que nous montre M. Melchior de Vogüé, ni cet étranger fanfaron qui, s'étant introduit dans le temple de Cnide, passa la nuit entière avec la déesse de marbre et l'épousa complètement, comme le raconte Lucien, ni enfin le sculpteur qui aima la statue jusqu'à l'animer de son souffle, j'ai peine à croire que personne ait connu le même transport. Si le ciel en feu, si la roche dure que je foulais et le marbre que j'étreignais ne fournirent point de réponse à la vibration secrète de ce baiser, si je fus seul où je me crus mêlé à d'universelles ivresses, c'est un point qu'il est superflu de traiter, car le doute et la foi y deviennent insoutenables. Ce qui n'admet ni foi ni doute, étant certain, c'est l'état de folie lyrique où je roulai avec une complaisance infinie, sans cesser de tenir la belle substance embrassée.

Rien de tel ne m'avait été murmuré à l'oreille, depuis le jour de ma jeunesse où l'enceinte dévastée du théâtre d'Arles m'avait fait éprouver la présence réelle et, au même moment, le deuil de la vie antique : deux légers styles corinthiens qui, pour appartenir à l'âge inférieur, me sem-

blaient pourtant sans défaut, développaient dans ce désert, leur figure jumelle d'une merveilleuse clarté. Je me contentai cependant de leur donner le nom de deux vierges choisies parmi les vierges de Sophocle et de jurer à toutes deux, mon Antigone et mon Ismène, une pieuse visite de chaque année. Quoique j'aie tenu le serment fait à leur grâce, je n'eus jamais envie de les entourer de mes bras. Qu'avait de plus que ces arlésiennes si douces le fût tronqué des Propylées ?

Je me demande plutôt ce qu'il n'avait point ou ce qui pouvait lui manquer avant sa blessure et du temps qu'il jouissait d'une forme intacte. N'était-il, à la lettre, ce que nous entendons aujourd'hui par un dieu ? Il signifiait un plaisir tout à fait exempt de douleur, un mouvement libre et un acte pur. Simple accident de la vie et de la nature, il les résumait et les expliquait toutes deux. De la vie et de la nature à qui leur destinée, le plus communément, a bien défendu d'être belles, le voici, me disais-je, qui élève comme un peuplier au milieu d'un herbage nain, le bonheur insolent qui lui a valu d'être beau. Il est la fleur de l'Être. Il est le contraire de l'Être. Il est le rare, il est l'unique, en même temps que le commun et l'universel. Il est de ce chaos dont les éléments se divisent, et sa génération atteste cependant l'industrieuse main, le pouvoir unificateur de la claire raison de l'homme cou-

ronnée du plus tendre des sourires de la fortune. Dans le déraisonnable, le mouvant, l'incompréhensible, il pose clairement le rythme assuré d'une loi : de l'inimitié infinie, il tire un accord immortel.

C'est pourquoi mon esprit goûtait avec une douceur inexprimable ce que mes yeux charmés ne se lassaient point de connaître. Ainsi l'intelligence me débrouillait sans peine le monde troublé du plaisir. La volupté qui me pénétrait d'une onde puissante, je l'honorais presque autant que je l'éprouvais, bien certain que jamais tressaillement plus juste ne se ferait dans mes entrailles. Un exercice ordinaire de la pensée montre souvent comme il est triste ou honteux d'être un homme sujet au mal et à la mort, mais j'éprouvais ici la noblesse de notre essence ; les plus hautes disciplines de la raison rapprochaient de moi la beauté.

VI

Je ne regrette point d'être si mémorablement échappé de moi-même à ce premier vestibule de l'Acropole. La fièvre ainsi passée, je me sentis l'esprit critique, disposé à jouir des chefs-d'œuvre sans y périr.

Un autre choc me fut pourtant donné le même jour, lorsque, ayant achevé le tour de ma colonne, j'aperçus au delà d'une colonnade nouvelle la masse sombre du Parthénon.

Un long désert de pierres blanches, de marbres, de maigres buissons, courait devant le temple, par terrassement inégaux. Mais l'imagination dévorait cet espace. Le mur géant, labouré de vastes blessures, découvrait, ramassée, et concentrée en lui, une incalculable vigueur, comme un fauve puissant qui va bondir et s'imposer. En approchant mieux, on retrouve cette idée de libre élégance qui devait s'élever, à première vue, de l'édifice entier. L'effet de sa mutilation en aura mis à nu la force. Ce que nous démasquent ces ruines, c'est une énergie héroïque, dont on est tour à tour exalté et vaincu.

VII

La table du roc solitaire qui supporte le Parthénon, l'Erechteion, et, frêle cabane de marbre, le temple de la Victoire, semble tout d'abord parsemée d'une infinité d'ossements polis et brillants au soleil. On songe ensuite, tant la lumière est joyeuse, au vaste chantier d'un sculpteur. Mais

c'est la première impression qui est la juste. Ces quartiers que l'on foule sont les membres du corps inanimé de l'ancienne Athènes. Tambour à tambour, tranche à tranche, au milieu des herbes flétries qui ne les ont pas recouverts, les styles couchés sur le sol font de véritables dépouilles et les mânes qui volent dans l'air au-dessus d'eux nous professent la mélancolie de tant de travaux. Seules de nobles mains, d'aristocratiques mains d'hommes libres, y avaient été employées. La volonté de Périclès avait banni l'esclave de ces entreprises publiques. Les meilleurs ont ici imprimé le meilleur d'eux-mêmes. Ce n'a pas été éternel.

Un vain sentiment de piété défend leurs restes, Il suffirait que cette piété faiblît, qu'une foi analogue à celle des iconoclastes nous fût prêchée comme on prêche en Russie la mutilation de soi-même et en Norvège la dislocation des sociétés, il suffirait qu'une série de grandes guerres ou d'autres fléaux, nous rendant attentifs à des soins plus impérieux, autorisât seulement quelque négligence : la terre avide, la mer profonde, la férocité des enfants, l'ignorance des hommes, le ciel pluvieux et torride, auraient vite fait de reprendre et de liquider ce trésor.

Il est vrai que le Parthénon, ayant vécu, n'a aucun besoin de personne et c'est nous qui avons besoin du Parthénon pour développer notre vie.

Ce qui en reste est souriant. Et l'on pourrait abattre encore ou profaner, réduire le fronton ouest au même triste état que l'oriental, broyer ou renverser les dernières colonnes, décrocher les derniers vestiges de la frise : tant qu'il subsistera seulement de quoi inférer une conception de l'ensemble, l'âme de la Vierge éponyme s'y fera sentir dans sa force.

J'ai peine à comprendre qu'on ait méconnu cette force. Des écrivains de notre siècle qui ont visité Athènes, je n'en trouve pas un qui l'ait remarquée. Lamartine, sublime aveugle, arrêté là-bas, dans la plaine, s'éprit du temple de Jupiter Olympien parce que le péristyle en est élevé, riche et ainsi digne de Balbek ; malgré les adieux au « gothique » que le Parthénon lui inspire, il en emporta des idées de faiblesse et d'exiguité. Renan a fait la même faute, et tout ce qu'il a dit et chanté de beau sur Athènes en devient assez irritant. Dans *Saint-Paul*, une jolie page sur l'âme grecque est empoisonnée de dédain. Il revient à plaisir sur le caractère aimable et fin, mais, ajoute-t-il, sans portée comme sans grandeur, de l'atticisme : petits plaisirs, petite poésie et petites gens. Lorsque Joseph de Maistre, faisant une revue grondeuse des dons intellectuels de la Grèce, néglige en passant d'y *mentionner* Aristote, le lecteur entend bien que son auteur s'amuse ; il s'amuse donc de ce jeu. L'on aimerait trouver

chez Renan le même sourire. Mais on voit bien qu'ici Renan est loin de plaisanter. Où Maistre raille, Renan marque un sérieux extrême. Ainsi, je ne le puis écrire sans tristesse, apparaît une des larges plaies que le romantisme, l'Allemagne et son christianisme avaient ouvertes dans cette délicate pensée.

Ceux qui ont écrit l'*Organon*, bâti ce Parthénon, inventé l'ordre des sciences et conduit tous les arts au degré de la perfection, ces petites gens de la Grèce ne m'ont pas permis de lire jusqu'à la fin la fameuse *Prière* d'Ernest Renan, que j'avais emportée un jour sur l'Acropole. — *Ce rythme*, me disaient leurs ombres, *ce rythme chanteur est de nous. Bien que d'une cadence outrée, retiens-le si tu veux et rappelle-toi de chasser les paroles qu'il accompagne : non qu'elles soient toutes mauvaises, mais les meilleures sont corrompues par le voisinage....*

Et en effet. On ne dit pas : « *Il y a un lieu où la perfection existe, il n'y en a pas deux, c'est celui-là* » pour objecter un peu plus loin au génie de ce lieu unique « qu'il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace ». Que pouvons-nous avoir affaire d'une chansonnette gothique dans le lieu de la perfection ? On ne redit pas devant une déesse, à quatre reprises, « *toi seule* » (seule jeune, seule pure, seule sainte et seule forte), pour lui souhaiter, en adieu, une

tête plus « large » avec les moyens d'embrasser « divers genres de beauté. » Ou les mots sont de simples souffles et ne présentent aucun sens, ou l'on ne peut écrire : « *Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin* », si l'on doit conclure, à propos des « plâtras » de Byzance, qu'ils produisent également, à leur mode, un « effet divin ». Renan ajoute : « Si ta cella devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi. » Assurément ! Mais quel est ce besoin d'y loger une foule ? Et pourquoi la loger dans un bel édifice dont le rapport avec la multitude consistait à en être vénéré du dehors ?

Devant la face orientale du Parthénon, au point où la théorie des Panathénées devait aboutir après avoir développé tous ses anneaux, se voient les ruines d'un bâtiment circulaire que Rome avait eu l'impudence de se dédier en ce lieu. Jetés au ras du sol d'un coup de justice divine, les décombres du temple de la Déesse Rome étaient le siège favori d'où j'aimais à me pénétrer des vigueurs, des fiertés et de la destinée éternelle du Parthénon. De quelque côté qu'on l'observe, ce modèle architectonique sort de la terre d'un mouvement impérieux et définitif ; là même où les gens du métier signalent une imperfection, elle n'atténue point, j'ose dire qu'elle souligne le caractère de la force et de la fermeté.

Je ne sais à quoi peuvent servir ici le mot de petitesse et celui d'étroitesse. Encore un coup, nous ne sommes pas devant une église, mais devant un autel et un tabernacle ; il sert de musée, de trésor ou de magasin, non d'abri aux fidèles. Ceux-ci se contentent de l'entourer. Seules doivent y pénétrer des personnes choisies. Dans ce reposoir en plein air, séjour des dieux mais non oratoire des hommes, sorte de construction qui, par le fini du détail et les justes mesures de son élévation, procédait quelque peu de la statuaire, on saisit comment l'art athénien, l'art grec tout entier, développe sa plénitude. Il comble les promesses de son goût et de son génie.

Il eût pu faire un autre effort. Le Grec n'était pas incapable de bâtir un immense hangar de marbre et de donner ainsi ce que les amateurs modernes appellent une sensation de grandiose. On entrevoit à Eleusis ce qu'il a fait, par une succession d'agrandissements, en vue de recevoir des milliers de pèlerins. Un tremblement de terre a rasé le temple-colosse d'Eleusis. Mais je crois que l'âge eût suffi. Un bâtiment qui doit servir à de nombreux et pressants usages n'a pas besoin d'être une construction achevée ni inébranlable. L'immédiatement utile n'a qu'une heure, car l'utile change sans cesse et c'est à quoi ont été pipés nos Romains. Leurs constructions d'utilité économique peuvent subsister, il est rare qu'elles

rendent de grands services. Ces aqueducs où l'eau a cessé de couler, ces grandes voies impraticables donnent un sentiment de puissance, mais illusoire et presque ridicule. Voici une puissance, et elle ne peut plus ! une utilité, inutile ! Que vaut la chose dont le prix est de servir, du moment qu'elle ne sert plus ?

Avec un sens exquis des rapports et des convenances, c'est pour leurs monuments religieux, les mieux soustraits aux vicissitudes mortelles, que les Grecs réservèrent le privilège d'une solidité à toute épreuve. Ainsi en décida leur sagesse à son meilleur temps.

VIII

Les Collections.

Le matin, je faisais mes dévotions sur l'Acropole. L'après-midi venu, s'il m'arrivait de remonter, c'était pour visiter les deux musées qu'on a taillés dans un pli de la roche ; le plus souvent, je restais dans la ville basse et finissais ma journée rue de Patissia, au musée national qui abrite tant de trésors. Trop courtes visites : chaque nuit le sommeil me ramenait, de mes divers logis d'Athènes, au pied des Hygies, des Hermès, des

Victoires et des Pallas, que j'avais adorés de jour.

Notre musée du Louvre, surtout dans la section de sculpture antique, offre au premier regard l'image horrible d'un fouillis. Non que l'ordre y fasse défaut. Seulement la clef de cet ordre n'est pas mise en la main de tous. Au contraire, dans chacun des musées d'Athènes, l'enfant ou l'ignorant n'a qu'à regarder devant soi, non seulement pour se réjouir, mais pour classer, et raisonner ses impressions. Ordre hypothétique sans doute, attributions tout inductives, mais nécessaires. Une promenade tient lieu de grandes lectures. On y voit toute vive l'histoire de l'art du sculpteur chez les anciens Grecs.

L'honneur de ce bel ordre appartient à M. Cavvadias, éphore général des antiquités du royaume hellénique. M. Salomon Reinach l'en a loué avec une grande chaleur. On murmure à Paris que le complimenteur ne louait que lui-même. M. Reinach aurait été le conseiller et même l'assistant et l'inspirateur de M. Cavvadias. Pensez ce que vous voudrez de ce bruit. Moi j'y prêtai peu d'attention. Pourquoi un Athénien de bonne race n'aurait-il pas daté ses antiquités nationales sans avoir pour second ou pour maître un israélite?

Au seuil du musée de Patissia est le dépôt des antiquités mycéniennes. Là revit l'âme mecklenbourgeoise de l'explorateur Schliemann : âme

naïve et forte, qui, sur la terre et sous la terre, pour sa tombe et pour sa maison, employa l'appareil et le style des mycéniens. Mon sentiment, s'il faut le dire, fut d'abord que j'entrais dans une annexe du musée du Trocadéro. A chaque page de mes notes, je trouve dénoncé et presque flétri avec une extrême abondance ce que je nommai doucement les sauvageries de Mycènes. Cette fureur avait pour cause le contraste qui éclatait entre des curiosités pures et les beautés de premier ordre au milieu desquelles je ne cessais d'errer.

C'était oublier l'émotion presque religieuse qu'inspire un passé très lointain. Plusieurs de ces ouvrages dont la grossièreté ne me donnait que du dégoût nous sont prouvés antérieurs aux convulsions d'un îlot volcanique dont la date est connue ; ils remontent ainsi authentiquement à deux mille ans avant notre ère... De plus ces découvertes sont très nouvelles. La science est ancienne. Elle est un peu blasée sur ses triomphes d'autrefois. Pour moi, qui ne l'étais sur rien, ma curiosité toute fraîche bondissait à tous les objets. Aucun moulage, aucune gravure ne m'avaient permis de prévoir la subite impression que me communiquaient, vivant devant moi dans leur marbre, une *Victoire renouant sa sandale*, les *Taureaux* de la frise, ou la tribune d'Erechtée. L'inépuisable trésor de mon ignorance me procu-

rait les moyens de les admirer avec le sentiment de la surprise extrême. Le *Masque d'Agamemnon*, comme Schliemann appelle son feuillet de métal battu, ne me paraissait ni plus neuf ni plus récemment mis au jour que des chefs-d'œuvre catalogués depuis longtemps. C'est de l'heure de mon débarquement au Pirée et de ma première visite que ceci ou cela datait également. Quel motif de préférer le moins beau ou le laid et de perdre mon temps chez les inférieurs ?

Autre chose m'indisposait encore, c'est l'abus fait du nom d'Homère par les historiens de l'art de Mycènes. Leurs comparaisons soutenues entre l'art homérique et l'art mycénien sont insupportables. Sans doute l'*Iliade* et l'*Odyssée* fournissent plus d'une réminiscence évidente de la civilisation que les Achéens fugitifs apportèrent, lors de l'invasion dorienne, dans la Grèce des îles et la Grèce d'Asie. Quoique postérieur, et de beaucoup, à ces translations historiques, l'âge d'Homère avait gardé les débris de l'art achéen, et sans doute aussi le poète savait-il par la tradition ce qu'avaient été autrefois Mycènes la dorée, la douce Argos, et les autres cités de l'Achaïe en fleur. Les poèmes d'Homère peuvent donc renseigner sur les temps mycéniens et, comme dans le livre de M. Helbig *, les antiquités de Mycènes peuvent nous éclaircir quelques-unes des difficultés

* L'*Epopée homérique*. Paris, Didot.

homériques. Ajoutons, s'il le faut, que le premier noyau des *sujets* d'Homère se place au moment de la grande prospérité mycénienne. Toutes ces vues, plus ou moins incertaines, portent sur les matériaux dont le poète s'est servi. Mais elles ne fournissent pas la moindre clarté sur l'art et sur la poésie.

L'art d'Homère veut qu'on l'étudie en lui-même. Il importe peu que les sujets de ses descriptions ressemblent aux objets déterrés ici ou là-bas. Il ne s'agit point de savoir comment s'adaptait le timon au char, ni les courroies au brodequin, mais bien de quelle sorte, dans les récits d'Homère, se constitue le plan homérique, comment s'y fait jour un beau sentiment et quelle est donc, en soi, la beauté unique d'Homère. C'est seulement à regarder ces derniers points qu'on s'aperçoit qu'il faut vénérer, dans ces vieux poèmes, le premier titre du genre humain à l'humanité.

Les personnes entichées de l'esprit évolutionniste et d'une espèce de mystagogie que l'on n'a pas encore nommée, sont prises d'une véritable angoisse de l'âme à l'idée d'un Homère restauré et glorifié. « Homère barbare » est sacré *. Elles cherchent comment une époque aussi arriérée dans l'art industriel a bien pu nous donner un modèle d'art poétique, car il leur semble que le monde va toujours à pas réguliers comme un gros

* M. Anatole France fut le premier à rire de ce dogme.

de soldats prussiens. Les industries, les arts plastiques, la poésie et l'éloquence doivent, à les entendre, s'avancer simultanément et sur un même parallèle, faute de quoi l'on nie tout avancement partiel. La plus légère application aux réalités de l'histoire fera sentir la grande vanité du système. Il n'y a que ces progressistes et les sots pour croire au développement synchronique de l'art. Comparez le pinceau brillant, mais toujours contraint, du vieux Giotto, aux libres paroles de Dante, dont il est le contemporain : vous sentirez peut-être comment Homère a pu paraître parmi des ouvriers ignorants, des céramistes grossiers et des statuaires trop simplificateurs.

Ce doux Homère incorporé de force à la barbarie mycénienne ne fournissait pas le dernier de mes griefs contre les salles de Schliemann. Le soir même de mon arrivée en Attique, le grand théâtre d'Athènes avait annoncé une représentation d'*Antigone* jouée par des étudiants et des institutrices sous la conduite du savant professeur Mitriotis. C'est là qu'eut lieu mon premier différend avec Mycènes. Dès le rideau, la sensation en fut violente : cette scène où l'original de Sophocle allait retentir montrait au fond de son décor, devant le portique royal, toute une colonnade de l'ordre détesté... Au lieu de ce style dorique, noble, fort, dont la base, conformément à la na-

ture et à la raison, fournit un support spacieux, on mettait sous mes yeux des accouplements de colonnes plus resserrées au stylobate qu'à l'échine, faites à cette mode d'Egypte ou d'Assyrie qui fut imitée à Mycènes : l'inverse parfait du dorique, puisque la pointe en semble enfoncée dans le sol. Que l'histoire du théâtre ou que le milieu légendaire de la fable thébaine justifiât cette ordonnance, je me gardai, comme d'une insulte à Sophocle, d'en faire le moindre examen ; mais je me retirai en maudissant l'archéologie, et Schliemann, et Mycènes, l'invention de bases plus étroites que les sommets, et le manque de goût familier aux cuistres, mais au surplus persuadé que la représentation n'aurait jamais lieu ou que la pièce n'irait point jusqu'à la scène, aucun vers du poète de la logique naturelle ne pouvant se résoudre à sonner sous des colonnades insérées sens dessus dessous !

IX

L'époque mycénienne comprend trois siècles à tout le moins. Mais, en y rapportant les objets découverts parmi les cendres de Théra, il faut admettre un laps de près de huit cents ans durant

lesquels les arts plastiques purent croître et décroître, fleurir, mûrir et décliner à plus d'une reprise. Non seulement, les Achéens originels durent procéder, comme toutes les races, par tâtonnements, par retours, s'instruisant à l'expérience et parfois oubliant ce qu'ils en apprenaient ; mais de plus, n'étant pas formés en corps de nation et, malgré la voie de la mer, leurs communications étant difficiles, le degré d'expérience et d'habileté dut varier aussi, des campagnes de l'Ionie à celle du Péloponèse et aux roches volcaniques de l'Archipel.

Cependant ces Grecs nouveau-nés, ces Grecs barbares ou sauvages, pleins de réminiscence asiatique et égyptienne, ces Grecs qui sont parfois dénués de figure grecque ne prêtent pas toujours à sourire ; tous leurs travaux ne m'ont pas fait songer aux antiquités du Guatémala. Leurs monstres, leurs poupées, leurs bonshommes de terre crue dont quelques-uns rappellent, au premier abord, des œuvres d'art qu'on peut admirer dans nos foires, il les faut regarder de près. Un détail de la ligne, un trait de l'imagination, une particularité du travail étonnent et retiennent par la révélation de l'exquis. On reconnaît alors le pouce ingénieux, l'ongle habile du peuple qui sera quelque jour le meilleur ouvrier de la terre ; on s'explique déjà qu'il doive devenir le plus intelligent et le plus subtil raisonneur, et c'est à

peine si l'on ose poser le vieux problème : les ouvriers mycéniens furent-ils des Grecs ?

La chasse au lion incrustée sur un poignard du quatrième tombeau ouvert à Mycènes est d'un mouvement admirable ; la tête du taureau étoilé d'argent et d'or, trouvée au même endroit par Schliemann, est presque belle ; on ne peut en nier le grand caractère. Et, si les *masques* sont hideux, regardez les taureaux sauvages et les taureaux domptés qui décorent les vases de Vaphio. Pour la justesse, pour un air de grâce et de naissante liberté, pour le rayon de vie animant la forme robuste, de telles œuvres souffrent aisément la comparaison avec tous les meilleurs essais que tenta bien plus tard, au commencement du VIe siècle, l'école d'Egine. Si les vases de Vaphio sont de la fin de l'ère mycénienne, on incline à penser que sans l'invasion des Doriens, la belle saison de l'art grec se serait produite trois ou quatre siècles plus tôt.

M. Maxime Collignon * ne croit pas que cette invasion ait tué brusquement la civilisation de Mycènes ; elle en aurait plutôt ralenti, appauvri et enfin tari la sève natale. Les indigènes émigrèrent ; ils coururent les îles, se fixèrent çà et là dans l'Asie mineure, dont ils colonisèrent différents points où la race grecque n'était pas

* *Hist. de la Sculpture Grecque*, 2 vol. chez Didot.

encore installée. Bien des acquisitions se perdirent dans ce voyage. Il fallut construire des villes, commencer de nouvelles mœurs, faire face à des besoins qu'on ne connaissait pas. D'autre part, dans la Grèce propre, les Doriens, en véritables barbares venus du Nord, durent prendre le temps de se polir sous un ciel plus clair et plus doux au commerce des autochtones. Cela tint quelques siècles jusqu'à la naissance d'Homère.

X

Passons vite. Ces siècles n'intéressent que l'historien. Ce que nous cherchons dans la Grèce, c'est ce qui lui donne son rang sur le monde antique et moderne, ce par quoi elle se distingue de tout le reste, ce qui fait qu'elle est elle et non la barbarie. C'est l'âge de la grécité proprement dite, de l'hellénisme pur qui dura deux ou trois cents ans environ pour la statuaire. On en reconnaît le début au VIe siècle, lorsque en Attique et dans les îles, l'art se transforme, s'assouplit et se délivre des rigides modèles venus d'Orient. Appuyés sur la tradition toujours embellie et accrue, fiers de leur force, les artistes recherchent alors dans la nature des modèles à surpasser. La période, si elle fut exquise, fut courte ; mais tout

homme est forcé d'y lever les yeux quand il se soucie de son ordre intellectuel.

Epuisée de guerres intérieures, la Grèce éteint sa flamme quand l'Asie d'Alexandre communique à ses conquérants, non le type d'un nouvel art, mais un état d'inquiétude, de fièvre et de mollesse qu'entretinrent les religions de l'Orient. Adonis et Mithra décomposèrent les premiers le monde ancien avant que le juif ne survînt. Qu'on ne croie pas que les artistes grecs aient hellenisé ces conceptions ennemies ; ils n'y réussirent jamais. Mais ils furent certainement barbarisés par elles.

Alors, cette lumière de l'imagination et de la pensée qui ne dessèche ni la passion ni la verve, mais commande à l'une et à l'autre en leur imprimant une immortelle vivacité, ce caractère de raison et de puissance qui est le propre de la Grèce disparaissent ou s'atténuent dans les œuvres des Grecs, et, ces œuvres n'étant plus grecques qu'à demi, on peut les négliger comme on le fait des copies comparées à l'original.

XI

Autant que ces copies tardives, les premières ébauches s'effacent devant les chefs-d'œuvre.

Mais, le fait de vivre à Athènes m'avait rendu aussi injuste pour les sculpteurs d'Egine que je l'avais été pour les potiers et les forgerons mycéniens.

On a trouvé en 1886 dans les substructions de l'Acropole quatorze statues d'un beau marbre, brillant et colorié. Elles furent placées debout dans une salle du musée supérieur. J'avais coutume de franchir presque en courant la salle des quatorze prêtresses de Minerve. Leurs yeux bridés, comme dans les visages mongoliques, leurs narines, leur front bizarre, enfin cet étrange sourire, nommé éginétique sans doute parce que les statuaires d'Egine furent les premiers à l'effacer de leurs œuvres*, ce sourire uniforme et indéfini, sur des joues reluisantes comme l'ivoire me causaient une espèce de chagrin qui me faisait fuir. N'écrivis-je dix fois le brouillon d'une lettre à l'éphore général des antiquités sur le tort que faisaient selon moi à tant de chefs-d'œuvre les idoles d'une Athènes encore impolie !

* On a voulu voir bien des choses dans le sourire éginétique. Voici ce que j'ai lu de plus satisfaisant sur l'art des Eginètes : « *Un contraste constant et très frappant résulte de l'imbécillité des têtes et de la beauté des corps. Les membres, quoiqu'un peu maigres et anguleux, sont d'un grand style et d'un beau caractère ; les têtes, traitées de façon toute archaïque, sont uniformément revêtues d'un sourire idiot...* » Sans dire de quel lieu ces justes paroles sont prises, surtout sans en nommer l'auteur, elles me semblent bien répondre aux imaginations... — *Note de 1912.*

Les quatorze prêtresses me courrouçaient par leur toilette. Il m'était impossible d'y reprendre ni la fine élégance, ni cette habileté souveraine dont l'ouvrier en avait désigné le plus léger pli. Le vêtement tourne et palpite avec une lente mollesse et, dans les chevelures, la perfection minutieuse du travail semble le disputer à la complication et à la subtile richesse des coiffures bien copiées.

— Mais quoi ! m'écriais-je, toujours courant, l'Athènes des Pisistratides, cette Athènes qui vit une première édition critique d'Homère, fut donc une ville sans goût ? Les dames y allaient, chargées d'ornements ridicules ? Elles n'entendaient rien au précepte de Fénelon, qui veut de chastes draperies, appliquées sur des formes pures, comme il semble qu'on en ait vu à l'époque de Phidias ? Combien tout ce luxe est fâcheux !

J'égalais ce faux luxe à celui d'un débris mycénien sur lequel on peut distinguer que les épouses déplorables des morts que Schlieman déterra, portaient, quinze grands siècles avant Notre-Seigneur, trois rangs de volants à leur jupe.

Puis, considérant l'œil bridé des quatorze prêtresses du premier Parthénon.

— Hélas ! disais-je, qui m'ôtera de là ces Chinoises !

A plus forte raison, considérais-je sans faveur,

tant sur l'Acropole qu'au musée national ces pierres liturgiques à peine dégrossies qu'on est convenu d'appeler des *xoana*. Le véritable *xoanon*, sorte d'idole primitive, fut taillé dans le bois, comme l'étymologie en témoigne. Nos *xoana* de pierre ne ressemblent point mal à la silhouette de quelque lourde contrebasse. Elles étaient informes. Peu à peu, si l'on veut accepter les idées qui sont encore reçues à cet égard, après mille hésitations de l'ouvrier, une tête se dégagea du *xoanon* ; les bras, les jambes se marquèrent, sans trop se séparer ni s'éloigner du tronc. Un équarrissage grossier acheva l'apparence humaine. M. Homolle a trouvé à Naxos l'une de ces ébauches. Plus tard et, peut-être sur des modèles égyptiens, ces figures rigides esquissèrent un mouvement ; dès lors, elles parurent, malgré l'enfance extrême ou l'absence de l'art, de mystérieux animaux dont le populaire faisait grand cas, Quand le crétois Dédale eut rapporté d'Egypte ces premières formes en marche, le Grec, encore naïf, déjà malicieux, inventa de les attacher le soir, dans la crainte qu'elles ne prissent la fuite pendant la nuit. Ainsi du moins parlent les théoriciens de l'histoire des arts en Grèce. S'ils ne se trompent pas, il faut que l'invasion dorienne ait plongé les gens du pays dans l'état de stupidité.

Ce jeune peuple grec n'avait cependant point

perdu, dans cette nuit profonde, ses qualités d'observation. Il ajouta au mouvement des figures égyptiennes la science du modelé. Il fit bomber et se creuser comme la paroi d'un beau vase, comme la quille d'un vaisseau, la fleur de la poitrine humaine qu'il touchait d'un ciseau complaisant et sûr. Lorsqu'il eut remplacé la pierre par le marbre, ce qu'il réussit de meilleur et le plus vite, fut peut-être cette poitrine. Je me souviens d'une figure d'homme, un Apollon peut-être ou une dédicace à Apollon qui est au musée de la rue de Patissia : l'objet est presque affreux, dans son ensemble, épaules trop carrées, bras anguleux, visage à l'état d'ébauche fumeuse; mais, de la naissance du cou, une série de plans légers, exécutés avec une attention, un art et un goût charmants, avec une précision voisine de la science, fait couler le regard jusqu'à la naissance des seins. L'ouvrage n'est pas beau. Mais c'est un précurseur, un divin messager de la beauté, qui est prochaine.

XII

Ainsi les salles archaïques du musée de Patissia, me développaient clairement, trop clairement peut-être pour que l'histoire véritable y eût

son compte, les transitions du type amorphe jusqu'au type déterminé et pur : mais, je vous prie, dans le musée de l'Acropole, quelle transition imaginer seulement *entre la salle VI et la salle VII ?*

On rencontre dans la première ces quatorze dames mongoles chargées d'ornements inutiles, couvertes de cadenettes et de bijoux, qu'il me plairait de prendre pour les poupées persanes ou médiques, chargées des rôles d'Atossa et de ses compagnes dans le poème d'Eschyle. Or, la salle suivante s'illumine d'une des merveilles de l'atticisme.

Quel est le rapport nécessaire de ceci à cela ? On me dit bien qu'à l'élégance des poupées primitives s'est ajouté le grave accent des œuvres que façonnaient, à la même époque, Argos et Sicyone : mais, outre que la combinaison n'est pas sûre, que les intermédiaires invoqués prêtent au doute, le fait même d'une combinaison pareille est à lui seul bien merveilleux. Oui, le miracle est là ; l'explication offerte, si on l'admet, n'explique rien. Je suis presque tenté de voir ici ce que l'on nomme, chez mes amis les philosophes, un commencement absolu. Dès ce bel ouvrage de marbre, tête d'éphèbe pensif et même un peu sombre, l'homme ouvrit un cycle nouveau. Je serais tenté de dire qu'il a créé.

Comment vous décrire ceci ? En copiant mon

catalogue ? « *689*. Tête archaïque de jeune homme « découverte en 1887, à l'est du musée, à la place « où est bâti le petit musée. Elle se classe parmi « les meilleures têtes archaïques d'hommes con« servées jusqu'à nous, et ressemble par la dispo« sition de la chevelure à la statue du Musée « national, n° 45, connue sous le nom d'Apollon « sur l'omphalos ». Ainsi s'exprime M. Cavvadias. M. Maxime Collignon analyse davantage. Il relève au grain de ce marbre les traces d'une couleur restée fraîche, jaune d'ocre dans les cheveux, rouge aux lèvres, jaune encore au globe des yeux, brun au bord des paupières. Mais tout cela est secondaire. Le même auteur décrit avec soin la coiffure, qui est étrange pour une tête virile. Il nous apprend qu'elle se nommait *crobylos*. Je préfère à ce renseignement, d'ailleurs profitable, la suite du discours de M. Collignon :

« Quant au type du visage, quel progrès n'ac« cuse-t-il pas sur celui des têtes précédentes ! « Plus de sourire conventionnel, plus de saillie « exagérée des yeux. Les traits réguliers et purs, « le nez droit, la bouche sévère avec la lèvre infé« rieure un peu saillante composent un visage « juvénile dont le charme grave nous repose de « l'éternel sourire des figures archaïques. »

Cela est très bien dit. Cela me donne envie de revoir ce visage gracieux et fort. Mais il est incroyable à quel point la mémoire, fidèle gar-

dienne des sentiments et des pensées, est quelquefois rebelle à nous rendre précisément le trait d'un visage, même adoré. J'ai heureusement devant moi la photographie du chef-d'œuvre donnée par un Athénien. On en pardonnera l'humble aveu, rien ne vaut une bonne photographie pour rendre au juste l'impression des originaux de marbre. Présentée au rayon du jour, la feuille diaphane en devient toute lumineuse et l'on voit y filtrer, sous le trait ferme des figures, cette clarté blanche et brillante qui anime le doux paros.

Même effet, ce soir où j'écris à la lumière de ma lampe. Le jeune homme songeur, qui dut naître bien des années avant que parût Phidias, ce contemporain de la fin du VIe siècle ou des premières années du Ve ressuscite au pâle rayon. Il s'éveille, nous entendrons quelles pensées doivent rouler dans cette forme. Elles seront énergiques et éloquentes. Cet éphèbe n'est point un amant occupé de nourrir son chagrin, ni un politique mûrissant son projet, ni même un sophiste, un rhéteur ou un philosophe mathématique. On songe à l'*Erasme* d'Holbein, avec la pureté, la noblesse, la sainteté, qu'on ne trouve pas dans l'*Erasme*. En même temps que s'infléchit ce beau front sous la courbe et sous le poids sacré du plus magnifique cerveau, l'oreille, presque aussi écartée

que celle d'un faune, se tend ; le nez respire ; l'œil pointe ; l'air du visage et l'inflexion de la tête entière semblent sonder, mesurer, calculer et évaluer, d'un juste et précis instrument ; enfin les lèvres, qui en disent le plus long, ces lèvres étant extrêmement rapprochées, la supérieure en retrait, et l'inférieure avancée tout au contraire, les lèvres goûtent et savourent. N'en doutons plus, nous assistons à un effort de sensibilité et d'intelligence critiques. Un politique ou un athlète qui préparent quelque mouvement effectif, un sage argumentant, un amoureux supputant les risques de son malheur montreraient moins de calme, un recueillement moins parfait. L'objet du sentiment montré ici passe nos communs intérêts. Ou je me trompe fort, ou le sérieux éphèbe se sent supérieur. Il juge la terre et le ciel.

De là vient peut-être la curiosité qu'il me donne. Mais il retient par d'autres caractères moins incertains. Ce chef-d'œuvre de l'archaïsme athénien a de merveilleux analogues dans l'histoire de l'art. Outre certaines têtes florentines du temps de Giotto, celles-là même dont notre imagination remplit sans le vouloir les cantiques de Dante, il rappelle plus d'une tête du moyen-âge français. Quand je l'examinai pour la première fois, j'ai soudain tressailli de la joie inquiète qui devait me venir, le soir du même jour, lorsque les vénérables murailles franques de Daphni, filles des

ducs d'Athènes, se montrèrent tout à coup au-dessus des arbres. Je crus voir ma patrie au fond d'une terre étrangère.

Nulle communication historique n'existe cependant entre telles têtes gothiques et l'éphèbe de l'Acropole. Un grand souci de la nature, un exercice séculaire aux délicatesses de l'art, par là une forte maîtrise, enfin cette commune gravité de l'esprit devaient suffire à engendrer une analogie si parfaite entre les deux arts. Et plus on s'en rend compte, mieux on en est touché. Mais il entre dans cette émotion un regret. On se demande quelle iniquité de la fortune a permis à cet archaïsme attique de mûrir et d'atteindre au juste degré par la naissance et l'influence du plus sublime esprit humain, au lieu que ce maître désiré, nécessaire, ce Phidias indispensable, fut refusé cruellement à notre archaïsme français.

XIII

Et voilà le plus grave des chagrins de l'Histoire ; elle institue une comparaison jalouse, elle glisse mille regrets. Cependant Phidias n'a pas été perdu pour nous, puisque sa tradition a fini par nous revenir. On ne gardait de lui qu'un nom ou des traces incertaines et inconscientes, quand

la lumière de la Renaissance brilla d'abord en Italie. Seule, une âme ignorante, amie de la brutalité, se plaindra de la Renaissance. Cependant, les fouilles nouvelles, opérées dans la Grèce propre ont mieux marqué la vraie force de Phidias. Elle était défigurée par l'académisme, à force d'en être polie ; une fausse interprétation du génie classique avait représenté comme durci et raidi par la mort ce qui est au contraire une fleur de vie essentielle, ne tirant son auguste apparence immobile que de la perfection, de l'abondance et de la vigueur de son mouvement. Phidias et les siens ont poursuivi les traits purs et fixes de l'homme à travers les aspects les plus chancelants de la vie.

Tant de découvertes abondent, depuis cent ans, dans toutes les parties du monde qui fut aux hellènes, qu'il est devenu difficile d'admettre sans explication ce qu'enseigna l'ancienne philosophie de l'art sur l'essence du génie grec et sur la figure du beau ; mais, à la réflexion, on trouve plus absurde encore de borner, comme le voudraient quelques modernes, l'examen des chefs-d'œuvre de l'époque ou de l'école de Phidias à un commentaire historique. Indépendamment de leur immense influence, il faut bien leur reconnaître un autre mérite qu'aux chefs-d'œuvre des autres milieux et des autres temps. Le soin même que l'on a pris (Taine dans sa *Philosophie de l'art*,

M. Boutmy dans sa *Philosophie de l'architecture en Grèce*) de courber ces ouvrages aux règles du commun n'a servi qu'à faire sentir qu'ils ne s'y courbent point et pour quelle raison.

J'ai relu comme tout le monde l'ouvrage de M. Boutmy, publié avec une intéressante préface sous ce titre nouveau, *le Parthénon et le génie grec*. C'est un beau livre, si lucide qu'il est impossible de le lire une fois sans en distinguer le vice fondamental. M. Boutmy s'efforce avec ingéniosité de rattacher l'œuvre des architectes et des sculpteurs du Parthénon au genre d'imagination, au tour d'esprit, au goût d'hommes d'un certain groupe, vivant à un certain moment dans un certain endroit. Il est vrai qu'il y réussit. Ce qu'il affirme est juste. Par sa structure comme par son ornement, dans son architecture comme dans sa décoration, le Parthénon est chose essentiellement athénienne. M. Boutmy, sur cet article, aura gain de cause. Il a raison. Où il se trompe, c'est quand il tend à nier (lisons bien ses dernières pages) que cet édifice athénien soit aussi l'expression parfaite d'une pensée humaine supérieure aux variations de l'histoire et de la nature. Il se trompe, et il a rassemblé les matériaux les plus propres à faire éclater son erreur ; il s'est lui-même réfuté au chapitre admirable où définissant l'athénien, il établit que, justement, le signe distinctif de l'homme d'Athènes était de posséder,

à un degré de force unique, ce par quoi les hommes sont hommes, la raison.

« Ce peuple d'hommes d'élite », comme Lamartine nomma les Athéniens, eut ceci de particulier : il prit plaisir à imaginer les relations stables, permanentes, essentielles. L'esprit philosophique, la promptitude à concevoir l'Universel pénétrait tous ses arts, principalement la sculpture, la poésie, l'architecture et l'éloquence. Dès qu'il cédait à ce penchant, il se mettait en communion perpétuelle avec le genre humain. A la bonne époque classique, le caractère dominant de tout l'art grec, c'est seulement l'intellectualité ou l'humanité. Les merveilles qui ont mûri sur l'Acropole sont par là devenues propriété, modèle et aliment communs ; le classique, l'attique est plus universel à proportion qu'il est plus sévèrement athénien, athénien d'une époque et d'un goût mieux purgés de toute influence étrangère. Au bel instant où elle n'a été qu'elle-même, l'Attique fut le genre humain.

XIV

Ces réflexions suffisent à justifier le principe des humanistes de la Renaissance dont elles excusent jusqu'aux abus et aux erreurs. Elles four-

nissent le moyen de refaire une hiérarchie dans les arts selon le degré d'humanité des ouvrages que l'on compare. Ce degré, reste à le sentir. Reste à avoir bon goût. Il n'est pas impossible, si l'on en a quelque semence, de le perfectionner. Il suffit de se mettre en présence des belles choses en les laissant venir à soi.

Aucune action n'est plus réelle. On se sent modelé par la beauté vivante, comme repris et retouché par le regard d'une amie délicate et fière. Hors de cette nature exquise, de cette sainte tradition, tout est faible, chétif et secrètement vicié. Je tourne à la hâte les pages des notes que j'ai prises dans les petites salles fraîches de ce musée de l'Acropole où l'on a placé les restes de la frise du Parthénon. Ce sont des pages qui me regardent au fond de l'âme.

Vers les plus beaux de ces fragments, les trois *Divinités assises*, ou les *Jeunes gens aux taureaux*, combien de vœux et de prières ! mais, en retour, tombant jusqu'à moi de si haut, quelle confirmation, quel conseil de volonté, de force et de vie ! La *Victoire* sans tête, sans ailes, et qui vole plutôt qu'elle ne court tout en renouant sa sandale, cette jeune déesse emporte sur les ondes de son vêtement déployé les plus grandes leçons de style, c'est-à-dire de mesure et d'enthousiasme. Le cœur ne sait que préférer de la vitesse impétueuse ou de la grâce naturelle, magnifiquement accordées.

XV

A l'Acropole, il n'y a guère que des ouvrages archaïques ou semi-archaïques, et des chefs-d'œuvres purs. Rue de Patissia, le musée central, extrêmement varié, permet au visiteur des comparaisons instructives. Après le laid des mycéniens et des primitifs, on peut voir le laid des auteurs de la décadence.

Je ne les voyais presque pas ; tous mes après-midi coulaient de préférence devant cette œuvre d'une pieuse volupté, le bas-relief de *Cérès*, de *Proserpine* et de *Triptolème* trouvé à Eleusis, ou devant les fragments rapportés d'Epidaure, deux torses d'*Esculape assis*, d'un aspect si majestueux que mon ignorance prit d'abord ce fils d'Apollon pour l'auguste enfant de Saturne. Je visitais aussi la *Néréide équestre* et cette *Amazone* tronquée de la tête et de tous les membres, qui enlève un cheval mutilé : puissance de l'allure et finesse des formes enivrent à jamais le regard.

Je traînais avec une complaisance presque éternelle dans la petite abside où de pauvres têtes, brisées, hachées et martelées laissent sous un angle entrevoir la majesté d'un dieu ou le rire

d'une déesse. La svelte *Hermès d'Andros*, le bas-relief de Mantinée, qui supportait un ouvrage de Praxitèle et qui lui-même reste, ne serait-ce que pour la draperie des *Trois muses,* une délicieuse merveille, le joli groupe (exécuté d'après Céphisodote) de *Platus riant à sa mère*, la douce *Paix*, mille choses parfaites me tenaient ainsi prisonnier.

Je traversais les salles de l'art hellénistique, alexandrin ou gréco-romain pour courir aux stèles funèbres qui prolongeaient mes rêveries du Céramique ; à la collection infinie des lampes, des vases, des lécythes ; à ces Tanagrines charmantes qui serviraient à faire entendre, si on l'oubliait, ce qu'il peut tenir de grandeur en un petit poème. De toute façon, les galeries de sculpture postérieure à l'atticisme ne me servaient que de vestibule

Cependant, un jour, une envie me pressa de voir en détail comment se corrompirent, chez un peuple si bien doué, le génie et l'intelligence des arts, et ma pensée osa fixer ce qu'elle avait fui jusque-là. Je vis paraître presque sans transition, après les nobles caractères qui m'étaient devenus chers, les hideuses têtes syriennes du type de Lucius Vérus, puis les chefs lourds et massifs du rustre latin... Une sorte d'athlète, d'un travail curieux et violent, tendait sa musculature prétentieuse ; des éphèbes aux bras arrondis, des Aphro-

dites tremblotantes et flexibles comme des joncs ; des vérités trop ressemblantes ou des faussetés trop menteuses ; un air de dissolution et de contrainte tout à la fois, Epicure et Zénon confrontés et quelquefois entrechoqués dans le même marbre ; de ci de là, quelques efforts heureux, qui me remettaient en mémoire que le premier déclin de la statuaire hellénique fut sublime après tout, puisque notre Vénus du Louvre y a brillé, dit-on, et toujours je ne sais quel air inachevé, ou d'achèvement trop sensible, l'absence ou l'incertitude des traditions et l'oubli de la liberté ! Mais les qualités les plus rares, jetées à profusion et comme au pillage.

« *Il y a dans l'art un point de perfection comme* « *de bonté et de maturité dans la nature…* »

Le beau fruit grec en déhiscence me confessait encore le mystère de son destin. Il me faisait comprendre la signification du *point* mystérieux, maximum de vigueur et de densité, qui domine et qui enveloppe le reste ; ce qui semble au-dessus, ce qui semble au delà n'est étendu ni accru que de vide pur. L'énorme et le géant ne sont aimés que de la foule : leur boursouflure se dégonfle et, en se dégonflant, publie que les grandeurs sont tenues en abrégé dans la perfection. Celle-ci sera l'élément auquel se rapporter. C'est sur lui qu'il faut régler tout.

Seul, un buste au milieu de cette galerie hu-

gubre manqua de me faire sourire. Il représentait un pauvre homme d'empereur, le vieil Hadrien, épanoui dans son atticisme d'école. Je le jugeai fort à sa place, et le saluai en rêvant. Hélas ! tout compte fait, le monde romain s'acquitta mal auprès de la Grèce. A quoi pensaient-ils donc, ces administrateurs modèles, qui ne sauvèrent pas leur éducatrice des pièges que lui ouvraient son intelligence et son ouverture d'esprit ? Ce furent de mauvais tuteurs. Non seulement ils ne surent point la guérir des lèpres sémites, mais, tout le mal qu'Alexandrie n'avait pu faire au monde grec, Rome, on peut le dire, le fit. Il est vrai que Rome, à son tour, périt du même mal, en entraînant son lot d'hellénisme et d'humanité *.

* *Les précédentes éditions portaient à cette place un chapitre XVI qui commençait par les mots :* « Je transcrirai mon impression finale... » *et qui tenait une soixantaine de lignes. Je l'ai supprimé.*

Il m'a paru satisfaisant pour la pensée d'un certain nombre d'amis catholiques vivants ou morts et pour mon témoignage de profonde reconnaissance de sacrifier ce chapitre en mémoire de la grande âme du pape Pie X.

CHAPITRE III

LA NAISSANCE DE LA RAISON

Notes du Musée britannique.

Allez à Olympie, afin de voir le travail de Phidias, et que chacun de vous considère comme un malheur de mourir dans l'ignorance de ces merveilles.

Epictète.

Au docteur Maurras.

I

Des sept merveilles du monde antique, quatre ont péri ou n'ont laissé que des débris informes ; une, la grande Pyramide, résiste aux moyens de transfert : mais les deux autres sont à Londres ; les Anglais n'ont pas manqué de les confisquer. Toutes les deux se trouvent au musée Britannique : une galerie enveloppe ce qui reste du Mausolée,

les statues de l'inconsolable Artémise et de son époux, une des colossales roues de pierre qui tenaient au char de Mausole, des chevaux, des lions et les piliers énormes qui supportaient le faîte du monument ; une autre salle nous conserve des débris importants du temple de la grande Diane des Ephésiens, massives colonnes doriques sur piédestaux à double étage couverts de sculptures de grandeur naturelle, ici d'un archaïsme à peu près voisin du barbare, et, plus bas, presque athéniennes par la pureté, la noblesse, l'aisance et la vive énergie.

Les Bretons ravisseurs ont donc couru dans tous les sens la patrie de notre art ; ils en ont fauché et pris le plus beau. Dès le seuil, j'ai dû reconnaître dans la foule de ces captifs et de ces captives un compatriote enchaîné. Je veux parler du jeune athlète qui se tient à l'entrée du « *first greco-roman saloon* » et qui porte le numéro 600. C'est un jeune homme de marbre, nu, de corps ferme et robuste, qui passe pour une réplique (en ce cas, excellente), de l'athlète de Polyclète : il a été découvert en Provence, près de Vaison, dans le département de Vaucluse. Quel dieu méchant, ou quel concours de destinées fâcheuses ont conduit jusque-là, sous le ciel gris, dans l'air humide, cet éphèbe de notre sang ?

Mais son malheur me touche à peine. Il est ici des infortunes plus touchantes et de plus

illustres douleurs. Une Aphrodite de la collection Tornley rappelle, par la disposition de son vêtement, le renflement suave des hanches et de la nuque, l'inclinaison de sa petite tête et la chevelure doucement ondulée la noble milienne du Louvre. Un discobole lui fait face, assez proche parent de celui de Myron... Dans la salle qui suit, quelques antiquités plus curieuses que belles seraient propres à nous consoler, en nous offrant une occasion nouvelle de railler le penchant des Anglais pour le bizarre si, au même lieu, d'autres pièces ne montraient un piquant et charmant alliage de l'étrange et d'un beau très pur. J'ai longtemps contemplé, mais moins en curieux qu'en amant, cette jeune greco-romaine à la chevelure ingénieusement travaillée, aux joues pleines et grasses, au cou voluptueux, à la gorge ronde et profonde sous une tunique découverte et demi-rompue ; son beau buste jaillit d'un calice de fleurs dont les pétales se renversent avant de le couvrir et de l'envelopper.

Art sensuel et dégénéré, je m'en doute bien, et qui ferait penser à nos pires inventions modernes, mais délicat, mais fin, et noble encore par ses souvenirs.

II

Pour les salles suivantes, toute critique du goût anglais devient chimérique. Notre petite salle grecque du Louvre contient quelques morceaux exquis dont nos voisins ont cru devoir acquérir les moulages. Nous avons la Vénus, nous avons la Victoire. Mais ici, les morceaux de maître, les pièces de premier intérêt font loi. Dans la salle archaïque, en particulier, si ennemi que l'on puisse être de l'archaïsme grec ou pseudo-grec, on ne peut être indifférent aux vestiges recollés du Monument des harpyes.

Il forme un bloc carré revêtu sur ses quatre faces de bas-reliefs. Les figures féminines qui y sont inscrites, rappellent, avec moins de fini dans la main-d'œuvre, moins de splendeur dans la matière, les prêtresses de marbre du premier Parthénon : fixe sourire éginétique, yeux longuement fendus en forme d'amande, bridés à la mongole, cheveux tressés avec minutie et tombant en flot hiératique sur le cou et sur les épaules, enfin colliers, bijoux, vains ornements de toute sorte... Mais l'action est originale ; des théories suppliantes se sont mises en marche vers les Divinités infernales. Assises tout droit sur leurs trônes, ces dernières jettent les yeux sur les offrandes

apportées. Ce sont des fruits, des fleurs. J'ai distingué des roses, des pavots, des grenades. Ce sont encore des animaux domestiques, par exemple des coqs, l'oiseau cher à Hécate, ou même des casques de guerre et d'autres objets usuels.

Quelle put être l'intention des sculpteurs, je l'ignore ; s'ils ont voulu montrer des démarches propitiatoires, il ne semble pas qu'elles aient eu un grand succès près des déesses de l'Erèbe. En deux bas-reliefs sur quatre, des figures sinistres emportent les mortelles palpitantes et désolées. Je ne sais si ces monstres sont des harpyes ou des sirènes. Le tronc en forme d'outre est surmonté d'une figure de femme et pourvu d'une paire d'ailes. Ils s'emparent de leurs victimes en éclatant d'un rire qui découvre toutes leurs dents.

On reconnaît à vingt détails de ce singulier monument, d'un sens si profond et si vague, l'imagination de la Vie et de la Mort telle que devait la communiquer un jour à l'Europe et au reste du genre humain le mystique génie de Sem.

De la salle archaïque on peut entrer directement dans le dépôt des figures et figurines que lord Elgin a fait descendre des murailles du Parthénon. Mais il vaut mieux faire un détour pour traverser le vestibule où le nerveux et svelte Apollon de la collection Choiseul-Gouffier

fait face à la plus belle Cérès qui soit au monde. Cette Cérès, on peut l'appeler Déméter, car elle est bien la mère grecque des semences, des moissons, la force natale des champs ; mais j'éprouve un plaisir particulier à la prier, selon ma coutume, en latin : sa chaste gravité, son attitude simple, l'austère forme de la coiffure, ce pan de voile ramené au-dessus de sa belle tête, me rappelle les traits des saintes matrones latines. Je lui chante tout bas les vers de *Melœnis :*

Elles vivaient ainsi, les mères d'Etrurie,
Celles du Latium et du pays sabin...

Un autre détour à travers les antiquités assyriennes permet de voir, soit la Chambre dite des Néréides (Victoires assez belles, palpitant sur les piédestaux), soit la salle de Phigalée, qui montre encastrés dans son mur d'admirables bas-reliefs funéraires, avec les moulages des deux meilleures pièces de cet ordre qui soient gardées dans les divers musées athéniens.

III

Mais, pendant cette promenade à travers les lieux secondaires du musée Britannique, l'aile du désir emportait à l'essentiel...

La salle Elgin est une galerie fort longue, point trop mal éclairée et du reste pourvue de globes électriques puissants ; mais le visiteur n'y peut pas reculer à sa fantaisie, selon les exigences des belles choses qu'il contemple. Ce peuple opulent n'a point fait à ses brigandages un palais qui fût digne d'eux. Non seulement ils dépérissent par la faute de l'air ou perdent leur valeur par la qualité malheureuse de la lumière, mais l'espace même leur manque. Le mal, il est vrai, est petit. Pour qui passe en ce lieu, tous les mots perdent de leur force, et il arrive ce que Gœthe considérait comme l'effet propre de la beauté :

« *Qui la contemple ne peut être effleuré d'aucun* « *mal et se sent en harmonie avec lui-même et avec* « *l'Univers.* »

Personne n'ignore que lord Elgin, ambassadeur de l'Angleterre auprès de la Sublime Porte, obtint en 1801 un firman qui l'autorisait à faire d'Athènes sa proie. Pendant deux ans entiers, la pillerie fut déchaînée. Le Parthénon, déjà meurtri par une bombe vénitienne lancée en 1687 par un capitaine allemand de l'escadre de Morosini, livra à la rapine le principal de sa décoration. Les marbres des frontons, la frise intacte, les métopes furent descellés ou même arrachés, puis embarqués pour Londres.

Lord Elgin osa davantage. Des six cariatides

qui ornent l'exquise tribune d'Erechtée, il fit détacher, enchaîner et conduire à son bord la plus belle. Rien ne saurait dire l'effet de la pieuse figure exilée. Le corps pur et vierge raidi sous la corbeille est frustré aujourd'hui de l'entablement qui l'explique. Séparée de la sphère de son monde architectonique, elle semble encore en souffrir et la qualité même de l'art qu'elle fait admirer ajoute à l'émouvante qualité de son deuil et à la tragédie de son isolement. Faut-il que je prononce le mot d'inharmonie ? Irréprochable, il ne lui manque qu'une beauté et qu'un honneur mais, de tout son être, elle y tend. Elle veut recouvrer le fardeau qui convenait à sa douce tête et reconquérir sa patrie. Lord Byron, qui la comprenait, traita fort durement son compatriote Elgin et tous les Anglais. On ne l'a jamais écouté. En ces derniers jours seulement, l'Angleterre a généreusement fourni à la Grèce un moulage qu'il me souvient d'avoir vu sans admiration.

Les prises d'Elgin ont souvent quelque chose de cruellement inutile. Passe pour la jeune fille de la Tribune ! Mais que lui servit d'arracher cette corniche ? A quoi bon détacher ces fragments d'architrave ? Tous débris dont je ne nie pas la valeur propre, mais qui valaient surtout à leur place dans l'édifice. Il fallait enlever celui-ci pierre à pierre, ou lui laisser les éléments qui ne peuvent s'en séparer.

Ne calomnions pas lord Elgin : peut-être nourrit-il en effet le dessein de transférer l'Acropole sur quelque butte londonienne. Des colonnes entières ont changé de lieu par ses soins.

IV

Tout autour de la salle Elgin est posée sous un verre la frise des Panathénées.

Elle n'est pas complète. Si le brillant morceau que nous avons au Louvre est tout à fait minime, les musées d'Athènes ont plus de bonheur que le nôtre. Il n'est pas vrai du tout que les fragments restés en Grèce soient insignifiants. Par une faute heureuse, lord Elgin a laissé là-bas plus d'un trésor : je citerai les trois figures de l'assemblée des dieux et les jeunes gens enveloppés de manteaux qui accompagnent les taureaux du sacrifice. Les conservateurs du musée Britannique ont remplacé les groupes qui leur manquaient par des contrefaçons en stuc, intercalées dans la série des originaux. Cela est commode pour l'étude technique, en même temps qu'horrible à l'œil.

La suite de ces œuvres athéniennes exposées à Londres m'est apparue par un jour clair, où le soleil donnait des rayons assez vifs. Sous les

verres jaloux qui dénaturaient ce brillant solide, fin et pur qui révèle le marbre attique, la théorie des dieux, des vieillards, des jeunes filles, des jeunes hommes caracolant sur de fiers chevaux, ne s'est donc pas trop dérobée. Quelquefois le fini du trait et le velouté de la forme, ce qui fait comme le printemps d'une œuvre de sculpture, est resté tout à fait sensible. Où le contour s'efface un peu, où les lignes usées et écornées perdent leur nette certitude, comme à l'endroit où le grand prêtre plie le voile de la déesse, tant de noblesse reste attaché, malgré tout, au mouvement de la silhouette devenue vague, que l'enthousiasme n'arrête pas.

Le choix est difficile. Un instant ma préférence crut se fixer sur les épisodes de la pieuse cavalcade, variés jusqu'à l'infini, mais dont chaque motif est simple. Là, un éphèbe gonfle un beau buste sans tête, d'un mouvement presque fiévreux, que modère une grâce fine. Mais quelques pas plus loin, un cavalier d'à peu près le même âge, sur un beau cheval bondissant, que ses voisins serrent de près, se retourne contre eux, le bras levé, le poil au vent, les lèvres et les narines gonflées et frémissantes, juvénile expression de l'orgueil menaçant. Qui ne voudrait graver au plus profond de sa mémoire un geste pareil ? Et qui ne voudrait vivre ce beau geste éternellement ?... Mais on erre, tout partagé, de l'une à l'autre de

ces figures parfaites. On découvre bientôt la troisième qui les égale, et l'on ne sait à laquelle s'abandonner.

Heureux quand les belles rivales n'appartiennent à des groupes trop éloignés ! Il me souvient d'une minute où j'aurais fait le vœu de me disperser aux quatre coins de la salle Elgin. A l'un, en effet, souriaient les deux cavaliers que j'ai dits mais, au coin opposé, les vieillards thallophores m'imposaient par leur majesté ; enfin, ici une prêtresse, là un gracieux adolescent, plus loin un dieu assis m'appelaient de charmes divers.

Après bien des démarches, je leur pus échapper à tous et m'enfermer dans la considération des frontons. Deux ou trois métopes sublimes encastrées dans le mur m'appelaient aussi vainement.

V

Le milieu de la salle Elgin est occupé par deux séries parallèles de tables hautes et longues. Là sont posés comme des corps mutilés à l'amphithéâtre les membres fracassés qui appartinrent aux deux façades du Parthénon.

Le fronton qui surmonte la façade du couchant est resté presque tout entier en place : cet harmonieux triangle de marbre a même conservé quel-

que décoration ; deux torses d'homme et de femme, l'un agenouillé et l'autre accroupi, y font un groupe aussi simple que magnifique. Les Londoniens ont eu soin de représenter ce couple dans leur collection par un moulage assez expressif.

Un très beau corps d'homme ou de dieu, à demi-allongé et qu'ils ont en original, est le butin le plus considérable de ce côté-là ; encore cet Ilissus, comme on l'appelle, n'a-t-il ni tête, ni jambes, ni bras. Le reste, s'il n'est point informe, était trop fragmentaire pour m'arrêter longtemps, bien qu'il éveillât la pensée de Phidias ou de ses collaborateurs. Si je connais que ces morceaux appartiennent à la *Dispute de Minerve et de Neptune*, c'est à Pausanias, à Maxime Collignon, à M. Lucien Magne et à tout le cortège des historiens et des critiques que je dois ce précieux éclaircissemeut.

VI

Pour le fronton oriental, on a beaucoup perdu : la scène principale et centrale, une *Naissance de Minerve*, n'est connue que par des témoignages assez anciens. Au XVIIe siècle, avant même la bombe de Morosini, un Jupiter, une Minerve et, au bas

mot, dix mètres de statues divines et héroïques avaient disparu. L'on ne possède plus que les figures d'angle, couchées ou assises aux extrémités du fronton, et presque toutes ces dernières, en un double groupe ascendant et descendant, s'alignent à la salle Elgin. Sans qu'il soit nécessaire d'imaginer grand'chose, elles remontent tout naturellement à leur place de la façade antérieure, et là elles publient l'usage et le caractère du Parthénon.

Opposé à l'Hymette, au soleil levant, à la mer, c'était l'autel extérieur au pied duquel venait chanter ses hymnes et porter ses prières la jeunesse athénienne formée en théorie à chaque retour du printemps. De nécessité, il faut bien que Phidias ait ramassé dans cet espace l'idée maîtresse d'une dédicace à la Vierge. J'hésite à peine à reconnaître l'influence de son génie religieux et, au beau sens du mot, mystique, dans quelques-unes des pensées qui me sont venues, pauvre homme moderne, devant les débris de son art.

VII

Le triangle qui détermine le fronton régne du nord au sud. A l'extrémité méridionale, sur ma gauche, deux têtes de chevaux, d'un faire ardent

et pur, bien enivrés de leur force et de leur vitesse, prennent leur élan pour s'élever de la mer, figurée par un trait de marbre à peine ondulé : derrière eux, émerge le front de Phébus, meneur du céleste attelage. C'est le Jour qui paraît. Il importe de dire qu'au bout opposé du fronton, et sur ma droite extrême, la scène inverse se produit : la tête lasse d'un cheval tombe, précipitée ; elle pend sur les eaux, et, un peu en arrière, un torse féminin (dont on n'a au musée qu'une reproduction) paraît s'incliner sur les rênes. Elle est prise à mi-corps au léger feston de la mer. C'est sans doute Phœbé, lumière de la Nuit ; le char exténué de l'ombre est chassé du Jour renaissant.

Revenons à la gauche. Etendu à demi sur un rocher couvert d'une peau de lion, un puissant personnage, corps magnifique presque entier, faisant face à la mer, considère ce Jour éclatant qui sort de l'écume. On dirait que, pour le saluer, il se lève, entr'ouvre ses beaux membres encore liés de sommeil. Son geste est celui du plaisir et de l'étonnement. Est-ce un dieu ? un héros ? un homme. Je l'appellerai l'Homme, il nourrit sa pensée du plus beau des spectacles que la vie physique puisse fournir.

Auprès de lui, moins rapprochée de ces merveilles, plus voisine du centre du fronton, une jeune femme est assise. On lui donne habituellement le nom de Coré, Proserpine chez nos

latins. Placée un peu en arrière, sur un trône tendu d'étoffes et semé de clous qui furent peut-être dorés comme dans l'*Odyssée,* car nous savons Phidias grand lecteur d'Homère, cette femme s'épanouit comme une grande fleur d'été. En longs vêtements bien drapés, son corps palpite et goûte cette journée nouvelle ; attentive, immobile, elle s'abandonne, ainsi que son voisin, au plaisir de la renaissance. Mais elle n'est pas seule. Une compagne un peu plus grande et non moins belle, sur l'épaule de qui elle s'appuie languissamment, va modifier son attitude et son caractère, peut-être lui changer sa vie.

Ce nouveau type féminin, que l'on nous donne pour Cérès ou Déméter, est agité d'un frisson de hâte curieuse. Le bras gauche est levé. Un genou se fléchit, une jambe est tendue, et toute l'attitude tire sa raison manifeste, non plus du soleil qu'on admire sur la gauche, mais des scènes perdues pour nous qui se voyaient dans la partie médiane du fronton. Qui vient d'attirer l'attention en ce sens? C'est une messagère, et que j'accepte bien volontiers pour Iris, tant son mouvement est ailé : le haut du corps tourné vers la scène centrale, mais lancé vers le groupe des deux femmes assises et vers l'homme qui s'éveille près du soleil, cette Iris, aussi admirable d'élan et de vitesse que l'attelage apollonien, semble apporter à tous une grande nouvelle. Le cri est

annoncé par l'allure du corps et le flottement de la robe; comme à peu près tous les témoins de cette sculpture philosophique, le corps, si vivant, d'Iris est sans tête.

Que peut donc annoncer cette messagère, cette « Ange », dans les bas-côtés du fronton? Et quelle est sa grande nouvelle? On se doute qu'Iris court déclarer partout la nativité de Minerve. Elle raconte aux hommes et aux femmes, aux héros et aux héroïnes, aux déesses et aux dieux que la lumière du soleil va pâlir en comparaison de la flamme qui vient de naître. C'est la lumière de la sagesse et de la raison. C'est le pur esprit éternel.

— Un second soleil nous est né, leur dit Iris et elle se retourne vers le bel astre...

Je trouve significatif que cet astre du monde antique soit perdu pour nous ; il ne reste pas miette, on l'a vu tout à l'heure, de la Minerve du fronton, et je crois que c'est fort bien fait.

VIII

Franchissons les dix mètres du milieu qui demeurent vides. Le premier personnage est une Victoire, merveilleusement animée, remplissant

sur la droite un rôle équivalent à celui d'Iris sur la gauche.

Elle crie du côté où la lune se couche ce que l'Iris publie du côté du soleil levant. C'est la Victoire annonciatrice. Elle est fort belle et glorieuse. Mais les personnes qui l'écoutent la surpassent infiniment pour le caractère et pour la beauté. Ce sont les trois figures que l'on est convenu de nommer les Parques. Il ne peut me déplaire de voir dans ces grandes statues assises ou couchées une figure en trois personnes de la Mort. Car la Mort elle-même doit être avertie que le monde s'est enfin senti et connu sous la forme d'éternité, dans ses rapports invariables, dans ses lois qui ne branlent point. Jésus est descendu aux limbes quand tout a été consommé : la Victoire annonciatrice de Phidias avait illuminé, quatre cents ans plus tôt, les divinités de l'enfer.

Chacun des mouvements de ces Parques forme un chef-d'œuvre dans le sein même du chef-d'œuvre. La première, tout à fait libre, quitte déjà le sol ; son corps est soulevé de force intérieure, tout l'être suspendu au discours de la messagère, ordonné, disposé et comme modelé par la nouvelle qu'elle entend. Sa sœur, plus lente en apparence. C'est qu'elle est retenue. Sur ses genoux, entre ses bras, languit le corps couché de la troisième Parque à laquelle elle vient de redire l'événement. Fine et tendre dans ce

geste de sœur aînée, je la prendrai pour l'Amitié supérieure, que les Grecs ont connue et décrite parfaitement.

Tandis que la première cède au feu violent qui l'emporte : — « Ma sœur », dit la seconde à celle qui est étendue, « il est temps, levons-nous », et la troisième de ces Immortelles, au beau sein mollement gonflé et soupirant, lui répond : — « Si ce pouvait être ! » Espérance mêlée de doute, elle montre par toute sa personne vivante le combat de sa lassitude avec son ardeur.

C'est l'ardeur qui doit vaincre. On voit le sang revivre et les nerfs épars se rejoindre, un frisson réunir et composer les plis de la tunique fine et du large manteau de laine. La ceinture a glissé. La robe laisse à découvert une gorge naissante, l'épaule ronde, ferme, forte, si pleine de saveur, de finesse et de gloire qu'on n'en peut rêver de plus belle. Au plus pur de ces nobles formes découvertes, une âme exquise s'épanouit. J'admettrai que les autres personnages de ce fronton soient des dieux ou soient des déesses. Ceci est une femme, chargée de figurer le grand cas de notre destin, qui n'est peut-être que la Mort. Puisque Pallas est née, puisque, au moment où point le Jour, où se précipite la Nuit, l'Univers se conçoit dans son pur et son essentiel, la Mort accède et participe à ce mouvement accompli. La voilà devenue l'élément nécessaire de la vie

de l'esprit, qui ne peut rien penser sans l'arrêter, le définir et ainsi le glacer, L'infernale Phœbé, priée jadis du nom d'Hécate, se couche sur les ombres, ayant consommé son labeur.

L'éternité intellectuelle commence.

IX

Méditation.

Si de longues stations, des rêveries plus longues, et surtout la langueur et la plénitude voluptueuse du beau corps étendu de la dernière Parque ne m'ont pas fait perdre l'esprit, on voit que les Athéniens du IVe siècle d'avant notre ère avaient peut-être suspendu au temple de leur déesse poliade une manière de noël rationaliste et païen. Fille de la plus haute puissance élémentaire, Pallas d'Athènes se fait homme toutes les fois que l'homme fait usage de la raison.

Sans se piquer d'allégorie, Athènes avait un sens trop délicat pour se méprendre sur un épisode central de sa religion politique. Elle se voyait vivre et se reconnaissait en cette déesse et patronne, image vive de ses forces élevées à leur type héroïque et abstrait. Je ne sais si les hommes

d'aujourd'hui saisiraient cette opération très fine de l'esprit religieux. Ce n'était pas un simple culte rendu par la ville d'Athènes au *moi* athénien. L'adoration un peu brutale des Romains pour la déesse Rome eut peut-être ce caractère d'égoïsme : hommes d'Etat par-dessus tout, ils mettaient sur l'autel leur œuvre envisagée comme volonté créatrice et comme objet créé. Athènes ne s'adorait point sans la mâle pudeur et l'humilité que prescrit une intelligence profonde.

La piété d'Athènes apportait le tempérament naturel à cet orgueil humain, qui est la dernière folie. Morale, religion ou politique, ce qui ne fonde que sur la volonté des mortels n'est guère plus certain que ce que l'on construit sur leurs bons sentiments. La piété des Attiques a été plus parfaite, parce qu'elle repose sur un fondement moins fragile : elle prend conscience des auxiliaires secrets qui, en nombre infini, fertilisent notre labeur ; elle conçoit que la part de notre mérite, dans nos victoires les plus belles, est presque nulle, que tout, en dernière analyse, dépend d'une faveur anonyme des circonstances et, si l'on aime mieux, d'une grâce mystérieuse. Ainsi les Athéniens, quand ils priaient Pallas, invoquaient le meilleur d'eux-mêmes et en même temps ils invoquaient autre chose qu'eux. La déesse à laquelle ils faisaient abandon, honneur et hommage d'Athènes était bien leur propre sagesse,

mais fécondée et couronnée des approbations du destin.

Qu'un tel peuple, le plus sensible, le plus léger, le plus inquiet, le plus vivant, le plus misérable de tous les peuples, ait été justement celui qui vit naître Pallas et opéra l'antique découverte de la Raison, cela est naturel, mais n'en est pas moins admirable. On comprend comme, à force d'éprouver toute vie et toute passion, les Athéniens ont dû en chercher la mesure autre part que dans la vie et dans la passion. Le sentiment agitait toute leur conduite, et c'est la raison qu'ils mirent sur leur autel. L'événement est le plus grand de l'histoire du monde.

Son heure doit être fixée sans doute bien avant l'apparition d'Homère dans les colonies athéniennes, avant même que ces colonies fussent sorties de la ville-mère, avant que le vieil Erechthée eût reçu le plant d'olivier. D'alors date le changement. L'esprit de la Grèce naquit en même temps que sa déesse. Tout ce qui s'agitait dans l'homme acquit une humaine valeur. Par exemple un savant cessa d'imaginer que le savoir consiste en un amas de connaissances ; il chercha l'ordre qui les fixe et qui leur donne tout leur prix ; où le roi Salomon faisait des catalogues et des nomenclatures, les prédécesseurs d'Aristote essayaient cette liaison, cette suite auxquelles on affecta le nom sacré de Théories. Le même renouvellement

se produisit en art ; on sentit qu'il ne suffit pas de copier des formes, ni de les agrandir, ni de les abréger, et que le plaisir véritable naît d'un rapport de convenance et d'harmonie. La même règle fut étendue à la philosophie de la vie. On vit que le bonheur ne tient pas à la foule des objets étrangers dont la commune cupidité s'embarrasse, ni à l'avare sécheresse d'une âme qui se retranche et veut s'isoler. S'il importe que l'âme soit maîtresse chez elle, il faut aussi qu'elle sache trouver son bien et le cueillir en s'y élevant d'un heureux effort. Ni relâchement, ni rudesse, aucune vertu sans plaisir, ni aucun plaisir sans vertu, voilà le conseil athénien. Il n'en est pas qu'on ait dénaturé davantage, le genre humain n'en a pas reçu de plus pénétrant.

L'influence de la raison athénienne créa et peut sans doute recréer l'ordre de la civilisation véritable partout où l'on voudra comprendre que la quantité des choses produites et la force des activités productrices s'accroîtraient jusqu'à l'infini sans rien nous procurer qui fût vraiment nouveau pour nous. L'âme chagrine et mécontente qui fit de l'homme l'inventif et industrieux animal qui change la face du monde, cette âme de désir, cette âme de labeur ne sera jamais satisfaite par un nombre quelconque d'œuvres ou de travaux, tout nombre pouvant être accru : c'est la qualité et la perfection de son œuvre, qui

lui donnera le repos, car toute perfection se limite aux points précis qui la définissent et s'évanouit au delà. Le propre de cette sagesse est de mettre d'accord l'homme avec la nature, sans tarir la nature et sans accabler l'homme. Elle nous enseigne à chercher hors de nous les équivalents d'un rapport qui est en nous, mais qui n'est pas notre simple chimère. Elle excite, mais elle arrête ; elle stimule, mais elle tient en suspens. Source d'exaltation et d'inhibition successive, elle trace aux endroits où l'homme aborde l'univers ces figures fermes et souples qui sont mères communes de la beauté et du bonheur.

Tout le progrès de notre espèce ne consisterait qu'à transmettre et à développer ce bien sans prix, une fois que les parties détruites en auraient été recouvrées. La mémorable impulsion donnée par Athènes ne s'est communiquée jusqu'à nous qu'assez faiblement. Elle s'est beaucoup altérée. Il ne nous reste pas grand'chose de la haute et délicate sagesse pratique qui maîtrisa et qui consola un Ulysse à travers ses épreuves en l'empêchant de croire stupidement que les voluptés sont sans borne ou qu'on ne puisse composer avec les dieux. Le rythme exquis d'un Phidias anime bien quelques poètes, mais ils sont clairsemés, dans l'histoire moderne ; et, encore que notre France, favorisée d'un Racine et d'un La Fontaine,

en ait eu la meilleure part, les survivants sont peu en comparaison de ce qui a péri. Seul, à travers la méconnaissance et l'insulte, Aristote, « l'incomparable Aristote », comme dit Comte, est continué dignement ; barbares de goût et de mœurs, nos modernes tiennent du moins à l'enchaînement du savoir, mais on s'occupe beaucoup plus d'en accroître la somme que de l'ordonner et de la distribuer à propos.

— *Jusques à quand serons-nous dupes du nombre et de ce qu'il a de plus vil ? Reverrons-nous la grâce et les mesures demi-divines de la Raison ?* Je me le demandais comme je quittais à grands pas le rude bâtiment du musée Britannique où la force barbare mène des triomphes si vains.

LIVRE II

UNE VILLE GRECQUE ET FRANÇAISE

A Adrien Frissant.

UNE VILLE GRECQUE ET FRANÇAISE

— Tyndarides,
Lumière continuelle sur la mer...
La Talhède.

I

— Ma patrie, ma patrie ? répétait, au Nouveau Phalère, mon hôte. Eh bien ! devinez-la...

L'aimable homme, correspondant politique, littéraire et scientifique de plusieurs grandes feuilles françaises, me montrait depuis quelques jours les aspects d'Athènes ancienne et nouvelle avec le zèle du patriotisme, de la piété et de l'amour. Il parlait le français plus purement encore que ses concitoyens ; il y mettait beaucoup moins d'accent que nos Marseillais. Je le soupçonnais d'appartenir à quelque famille de banquiers phocéens fixés dans le nord de la France, ou du moins d'avoir fait toutes ses études à Paris.

— Point du tout, me dit-il. Vous seriez quitte à trop bon compte. Je ne suis pas Français de la manière qu'il vous semble. Marseille n'est pas mon berceau ni celui des miens, et je n'y ai guère vécu. Je suis de race grecque. Je n'ai pas un globule de sang qui ne soit grec. Et, bien que personne ne soit plus Grec que moi, je dépends du consul de France.

— Mais, dis-je, les effets de la naturalisation varient beaucoup d'État à État.

Mon compagnon interrompit :

— Distinguez-moi bien d'un Métèque : ni mes pères ni moi n'eûmes aucune formalité à remplir pour devenir Français. Nous sommes Français naturels, exactement comme vous l'êtes, sans avoir rien fait pour cela : par la position du lieu de notre naissance, par le droit ou par le hasard de la nature, le sol où sont nés les vôtres, comme les miens, étant, de fortune, français.

La voix chaude et chantante, mais exempte de raucité, il agitait le balancier de son origine :

— Grec et Français, Français et Grec : comment cela m'est-il possible ?... Ah ! monsieur le félibre, ah ! monsieur le nationaliste ! ah ! monsieur le sociologue, vous voilà du fil à retordre...

Et l'œil au clair, l'index hoché rythmiquement depuis l'extrême droite jusqu'à la gauche extrême m'enfermaient dans le cercle de la question.

Je l'assurai que j'y perdrais mon latin et mon peu de grec, s'il ne me mettait sur la voie.

— Ma patrie, dit-il, se découvre au couchant de l'Attique, sur la route marine de la fabuleuse Hespérie. Elle appartient aux lointains royaumes de l'Occident, et le char du soleil y descend à peu près une heure plus tard qu'à Athènes.

— L'heure française, dis-je.

— L'heure française.

Il ricanait, tout enflé de son avantage.

— Observez, reprit-il, comme je suis honnête. Je vous ai épargné le tiers de la difficulté, ne m'étant prévalu devant vous que de deux patries. A vous dire vrai, j'en ai trois.

Fabuleux citoyen de trop de patries ignorées ! Sans doute que je fis trop sensiblement éclater mon admiration pour cette espèce de trigamie politique.

— Trois patries, mon hôte, et lesquelles ! Trois belles patries à la fois, telle est ma part, la légitime, sans compter tout ce qu'il me divertira d'usurper !

Et, dédaigneux jusqu'à l'imprudence :

— Vous me savez né de la France et de la Grèce ; apprenez encore que je suis encore de la giboyeuse Cyrnos.

J'étais trop fait à la manière ultra-grecque du promeneur pour ne point traduire instantanément Cyrnos par notre Corse. Mais ce nom pro-

noncé livrait le sphinx à ma merci. J'approchai de mon hôte le bout de ma canne albanaise pour figurer le glaive court de l'enfant de Laïus :

— O sphinx, lui dis-je, vous faut-il transpercer comme vos mystères ?

Et voyant qu'il gardait quelque doute sur la défaite, le coup de grâce fut asséné :

— XAIPE, enfant de la française, de l'hellène et corse Cargèse.

— Vous saviez le nom de Cargèse !

Il n'y a que l'*O Mantovano* du *Purgatoire* pour donner une idée de son cri. Le goguenard poseur d'énigmes s'était évanoui, il ne restait qu'un fils de Cargèse et ses démonstrations d'allégresse civique. Je crus qu'elles m'étoufferaient. Mais il m'accablait de demandes en me priant de lui pardonner ces transports.

II

Tant de lieues le tenait séparé de sa ville, et depuis si longtemps ! Lui-même était si loin de supposer que j'eusse entendu parler d'elle ! Le commun des Français fait si volontiers ses délices de la crasse ignorance des plus illustres éléments de la géographie !

Les questions recommencèrent d'un ton plus sage.

— Avais-je donc vu sa patrie ? Etais-je passé à Cargèse avant de venir à Athènes ? Ou, quand notre vaisseau avait longé la belle Cyrnos, quelque compagnon de voyage m'avait-il indiqué une tache brillante au nord du golfe de Sagone en prononçant le nom que tous les Cargésiens ont gravé au fond de leur cœur ?

Il fallut avouer que je n'avais point visité ni de loin salué Cargèse. J'eusse même ignoré son nom charmant, faute de m'être arrêté en Corse ; seulement, bien heureusement, un de mes amis de Provence, qui avait tenu garnison à Ajaccio, ayant dit ce nom devant moi, l'avait entouré de détails que je n'avais pu oublier.

III

Je répétais ce que je savais.

Le militaire dont je repassais les souvenirs avait vu Cargèse un jour d'élection. Ces jours sont terribles en Corse, l'électeur étant dépourvu de scepticisme. Il traite la chose publique comme les affaires d'amour ou les querelles de famille qui lui brûlent le sang. Du reste, ses plus vifs intérêts sont en jeu, les plus personnels et les plus secrets. Il ne peut voter sans tumulte. A défaut du chant de la poudre, les cris de mort

sont de rigueur. Le seul refuge de l'étranger est à la campagne. Mais mon ami roulait depuis des heures dans la campagne d'Ajaccio sans trouver nulle part un coin où mettre pied à terre. La voiture, attelée de robustes petits coureurs, dépassait l'extrême banlieue. Cette fois, des conflits aigus avaient envenimé les anciennes blessures, des passions nouvelles étaient dans l'air. Le moindre pâté de masures enfermait la guerre et ses cris. Tout coude des chemins promettait un combat singulier à défaut de quelque rencontre de clans. Mon ami, qu'une indisposition éloignait du service actif, regrettait cette turbulence sous la vigne et sous l'olivier.

— Hé, quoi, disait-il, ce beau ciel, cette généreuse nature refuseront la place des rêves d'un soir ?

Il prit le parti de se perdre tout à fait dans la solitude. Les chevaux excités le traînèrent par monts et par vaux, entre les plus doux paysages et les plus violentes populations, l'espace de cinquante kilomètres exactement. Au cinquante et unième, la scène changea tout d'un coup.

De nouveaux visages parurent. On devait approcher d'un bourg considérable, s'il fallait en juger par le nombre et l'architecture des toits qui se montraient au-dessus de la côte, entre les sinueuses guirlandes de cactus rouges et violets ; mais l'apparence de cette petite ville charmait

enfin par le calme et la discrétion. La paix rustique n'y était guère troublée que des bruissements naturels ou, en prêtant l'oreille, par l'humaine musique des conversations tenues à demi-voix par des citoyens policés. Plus de bande vociférante, ni de chants haineux. La voiture parvint sur une place oblongue et s'arrêta sur le flanc d'un bureau de poste. Des cultivateurs, assez proprement vêtus, se promenaient par groupes. Deux prêtres devisaient, ils ne disputaient point. Différents par le costume et le reste de leur aspect, l'un, à très grande barbe, portait une sorte de toque avec un ample habit qu'il drapait à l'orientale ; l'autre, en collet romain, conservait l'uniforme de nos clergés occidentaux.

Accoudés sur une muraille, des vieillards et des jeunes gens, ceux-ci pétulants sans furie, paraissaient débattre avec fermeté quelque point qu'ils avaient défini avec précision. Chez les uns et les autres perçait de la réserve, aiguisée même d'ironie. L'idée du bien commun, l'exacte connaissance du représentant à nommer, le souvenir des anciennes expériences et du prix qu'elles avaient coûté se peignaient tour à tour sur chaque visage. Au lieu de la rudesse et de la simplicité observées jusque-là par tout le pays, mille nuances transparentes annonçaient un fonds délicat.

Le voyageur se crut transporté sur le continent,

dans un sage repli de la montagne provençale et, comme dans les tragédies, il demanda :

— Où suis-je ?

Quelqu'un lui répondit qu'il était à Cargèse, ville corse par l'emplacement, mais construite et peuplée par les arrière-petits-fils d'émigrants laconiens qui, venus de Colokythie deux siècles en deçà, étaient restés fidèles au génie de leur sang :

— Enclavés chez les Corses, devenus Français avec eux, nous n'avons aliéné qu'une petite part de l'héritage de nos ancêtres. Personne à Cargèse n'approuve un éclat de voix superflu ni le geste sans proportion. On s'applique à traiter de tout raisonnablement.

Ainsi parla le Cargésien à son visiteur provençal ; et mon ami, en contant ce séjour en Corse, me transmit les paroles qu'il avait recueillies et gardées, pour la forme antique de leur inflexion. Je les répétai mot pour mot à ce sphinx du Nouveau Phalère, dont j'étais l'hôte. Celui-ci ne déguisa point son plaisir, lorsque j'eus ajouté que mon ami passa à Cargèse une bonne nuit, animée de songes paisibles.

Il me récompensa par des renseignements sur les fondateurs de Cargèse et me donna le goût d'aller voir sa mère-patrie.

IV

L'un des étés suivants, passant par Ajaccio, je voulus satisfaire cette curiosité.

Il est des courses plus faciles. L'aller et le retour veulent quatorze heures de diligence. Je les affrontai et fis bien. Aux régals dont je me flattais, la route en ajouta que je n'avais guère attendus.

Tacheté de verte broussaille et de petits bois, fourré de lentisques, de myrtes et d'arbousiers, hérissé de roches à pic, le paysage corse est fougueux. Il a le mouvement et la vie d'une terre neuve, le pittoresque tourmenté de la manière romantique. Mais à mesure que nous nous rapprochions de Cargèse, il semblait s'adoucir. Sans perdre de vigueur féconde, il gagnait quelque chose de la grâce et de la majesté de nos vieux pays. Je crus voir naître sous mes yeux cet élément de grâce fine relevée d'un grand air historique.

L'œil prévenu a probablement le pouvoir d'altérer l'apparence d'une contrée et la structure même de ses plaines et de ses montagnes. Il voit ce qu'il souhaite ou ce qu'il redoute de voir. Sous le bénéfice de ces remarques, je ne puis m'em-

pêcher d'admirer les souvenirs que m'imposa tout d'un coup le chemin de Cargèse. Ils me semblent trop nets pour n'avoir été qu'illusion.

La route est pratiquée sur une dentelle de caps. Celui qui porte la tour ruineuse de Capigliola venait d'être doublé et, bien que je n'y eusse jamais mis le pied de mes jours, le paysage nouveau qui s'épanouit en ce lieu devint aussitôt familier. Il me parlait si bien que j'en pouvais nommer avec exactitude tous les cantons ; mais c'était, il est vrai, de noms bien inconnus de mes compagnons de banquettes, tous marins, boutiquiers et cultivateurs d'alentour. Chacun de ces lieux corses recevait un nom grec, pour sa parfaite identité ou du moins pour sa ressemblance inexprimable avec le coin d'Attique dont il ressuscitait la forme et la couleur.

Je croyais redescendre le segment de la Voie Sacrée qui commence où débouche le vallon du Mystique sur les eaux du golfe d'Athènes. Je ne sentais plus que dix stades entre la ville de Périclès et mes yeux. C'est Athènes que je quittais, non Ajaccio. Les hauteurs septentrionales, que le cocher barbare s'obstinait à nommer Lozzi, peignaient l'Acrocorinthe et, plus bas, de blanches maisons sur une plage figuraient, point par point, Mégare et Lefsina, qui est l'Éleusis d'autrefois. Oui, je regagnais Éleusis ! Une fièvre pieuse recommençait de battre à mes poignets et

à mes tempes. Et, comme alors, la masse abrupte, nue et sévère du Parnès fermait l'horizon au levant. Si, dans la mer occidentale, mes yeux cherchaient en vain de leur mouvement machinal un îlot ressemblant à la crête de Salamine, tous les autres détails de la route corse me faisaient négliger ce vide brillant de la mer. Comme près d'Éleusis, s'élevait le parfum, mêlé de violette et de sel, qui monte des marais salants. Même teinte rouge des terres. Même direction des chemins. La composition générale du pays était aussi la même : seulement, çà et là, quelques eucalyptus essayaient de me dérouter.

Leurs troncs échevelés qui laissent reluire par place un aubier rose pâle devinrent bientôt plus pressés. Entre la colonnade, un petit fleuve se montra. Il s'appelle Liamone et, selon l'usage commun des fleuves corses, s'égoutte dans la mer plutôt qu'il ne s'y jette. Une longue nappe sans déversoir s'est donc formée de part et d'autre de l'embouchure. Quoique l'air parût immobile, la pente des eaux presque nulle, l'étang était tout sillonné de petites rides et leur frisson se continuait à la cime des bouquets de joncs émergeants. Une pareille vue reforma tous mes souvenirs un instant désunis par les eucalyptus, et elle leur donnait un nouvel accent. Suivant le grand chemin, entre le marais du Liamone, que tourmente la fièvre, et les clairs et salubres flots, il

m'était impossible de ne pas évoquer sur ma gauche la mer d'Athènes et, à droite surtout, les menues flaques frissonnantes déterminées par le Céphise Éleusinien. Comme le chemin de Cargèse, la Voie Sacrée se trouve prise, en avant d'Éleusis, entre les marais et la mer. Elle traverse le Céphise sur un petit pont de pierre analogue à celui qu'on a jeté sur le Liamone; les antiqucs *rhetoi* bouillonnent à peu près de même manière que cette onde maigre et furieuse, mystérieusement crispée et rebroussée, comme d'une aile oblique qui courrait sans fin sous les eaux.

Au delà de Sagone, une longue fleur d'asphodèle, dressée sur un talus sauvage, mit le comble à mon illusion. Je vis plus tard que l'asphodèle est fort commune en Corse, autant que dans notre Provence. Mais, pour celle-ci, la première aperçue entre les buissons, je faillis crier de plaisir. Flétrie et durcie par l'été qui l'avait réduite à la grèle forme d'un candélabre à demi privé de ses branches, sa vue ne laissa point d'évoquer avec une vivacité extrême les beaux soirs de printemps où, du flanc de l'Hymette, je regardais le souple et élyséen arbrisseau, seul vêtement de la colline, plier avec langueur au jeu d'une brise amollie.

Le conducteur, montrant du fouet un confus amas de rocailles brisées au penchant d'un coteau, jeta une indication :

— *Paomia.*

Je saluai des ruines de la sœur aînée de Cargèse, le premier des abris que se fussent donnés en Corse les Grecs émigrants.

En 1676, lorsque les sept cents fugitifs de Colokythie, formant cent dix familles, vinrent demander aux Gênois un territoire à cultiver, le Sénat de la République leur adjugea la campagne de Paomie. Ils y bâtirent un gros bourg qui prospéra, mais périt brusquement.

Les colons se tenaient pour les obligés du Sénat. Lorsque, au siècle suivant, Paoli souleva la Corse, ils se rangèrent du parti continental. Et, du droit de la guerre, le parti de l'indépendance les traita en Gênois. Les paolistes assiégèrent, prirent, brûlèrent Paomie, dont les malheureux habitants, refoulés sous Ajaccio, se retrouvèrent sans foyer. On les établit comme on put dans les faubourgs de la grande ville : une chapelle, dite aujourd'hui chapelle des Grecs, et que l'on voit sur la route des Sanguinaires, leur permit de garder la liturgie de leur tradition.

Beaucoup plus tard (ce fut dix ans après la vente de la Corse à la France), M. de Marbeuf, qui tenait l'île pour le roi, céda aux anciens habitants de Paomie le territoire de Cargèse. Là se fit leur nouvel État.

Ou j'ai le sens bien faux, ou ces deux consonnances de Cargèse et de Paomie sont tout à fait grecques. Quand je les entendis pour la première

fois, je me demandai si les exilés laconiens n'avaient pas, en mémoire de leur patrie antique, renouvelé la nomenclature des lieux : ainsi Troie revécut avec un petit Xante et un Simoïs mensonger, au fond de l'Épire sauvage. Rien de pareil ici. Une providence a tout fait. Cargèse était Cargèse, Paomie, Paomie, bien avant l'arrivée des nouveaux colons : soit que les côtes de Cyrnos eussent été nommées par d'antiques navigateurs de quelque race hellène, soit aussi que Byzance eût porté son influence jusqu'à ces bords, soit enfin qu'un parfait aménagement, une convenance très pure de climats, de terrains et d'appellations aient naturellement convoqué et comme aspiré les hommes les mieux faits pour vivre et mourir en ce lieu.



Au dernier des caps de la route, je me suis retourné devant le chemin parcouru. Le golfe de Sagone développait la suite de ses anses bleuâtres de ses promontoires dorés. Le cirque baigné de lumière, où des hameaux, tels que le frais et riche Calcatoggio, brillent sur des massifs de cyprès et de châtaigniers, se trouve en outre illuminé d'une sorte de phare fixe : à la pointe d'une montagne, miroir luisant dans la flamme dure du ciel, la

maison des Pozzo di Borgo commande la terre et la mer.

Elle disparait derrière un rocher, les autres spectacles s'évanouissent, et nous plongeons dans un clair vallon verdoyant. Là, le ciste, le myrte. l'asphodèle, le lentisque ne sont plus seuls, vingt essences fruitières sortent de cette herbe vivace. Notre route remonte entre les vergers et les vignes, d'où s'élèvent, de côté et d'autre, quelques chapelles de sépultures privées. Enfin les grands parterres de cactus pourpres et violets que m'avait décrits mon ami courent au rebord du plateau comme de larges nœuds de dragons enlacés. Et les toits de Cargèse surmontent les rouges cactus.

Depuis cette crête vermeille, les maisons de la ville descendent jusqu'au flot endormi d'une petite anse. Elles arrivent jusque-là par une suite de gradins demi-circulaires, taillés dans une roche exposée au midi. En un endroit, la mer ne confine point à la ville : elle en est séparée par le cimetière, plantation exiguë de petites croix et de dalles, qui brille doucement, avec une expression de mélancolie lumineuse propre à ces pays de soleil, enseignant mieux que tout la légèreté de la vie. Un cimetière ainsi posé et découvert semble appeler, du pied des murailles vivantes, tout ce dont les cœurs mortels ne se soucient plus.

Dans le même bas-fond, près du cimetière, dégorge le ravin qui partage la ville du haut en bas : une fontaine, située très exactement à mi-côte, entretient une abondante végétation. De jeunes Cargésiennes étaient groupées en cet endroit comme j'arrivais. Je renvoyai l'étude du pays ou de la cité pour en mieux voir les habitantes.

Les unes emplissaient des brocs, et les autres trempaient des toiles. Et d'autres s'en venaient de l'extrémité d'un sentier mollement infléchi, les pieds nus, la cruche d'argile en équilibre au-dessus du front. Je venais de trouver en Corse plusieurs occasions d'admirer ce dernier mouvement, le plus beau qui soit, car il met en valeur les qualités d'un jeune corps, non seulement dans sa forme, mais dans sa grâce. La poitrine se gonfle et se modèle comme un vase, elle s'ouvre comme une fleur. Le cou se pose, les reins se tendent nerveusement : devenue plus grave et plus souple, mesurée avec une inappréciable sagesse, la marche est déroulée dans l'esprit comme une musique. La colonne vivante se déplace, glisse, se meut sans s'interrompre en saccades brusques ni souffrir d'aucune brisure. Elle épouse la forme nuancée de la terre, se compose avec tous les moindres reliefs et ressemble ainsi à la tige d'un bel arbrisseau délivré, se mouvant sur le sol sans l'abandonner d'une ligne. Une

infinie multitude de demi-pauses rend les heurts insensibles ou l'on n'a conscience que de leur succession, harmonie continue qui laisse sa courbe dans l'air. Quelles pentes prennent alors les vêtements les plus grossiers ! Je suis persuadé que les plis divins de l'Antique n'auraient jamais été possibles sans la coutume de poser l'amphore sur la tête et de cheminer les pieds nus.

Mais je cherche à saisir en quoi les Cargésiennes se distinguent, dans cet appareil, du reste des Corses. Et c'est peut-être à l'extrême délicatesse d'un mérite commun. Ailleurs, quoique fort beau, le type demeure un peu fruste. Ici, il se couronne de finesse et de dignité. Je conserve dans ma mémoire, comme des images précieuses, quelques bustes d'une fierté digne du marbre, et des profils d'épaules et de hanches infiniment purs.

Je ne dirai rien du visage, ni des filles de la fontaine, ni de celles que je rencontrai par la suite, toutes considérées avec tant de minutie et d'effronterie que j'en reste encore confus : aucune ne montra le profil d'Héghéso ou le masque des Errhéphores. J'ai recherché en vain de telles beautés à Cargèse. En revanche, ces fronts rustiques m'ont semblé presque tous merveilleusement expressifs. Les émois de l'esprit s'y traduisent avec une grande richesse de nuances et de ton. Deux sentiments n'y paraissent point : la

placidité, la stupeur. Toujours, partout coulait la vie de l'intelligence sensible : un air annonciateur et divinateur, la flamme, ce combat d'ombre subite et de lumière, ces va-et-vient de la pâleur et de la rougeur, et, sur des traits parfois informes, un rayon de grâce touchante animé jusqu'à la passion. Les mêmes charmants caractères m'avaient étonné et séduit chez les dames d'Athènes. Quoique originaires de Morée et non de l'Attique, les filles de Cargèse se révélaient les Athéniennes de l'Occident, mais en cotte de bure, sous le hâle et dans les travaux.

Ces petites paysannes, aux yeux d'un bistre clair ou d'un gris inquiet, semblaient dignes de tout comprendre. Une beauté spirituelle ne saurait mieux se peindre que par la force des évidences qu'elle répand. On n'imagine pas qu'elle puisse mentir. Dès mes premiers pas dans Cargèse, je supposai que la culture, ajoutée à ce naturel, donnait des esprits féminins d'une distinction rare. Occupé de savoir s'il en était ainsi, je cherchai à m'en rendre compte. L'application ne fut pas longue. Il y a dans Cargèse une maison où tout converge, puisque, au reste, c'est de là que tout est sorti. Introduit presque par surprise sous ce toit où l'hospitalité reste princière, de jeunes esprits féminins justifièrent tout ce que j'avais dû présumer. La Grecque de Cyrnos a développé son type supérieur, et cette jeune

fille au visage éloquent est douée d'une parole plus éloquente. Réfléchie avec enjouement, ingénieuse, prompte, elle ne craint pas le docte jeu de la sophistique et s'y montre vive et gracieuse...

L'entretien, roulant sur les choses de Grèce, venait de s'arrêter au plus grec, mais au plus subtil et au plus enchevêtré de tous les mystères, celui de la double procession du Paraclet : vénérable nuée qui, en son temps, brouillait le patriarche Photius avec le pape Nicolas, et Byzance avec Rome même. Comme j'osais prétendre que ces profondeurs étaient sombres, elles me furent illuminées aussitôt. Avec la lampe de Psyché et le verbe de Diotime, la jeune Cargésienne fut mon guide à travers cette abstruse théologie, ramenée à la transparence du cristal : mieux que l'ingénieux professeur Bergeret quand il expliquait les poètes, cette dame allia la netteté française à la grecque subtilité.

VI

La population de Cargèse a cependant perdu l'homogénéité primitive. Beaucoup de Corses autochtones sont entrés dans le fond de la population. Ces Cargésiens nouveaux, dont les pères ne sont pas venus de Colokythie, composent à

présent près de la moitié de la ville. On a bâti pour eux une église de notre rite, avec clocher quadrangulaire installé du côté de l'évangile et en arrière de l'autel. Cette église occupe une esplanade assez belle. Elle regarde le couchant.

Mais précisément au même niveau, de l'autre côté du ravin et de la fontaine, une égale esplanade porte l'église grecque, dont la petite cloche sonne sur le fronton. Le soleil qui se lève derrière l'église latine, vient frapper la blanche façade de la grecque, qui reçoit tout son orient : il fait le tour du ciel, dans son vaste hémicycle au-dessus de la mer et, descendu le soir au chevet de l'église grecque, ses extrêmes rayons allument le porche latin. Ainsi soir et matin, tour à tour enflammés d'une naturelle lumière, se saluent les visages des deux bâtiments religieux. Salut permis et canonique, puisque les paroisses ne se sont jamais distinguées que sur des points de rite, d'étiquette et de discipline.

Les Grecs de Cargèse sont uniates. Depuis plus de deux siècles, ils ont cessé d'appartenir à la communion orthodoxe et ne dépendent plus du Patriarche Œcuménique, mais du Pontife Universel. Qu'ils aient laissé de très bon cœur le Phanar pour Saint Pierre, ce serait peut-être trop dire. Mais, formé d'hommes sages, le Sénat Vénitien avait imposé aux émigrants de 1676 la condition de reconnaître le primat du Saint-Siège afin d'épar-

gner à leur patrie d'adoption les querelles de juridiction religieuse : les pauvres gens, n'ayant pas le choix, acceptèrent le pis-aller pontifical. Ce point réglé, on leur donna une pente large et facile sur les autres détails du schisme. Il ne fut question, paraît-il, ni du *Filioque*, ni du dogme du Purgatoire. Rome leur choisit un pappa, et tout fut dit. Ils se romanisèrent sans difficulté apparente. Cependant on m'assure que l'antique esprit schismatique n'a jamais cessé de couver dans quelques familles, et plus d'un vieillard de Cargèse apprit de ses anciens, pour la transmettre à ses neveux, une grimace de dédain à l'égard du pape de Rome.

Quoique rattaché au diocèse d'Ajaccio, le pappa de Cargèse fait les fonctions d'évêque. Ses pouvoirs sont très amples. Il règle, à lui seul, les quatre carêmes. Il décide souverainement de tous les points de discipline qui intéressent son troupeau. Mon ami ne m'avait point menti : c'est un homme magnifiquement habillé, de ces larges draperies à l'orientale dont quelques ordres religieux conservent seuls le souvenir au milieu de nous, la barbe épanouie, la chevelure à boucles longues et flottantes. Les prêtres de notre rite font une assez triste figure, avec leur joue rasée, la douillette étriquée, la chasuble façon tailleur. Ne les comparons pas au majestueux héritier du manteau et de la barbe philosophiques. Mais le

pappa et le curé n'en font pas moins très bon ménage. Qu'une messe latine vienne à manquer, les dévotes du rite ne craignent plus d'aller prendre la grecque, ou même réciproquement.

L'église des Latins n'ayant rien de particulier à me montrer, je franchis le ravin et courus jusqu'à sa voisine. Elle n'a qu'une simple nef, tout à fait nue, le sanctuaire protégé, selon l'usage, par l'iconostase aux trois portes tendues de rideaux de laine. De loin, les peintures de la cloison mystique me surprirent par l'éclat, tout ensemble trop pâle et trop neuf, de leurs ors ; la mollesse du coloris, la correcte propreté de tout ce dessin annonçaient un byzantinisme suivi à contre-cœur. Tout s'expliqua lorsque j'appris que ces objets étaient de fabrique romaine, précieux dons de la Propagande.

Un large et confortable confessionnal, d'un bois très clair et bien sculpté, borde le seuil. Il est surmonté de l'inscription METANOEITE, c'est-à-dire, je pense : « Examinez-vous », ou : « Repentez-vous ». En avançant, on trouve, à gauche, un autel dédié à saint Spiridon, personnage considérable en Orient. La liste des jeunes personnes de sa confrérie, rédigée en belles minuscules classiques, est suspendue à cet autel. Face à saint Spiridon, sur l'autel de la Vierge, paraît ce sujet de scandale, une statue ! Il n'y a pas de plus grave dérogation aux modes de l'Eglise grecque. Les arrière-petits-ne-

veux de Phidias, s'ils n'ont jamais cessé d'admettre des images dessinées ou peintes, ont banni de leurs temples, comme idolâtre, toute idée de statue, qu'elle fût de bois ou de pierre. Ce vestige honteux d'une prescription sauvage nous explique suffisamment la méchante sculpture des Hellènes modernes : avec des exemples divins, sous une lumière délicate, habile à modeler les plans des moindres reliefs, eux-mêmes intelligents, spirituels, adroits, ont dû laisser à des praticiens italiens jusqu'à l'art de pétrir les contrefaçons acceptables de Myrine et de Tanagra !

Cette Vierge, d'un type latin, n'a rien de commun avec l'austère Toute-Sainte, la grave et immobile présidente des incarnations éternelles. C'est ici Lourdes, la Salette, Saint-Sulpice. L'autel est donc fleuri abondamment de papier peint, garni de cierges et de lampes. Il a son auréole de petits *ex-voto*. Comme partout, une congrégation de jeunes filles prie et chante sous le vocable. Les noms des congréganistes pendent aussi au mur, mais la liste en est rédigée en lettres latines et semble rendre témoignage du caractère distinctif de cet autel. En la lisant, je remarquai le très grand nombre de noms patronymiques corses qui s'y trouvaient mêlés aux grecs.

Supposant que des Corses avaient été hellénisés par des Cargésiennes, je voulus savoir s'il était survenu beaucoup d'unions mixtes.

— S'il y en a, me dit quelqu'un, ces unions ne fournissent pas l'explication que vous cherchez.

» Nous avons établi pour ces unions mixtes un système de contre-sens : il est de règle que la femme suive le rite du mari. Vous devinez que, si elle change de rite, elle ne peut changer d'idiome ; la première langue qu'elle parlera aux enfants et qu'ils appelleront leur langue maternelle sera pour ceux du rite latin la langue grecque, pour ceux du rite grec le patois corse des Latins ; les enfants tenus pour grecs à l'état-civil recevront de mères latines une tradition de Latins, les enfants tenus pour Latins seront, en réalité, grâce à leurs mères, de petits Grecs !... Voilà notre régime des mariages mixtes. Ne serait-il pas plus sage que l'homme se pliât au rite de la femme ? C'est la mère qui est la véritable éducatrice. Avec le langage et avec le lait, elle verse fidèlement, dès le berceau, les chansons, les proverbes, les contes, les jeux, c'est-à-dire, tout le premier patrimoine de chaque sang. Elle devrait transmettre également son rite, et l'usage contraire explique trop de quelle façon s'envolent nos biens.

Le traditionniste pencha la tête en homme affligé.

— Mais, objectai-je, ce système, tout absurde que nous le jugions, devrait garder intacts les noms de vos familles. Et voici un tableau qui atteste de grands mélanges. D'où viennent-ils ?

— Des deux causes, la première est assez ancienne. Nous avons subi l'influence de l'italien, dans le temps où nous habitions encore la Morée. Les Vénitiens furent les maîtres du Péloponèse avant les Turcs ; ils y régnèrent plus longtemps et peut-être plus despotiquement que les Turcs. Nous nous trouvâmes ensuite en contact perpétuel avec les Génois, puis les Corses. Ces suzerains, ces voisins devaient nécessairement déteindre sur nous. Les fautes d'orthographe ou de langue commises par leurs scribes qui transcrivaient nos registres officiels ont estropié bien des noms ou les ont chargés d'une désinence italienne. Quand ils abordèrent chez les Gênois, nos aïeux suivaient un prince de leur pays, descendant de l'empereur Etienne Comnène, de son vrai nom Georges Stephanopoulo, qui se traduit : le fils d'Etienne ; mais les grimoires de Venise avaient déjà altéré l'aspect de ce nom. Gênes et la Corse même n'ont connu que le prince Stephanopoli, autrement dit le prince Ville-de-la-Couronne. Image agréable peut-être, consonnance euphonique, mais vide de sens ; elle siérait mieux à la poupe d'un vaisseau qu'à la race des anciens Porphyrogénètes.

» L'autre cause de l'altération latine des noms sera, quoique récente, trouvée presque incroyable.

» Voici vingt ans, un certain nombre de Cargésiens des deux rites étaient partis pour l'Algérie.

Ils colonisèrent un canton de la province de Constantine. La majorité étant grecque, on leur assigna pour commun pasteur un prêtre du rite grec. Il fit des mariages entre Latines et Latins, baptisa des enfants latins, les instruisit : ceux-ci s'accoutumèrent au cérémonial. Ils firent la communion sous les deux espèces. Ils suivirent la messe sans voir l'officiant. Ceux qui revinrent à Cargèse, où l'on revient toujours, n'avaient aucune idée des usages de Rome. Et, le rite grec leur plaisant, ils passèrent donc au pappa, en dépit de toutes les réclamations du curé...

Juste ou non, peut-être mythique, cette dernière anecdote me fit plaisir. Elle rappelle au moins que toute race persistante, que tout peuple vivace est prosélytique. Ses caractères se répandent par adoption autant que par génération. Qui dit Hellène dit par là même helléniseur. C'était vrai du temps d'Ulysse et du temps d'Alexandre ; du temps de Marc-Aurèle et de Lascaris, c'était encore vrai ; un petit fait de l'humble chronique de Cargèse montre que cette vérité n'a sans doute pas encore fini de vivre.

VII

Le Cargésien hospitalier qui me faisait les honneurs de l'église franchit, à la porte latérale de

gauche, le degré de l'iconostase et dans le sanctuaire, au-dessus de l'autel, indiqua des tableaux fort vieux, à demi effacés et extrêmement enfumés. Leurs fonds d'or éteint, occupés et comme troublés de rigides formes noirâtres, laissaient toutefois distinguer le vague souvenir des peintures premières. Je reconnus sous la rouille épaisse un ermite dans son désert, un docteur, le coude brisé à angle droit et montrant la route du ciel, des prophètes, fronts chauves ou embroussaillés jusqu'aux yeux, avec de grandes barbes qui descendaient sur la poitrine.

— *Ce sont*, me dit mon guide, *trois icônes emportées par nos pères de Laconie*

... Dans la mobilité de certaines fortunes, des mœurs sont immobiles et soutiennent, sans se briser, l'assaut du temps : les saints patrons qui accompagnaient sur la mer leurs pauvres dévots moréates différaient-ils beaucoup des petits dieux politiques et domestiques embarqués sur la noire nef des navigateurs ioniens ? Xoana de Diane ou d'Hercule, icônes de saint Jean ou de saint Spiridon, les mêmes parfums d'huile et de cire vierge brûlaient, aussi longtemps que durât la navigation, devant l'effigie tutélaire. Le rivage touché et la colonie établie enfin, les simulacres, quels qu'ils fussent, prenaient place, selon l'ordre et selon le rite, au-dessus du même foyer. Ni Enée,

ni Protis, ni le sophiste Pythéas ne se montrèrent plus pieux, ni moins, ni autrement pieux que ce moderne et chrétien Georges Stephanopoli de Comnène. Pour achever la ressemblance avec leurs antiques aînées, les saintes icônes de Cargèse subirent la même suite d'adversités que les grands pénates d'Iule. Après la mer, la guerre. En sortant des vaisseaux, ils trouvèrent quelque répit ; mais une nuit soudaine, en grande hâte, ils furent décloués, chargés à dos d'homme, car il fallait fuir Paomie assiégée et déjà fumante. Toujours respectueux des divinités poliades, nos Grecs réussirent à s'enfuir avec elles et à les mettre en sûreté. Des retraites creusées dans le ventre d'une muraille gardèrent longtemps le dépôt. On l'en fit sortir à la paix. Maintenant, ces peintures suspendues au fond d'une église toute neuve forment le titre de noblesse du pays.

VIII

Il n'y a rien au monde de plus touchant que le tableau d'une antique race qui se maintient. Cette variété de générations qui se suivent, porteuses de corbeilles et porteuses de lampes, sur la longue frise du Temps, et s'y transmettant pêle-mêle le nécessaire et le superflu de leurs biens, trésor

constant des goûts, des idées et des coutumes héréditaires, donne au voyageur philosophe le double sentiment de l'antiquité de la vie et du grand courage des hommes.

En vain observons-nous que ces survivances sont naturelles et que des êtres consanguins s'engendrant les uns près des autres dans des conditions qui les resserraient trouvèrent dans la fidélité à leurs origines tout à la fois la volupté et le salut : l'intelligence des causes conservatrices accroît, loin de l'atténuer, notre admiration instinctive, l'objet que protégea ce conc rt de forces unies en demeure vénérable et comme sacré.

Il est de forts navires qui ont vu la moitié du monde et toutefois rentrent au port : quelque simples que soient les principes hydrostatiques, les arts du constructeur et du navigateur, nous ne sommes pas maîtres de ne point calculer la puissance des océans, l'immensité et la solitude des traversées, avec la vigueur des souffles qui les tourmentent et toute cette masse des autres fortunes contraires que les nefs héroïques ont surmontées. Or, les risques de perte sur l'étendue de la planète sont en bien petit nombre, comparés à ceux que coururent, sur une longueur de deux siècles, cette poignée de pauvres gens attentifs à leur frêle cargaison historique.

IX

Cette énergie préservatrice, cet esprit fidèle et sauveur, que deviennent-ils aujourd'hui ? Voilà ce que j'ai essayé de rechercher.

Il est clair que la langue particulière de Cargèse, petit dialecte hellénique importé de Laconie, perd du terrain. Pour mieux dire, elle l'a perdu. Les Cargésiens du XVIIIe siècle avaient appris notre langage avec une facilité qui est manifestement un des signes de cette race. Ils le parlaient beaucoup mieux que le patois corse, dont ils se servaient au besoin. Mais, en incorporant de nouveaux moyens d'expression, ils gardaient le premier et le plus naturel. Ce « trilinguisme » dut leur rendre des services et tout au moins tenir singulièrement en éveil la souplesse originelle de leur esprit. Je pense qu'il faut déplorer la perte du grec comme un véritable appauvrissement, tant pour Cargèse et pour la Corse que pour notre France elle-même. Il est des singularités morales et linguistiques qui, juxtaposées à notre tradition nationale, l'affaiblissent en la contrariant ; celle-ci l'accroissait, puisqu'elle tendait à fortifier les éléments helléno-latins qui nous civilisent.

Le désastre a eu lieu. M. Metaxas, qui est réputé dans tous les pays grecs un patriote et un philhellène indomptable, a dû fermer l'école qu'il entretenait à Cargèse. Mais le grec persiste à l'église et dans une foule de locutions familières ou de dictons proverbiaux. Il y a des contes grecs, un peu jargonnés et qui se transmettent, plus ou moins bien interprétés. Les chansons grecques se maintiennent également, pour accompagner certaines danses de Laconie. Partout où l'essence, le pouvoir, le timbre vivace des mots se trouvent liés à quelque chose de solide et de résistant, ces mots ont subsisté dans leur premier aspect.

J'en dirai autant de certaines coutumes publiques et privées. Si à Pâques l'on ne vient plus, au moment où le prêtre proclame l'*aspamos*, se donner le baiser de paix, le repas des morts, ou *synchoria*, s'est perpétué. Un poète corse, M. Dimarati Servô, qui a pleuré dans ses vers la désuétude du premier rite, a exposé comment s'observe encore le second.

... Les plus proches parents de celui que l'on pleure
Se rassemblent le soir dans la triste demeure.
Chacun, détail touchant, au funèbre festin
Vient apporter sa part de vivres et de vin.

D'abord le plus âgé, celui que l'on vénère,
Pour l'absent regretté murmure une prière,
Et l'on s'assied ; mais tous éplorés et muets
Étouffent leurs sanglots et délaissent les mets.

Le repas douloureux rapidement s'achève,
Tout le monde est debout ; l'aïeul aussi se lève,
Et pour le cher défunt, ô moment solennel,
Demande à Dieu la paix, le repos éternel.

Une chose enfin ne semble guère périssable : c'est le rude ferment d'activité et d'intelligence pratique que ces nouveaux venus ont ajouté au sang paresseux des campagnes corses.

On connaît que les indigènes de la Corse ont le goût prononcé de la fainéantise. Il faut les transplanter dans l'administration continentale pour les résoudre au mouvement. Ils y deviennent, à la vérité, des sujets d'élite. Mais là-bas, sur leur sol, quelques plants de châtaigniers pouvant suffire à leur frugalité, et ce bon arbre ne voulant ni arrosage, ni labour, ni taille, ni engrais, quand les marrons pendent de l'extrémité de ses branches, on ne se donne même pas la peine de les recueillir : encore qu'ils soient de grands gueux, nos gentilshommes corses trouvent dur et pénible d'avoir à se baisser. Ils en laissent le soin aux mercenaires qu'ils font venir d'Italie.

Tels étaient les hommes de Corse, tels furent les premiers indigènes qui se fixèrent chez les fondateurs de Cargèse. Ils ne valaient ni plus ni moins que leurs compatriotes, ou peut-être, si l'on écoute la chronique, furent-ils un peu au-dessous de la moyenne ; le flegme corse se compliquait chez eux de l'esprit de maraude et de

vagabondage qui les avait chassés du hameau natal. Mais le contact des laborieux Cargésiens eut vite fait de transformer et de fixer ces nouveaux venus. Les Cargésiennes recherchées en mariage s'en mêlèrent peut-être : ils changèrent de vie, prirent la charrue et la bêche, commencèrent des défrichements, s'employèrent au jardinage, s'enquirent même de nouvelles industries... Depuis que l'élan fut donné, la transformation a été si complète qu'il ne subsiste aucune différence sensible entre les deux races ; l'active a secoué l'inerte, la sédentaire a enraciné la nomade. Sans distinction de sang ni de rite, nos Cargésiens expédient tous les jours d'amples auges de figues de Barbarie dans la montagne et des paniers de légumes à Ajaccio.

Devenus ambitieux et mêmes cupides, ils se plaignent de ne pouvoir adresser leurs denrées à nos ports de Provence. Ce qu'ont été à Cargèse les Laconiens, les Cargésiens de la race mixte le seront vraisemblablement pour l'île entière ; c'est par l'un ou l'autre d'entre eux que pourra commencer la mise en valeur de la Corse. Les jardins de Cargèse, qu'ils soient de Grecs ou de Latins, passent pour les mieux tenus du département.

Sur le pont du bateau qui nous ramenait à Marseille, les yeux se trouvaient plus occupés que

la réflexion tant que nous demeurâmes dans la rade d'Ajaccio. L'on se détache malaisément de la fière enceinte de ces montagnes, couronnée des flammes du soir. A la pointe des Sanguinaires et devant la mer libre, commença seulement une méditation de tous les plaisirs du voyage : Cargèse alors, remise à son rang, redevint la plus haute fleur de mes souvenirs. Elle riait dans ma pensée, et, tout d'un coup, en me retournant vers les côtes qui se développaient à mesure que nous fuyions, je la vis paraître elle-même sur l'avant-dernière ligne des caps qui sont visibles au nord-est. La petite ville, quoique lointaine, était distincte, pareille à un petit amas de cubes blancs posés au creux d'une table de roche fine. Transparent comme l'ongle, brillant comme le feu, le rocher azuré qui porte Cargèse dessinait par des jeux d'ombres et de lumières sa concavité naturelle. Mais, tandis que le navire nous éloignait et que descendait le soleil, le bord de cette vasque se rembrunissait peu à peu. Les adieux du couchant n'atteignirent enfin que les pointes en dentelle de la montagne qui, baignées d'éther rose ou vivement imbibées de safran léger, nous figuraient des cônes de nacre incandescente ou de blondes aiguilles taillées dans le cristal et l'or.

L'ombre enveloppait les bas lieux ; rien n'y répondait plus à la magique illumination des sommets, si ce n'est, à mi-côte, dans les violets

et les bleus qui se durcissaient, la petite lueur blanchâtre des habitations de Cargèse. Bientôt même, lorsque la mer fut devenue un champ de ténèbres, et comme les montagnes disparaissaient l'une après l'autre, tout soleil s'étant effacé de leurs horizons successifs, seul, par on ne sait quel caprice de l'atmosphère ou quelle préférence des clartés diffuses dans l'air, le faible éclat de cette petite cité bienveillante ne finissait pas de mourir, mais, survivant au reste, il nous accompagna jusqu'aux plus brillantes étoiles.

Et, cette fois encore, pour la dernière fois, je me trouvai rejoint de la mémoire inévitable de la même heure ou d'une heure toute pareille, goûtée quatorze mois plus tôt en pays grec. Les extrêmes clartés flottantes dans l'air de l'Attique s'étaient réfugiées de la même manière, avec le même *accent*, sur les marbres de l'Acropole. Notre navire s'éloignait trop rapidement du Pirée. Sous la nuit menaçante, nous n'apercevions plus qu'une aigrette de flamme douce. Elle marquait les Propylées, le Parthénon et le temple de la Victoire. Quoique l'ombre couvrît presque sans exception les îles, les montagnes et les eaux du golfe athénien, ce linéament pur qui décroissait et pâlissait sans disparaître, ce pâle rayon, ce feu blanc, né de quelque reflet, mais qui semblait jaillir du sein des colonnades, se prolongea sur nous fort avant dans l'épaisse nuit, comme le

dernier signe que nous fissent la grâce, l'amitié, l'hospitalité et l'antique gloire athénienne.

— O petite Cargèse, la remerciai-je tout bas. Je comprends ton dernier bienfait. Une grâce charmante, une histoire héroïque ne te paraissent pas un présent digne de ton cœur, et tu n'as de repos que tu n'aies fait songer à plus belle que toi.

LIVRE III

FIGURES DE CORSE

A Hugues Rebell.

FIGURES DE CORSE

I

De la pointe avancée de la Provence orientale on peut voir, quand le temps est exceptionnellement pur, les montagnes de Corse élever de la mer, à l'extrême horizon, leur cime bleuâtre et dorée. Maupassant a conté, dans un récit qui reste fameux, cette apparition presque surnaturelle : car c'est le propre du lointain d'ôter à la masse son poids et de donner aux formes la pureté de leur éther.

La traversée est donc fort courte. L'on ne perd même pas la terre de vue. En quittant le port de Marseille et quand il a doublé le cap Cacal (que des cartes officielles appellent le cap Cacao), le navire pointe directement aux îles d'Hyères ; il passe entre elles et la côte. De là il continue sa

route au levant sans obliquer le moins du monde vers le midi et la pleine mer ; si le continent paraît fuir, c'est que la ligne du rivage se replie elle-même et remonte, au nord, vers Saint-Tropez, Cannes et Antibes. Le cap Corse qu'il faut doubler en allant à Bastia est sur le même parallèle que Port-Cros et que Porquerolles.

Je salue en passant l'îlot rocheux et parfumé que M. de Vogüé a choisi, l'autre hiver, pour le paradis amoureux de son roman de *Jean d'Agrève*. Ce nom servit peut-être à rendre les dieux marins favorables. Le ciel, qui avait été maussade (quelques gouttes de pluie avaient même déshonoré cette journée d'août), le ciel jusque-là fatigué d'un humide vent d'est, redevint lumineux, Les nuages se séparèrent et prirent en fondant une teinte laiteuse qui rendait l'azur plus brillant. Vers l'Italie lointaine régna bientôt une atmosphère délicieuse et, naviguant de ce côté, il semblait que le seuil des îles fortunées se rapprochât de nous à chaque tour d'hélice. Il ne demeurait d'un peu triste, dans cet enchantement, que le corps de notre navire. Je doute qu'un navire voguant au milieu de la mer ait jamais un aspect joyeux. Promenant sur les eaux la triste fortune des hommes, il demeure toujours, de quelque couleur qu'on l'ait peint, le vaisseau noir, la nef noire du vieil Homère.

Sur le nôtre, diverses femmes corses que l'on rapatriait augmentaient la commune impression de

cette tristesse. Avec leurs jupes et leurs corsages tout noirs, le vaste châle en pointe, fait de la même étoffe, qui pend des épaules aux talons, avec la rude et sombre cape qui enveloppe la tête et ne laisse paraître, comme dans le costume des plus austères communautés religieuses, qu'une très étroite lamelle du profil, elles inspirent une grande mélancolie. L'effet en est très calculé. Une fois vêtues de ce deuil, les femmes corses ne le quittent presque jamais. Elles tiennent à attrister de leur appareil de tristesse. C'est dommage. Leur beauté sèche est élégante. Des vêtements plus dégagés feraient valoir la taille élevée, la peau blanche sous les dorures du soleil, le nez maigre, aiguisé et dont l'aile creuse palpite. Telles quelles, je ne nie point leur majesté, ni leur beauté, mais elles font rêver de tragédie plus que d'idylle.

Je les regardai jusqu'au soir, non sans donner un long moment d'admiration à deux marsouins splendides qui bondirent de flot en flot, durant plusieurs minutes, à gauche du navire : leur corps souple, couvert d'une peau diaphane, aux nageoires vibrantes, semblait également accoutumé au double élément de l'air et de l'eau. Mais, leurs tours achevés, ils plongèrent et disparurent. Je repris donc ma rêverie avec ma promenade sur la plus haute passerelle. La nuit vint. Je revis une des choses les plus belles de notre vie, le mât d'un grand navire balancé entre les étoiles, quand le

vent est léger, la marche cadencée et prompte. Les reflets du ciel dans la mer, l'argent de l'écume soulevée et brillante de chaque côté de la proue, le sillon double du vaisseau, heurtant, contrariant les vagues naturelles, enfin ces brusques phosphorescences qui se dégagent de l'eau mate, les ombres, les clartés du firmament liquide retiennent l'œil quand il se détache des mystères du ciel nocturne. J'aurais tout oublié sans le faible murmure d'un harmonica qui rompit soudain le silence. Un passager venait d'improviser à mes pieds, sur l'avant du bateau, un bal. Je descendis et, cependant que les femmes en deuil longeaient deux à deux le bordage et s'accoudaient ou s'accroupissaient pour dormir, je vis une douzaine de couples enlacés qui tournaient en mesure avec une lenteur et une gravité presque religieuse. Parmi les danseurs, un gendarme, trois douaniers et divers autres militaires, tous en très petite tenue. A leurs bras, des filles et des femmes que je n'avais pas distinguées à la lumière, pâles, et gracieuses, au pas langoureux. Des garçons de sept à huit ans dansaient près de leurs mères, emportés, soulevés par de petites filles d'à peu près le même âge dont les yeux brillaient de plaisir.

II

S'est-on couché? A-t-on dormi? J'en doute. Le ciel s'étant rembruni à l'approche de l'aube, ni l'île d'Elbe, ni l'île de Monte-Cristo, ni Capraja, ne firent, comme à l'ordinaire, au devant de Bastia cette figure de cyclades lumineuses que célèbrent les promeneurs. De même, les hautes montagnes de l'île nous furent cachées par de jalouses nuées, nous ne vîmes que des collines de taille médiocre et d'un aspect sauvage. Un petit voilier italien, à destination de Livourne, chargé jusqu'au plat-bord de bois de construction, s'éloignait du port de Bastia, à l'instant où nous y entrâmes.

J'ai vu Bastia rapidement, n'en étant pas aussi curieux que je l'aurais dû. Le quartier nouveau, composé de maisons régulières à six ou sept étages, m'a paru propre, un peu commun ; le vieux quartier, bien que fort sale, est au contraire à peindre pour les hauts et les bas d'étroites ruelles, pour les escarpements du fort qui le domine, enfin pour la façon étrange dont les nobles verdures du jardin communal se suspendent aux aspérités du terrain. Si le lieu a du charme, je n'ai pas laissé d'être plus vivement frappé du

charme de la race. Elle m'a paru fine et pleine de vivacité.

Dès les six heures du matin, les trottoirs fourmillaient de jeunes filles aux pieds nus : paysannes et citadines, petites lavandières chargées de leur panier de linge, jardinières droites, fermes, harmonieuses sous la corbeille ou sous la claie débordante de figue violette et de raisin noir. Pourquoi le soleil refuse-t-il d'éclairer un paysage ainsi animé? Je l'invoque tout bas. Je lui dis l'hymne de Mistral : « Le soleil, amis, excite — « le travail et ses chansons, — et l'amour de la « patrie, — et ses plus douces langueurs. » Le soleil ne veut rien entendre des éloges que je lui donne. Quelques gouttelettes de pluie ont déjà creusé la poussière, et d'autres, plus serrées, font au sol des granules sombres. L'ondée menace. Je me sauve à la gare, dans le train pour Ajaccio.

III

Du nord-est de la Corse, Bastia fait face à la Toscane ; du sud-ouest, Ajaccio regarde la Sardaigne, la Sicile, l'Afrique, le midi espagnol. La voie qui relie les deux ports traverse donc leur île presque entière en diagonale.

Mais, entre Bastia l'ancienne capitale des » pays d'en deçà des monts » et Ajaccio qui commandait aux « pays d'au-delà des monts », s'élève un massif de montagnes étendu et ramifié jusqu'aux deux littoraux ; les cimes atteignent ou dépassent 2.000 mètres, les cols et les passages sont eux-mêmes placés à plus d'un kilomètre au-dessus de la mer.

Dans l'épaisseur de ces montagnes, des pentes naturelles, formées par la berge d'innombrables torrents, permettent d'arriver, sans trop de peine, au pied de murailles de roche aiguë, qu'il faut ou gravir ou percer. Je me suis réjoui des merveilles de la ruse et de l'industrie qu'ont dû multiplier dans les pas difficiles les conducteurs du chemin de fer corse. Grâce à eux, sans bouger de leur vagon, j'ai entrevu l'essentiel de la charpente du pays. Bien qu'il n'y eût que 157 kilomètres à parcourir, une centaine en montée presque continue, le reste en descente furieuse, ma séance a duré sept heures ; mais la machinerie de la Compagnie des chemins de fer départementaux m'a paru assez primitive, et l'étrangeté de la voie modérait l'allure du train.

Rien n'est doux comme cette pente qui mène de Bastia au bord de la première rampe. On suit le milieu de la campagne que longent les vastes lagunes de l'étang de Biguglia ; une flèche de sable les coupe de la mer. Le long du Biguglia frémit

le feuillage vert pâle des eucalyptus, que cultivent tous les cantons fiévreux de l'île. J'ai aimé ce grand arbre émacié, presque languissant, dont l'écorce fibreuse s'effiloche et met à découvert un tronc lisse couleur de chair vive et de rose. De l'autre côté de la plaine quantité d'oliviers d'une taille remarquablement fière et fine agitent dans les champs leur couronne d'argent humide. Les premiers villages paraissent, perchés sur les côteaux, au milieu du maquis recouvert d'arbustes sauvages, lentisques, arbousiers, myrtes, bruyères, petits chênes.

Un peu au-delà de Casamozza, la route fait un coude et tourne au couchant. Laissant la côte orientale, le train se dirige vers les fières maisons de la colline comme pour les prendre d'assaut ; mais il n'aborde pas ces collines de front, il s'insinue dans la première vallée qui se présente et la remonte avec lenteur. C'est le lit du Golo, principal tributaire de l'étang de Biguglia. L'horizon diminue. Nous suivons la droite et la gauche du petit fleuve sur une corniche sculptée dans le rebord de la montagne. De vertes éminences, les unes menaçantes et pendantes au-dessus de nous, les autres, plus éloignées, arrondies en amphithéâtre, continuent de porter de loin en loin sur leurs gradins de petites cités farouches aux vieilles et claires maisons.

Quelquefois ces maisons se présentent à l'œil

comme les branches d'un éventail grand ouvert. Nulle ne masque l'autre. Leur façade entière paraît comme si chaque ménagère tenait à voir et à être vue ni plus ni moins que ses voisines. Ainsi le second rang des habitations aligne ses rez-de-chaussée aux points précis où le premier achève de porter ses toits. Les rues sont parallèles à l'horizon, reliées en hauteur soit par des escaliers, soit par des montées un peu âpres.

La forme du pays où sont établis ces villages déconcerte par sa richesse. Le squelette du sol est presque partout tapissé d'une épaisse tenture de terreau ample et gras. Point de ces côtes nues, au profil pur comme des temples, qui illustrent, mais qui désolent la Grèce, l'Italie et notre Provence. Comme en Béarn, comme en Dauphiné, la terre meuble n'a point glissé des hautes collines. Une végétation vivace la cramponne. La nature ne semble nulle part appauvrie ni sans doute perfectionnée.

IV

Devant nous, au-dessous de nous, baignant dans le Golo, s'agrippent et s'élancent, entre les pierres de basalte, de majestueux châtaigniers. Sauf dans la pouilleuse région qui commence au

Ponte Alla Leccia et se continue au delà de Corte, les belles voûtes verdoyantes ne nous quitteront presque plus. Que de fraîcheur! Que d'abondance! Quel éclat scintillant et doux! Quel mélange de pâle et de vif, d'ombre et de lumière dans ces feuilles et dans ces fruits! Pères nourriciers de la race, un Corse ne vit que par eux. Le charmant Paul Arène se plut à démontrer comment cent-dix pieds d'orangers suffisaient à nourrir un citoyen d'Antibes; mais ces orangers provençaux voulaient un peu d'engrais, quelque émondage et le labourage annuel. Rien du tout pour le châtaignier, que la peine de récolter et celle d'écosser.

J'étais à l'admirer, quand, sur notre droite, un singulier nuage, de couleur blanchâtre et violette, parut se mêler, près de terre, aux diverses nuées qui rampaient sur le ciel. Maigre, déchiqueté en toutes sortes d'arêtes, d'aiguilles et de dents, je fus longtemps avant de me demander si le nuage n'était pas une montagne : il fallut un quart d'heure d'attention soutenue pour me persuader que c'en était une en effet, mais d'aspect véritablement nuageux et céleste, romantique et surnaturel. La région proprement sauvage allait commencer.

Nous laissions les fraîches collines pour entrer dans une manière de désert dans lequel un ingrat terrain sablonneux alternait avec le roc brut.

Abandonnant, presque à mi-chemin de sa source, le cours sinueux du Golo, on pénétrait par un tunnel, dans le bassin contigu du Tavignano. La vallée m'en a paru morne. Mais Corte, belliqueuse, derrière les remparts de sa gare fortifiée, ne manque point d'accent.

V

La Montagne. Un riant soleil se met à jouer sur les crêtes. La rampe de la voie se raidit merveilleusement. Cette montagne est parsemée de petits îlots de verdure, de villages crispés aux saillies de la pierre, au ras de vasques où débordent le pâturage vert et la châtaigneraie. Ces hameaux-ci, d'un modèle particulier, me rappellent les nids de pirates creusés dans la roche ligure de chaque côté de la rivière de Gênes. Venaco passe et rit sur une éminence dorée. Le train halète au pied du col. Il lui reste à l'escalader.

J'ignore les mesures précises de ce passage. Mais comment oublier l'étrange chemin? On est dans le fond d'une impasse déterminée par deux âpres murailles qui se joignent et se soudent à angle aigu : la voie taillée sur la pente droite de ces murailles s'y élève en lacets réguliers, d'une

symétrie si parfaite qu'au milieu de l'ascension le voyageur en distingue, soit en avant, soit à ses pieds, les moindres va-et-vient. Il domine les ponts sous lesquels il vient de passer, il aperçoit à cinquante mètres au-dessus de lui le talus sur lequel il roulera bientôt. On arrive de la sorte à Vivario qui marque, je crois, la limite du versant oriental. La vue alors embrasse un large océan de montagnes.

Mais nous sommes au cœur d'une sorte d'hiver. Une blanche traînée de neige luit au flanc de quelques sommets. Mêlés aux châtaigniers que rien ne décourage, s'avancent les tristes sapins. Le clair soleil, qui s'est tout à fait ranimé, n'échauffe point la vivacité métallique, le froid de l'air. On glisse maintenant sur la hauteur du col, sans hauts ni bas accentués, jusqu'à Vizzavona. La prairie naturelle étale un herbage profond. Les vastes arbres déterminent des abris à l'œil fatigué. Quelques troupeaux, semés de-ci de-là, confirment une molle impression de rusticité virgilienne. Ce pays sans histoire exhale ainsi tant de poésie naturelle que l'on voudrait nommer un pauvre ruisseau Sperchius, un obscur vallon le Tempé.

Les arbres penchent leurs rameaux, les rochers et les terres s'infléchissent, se creusent en d'harmonieux petits cirques, formés pour retentir des flûtes pastorales. Il y a dans Gautier un poème

assez ridicule où l'on voit Napoléon Bonaparte soupirer après la fortune d'un berger de son île jouant, comme Daphnis, de la flûte au bord de la source, sous l'avancement d'un rocher. Son soupir me paraît moins fade depuis que j'ai pénétré cette solitude.

Nous arrivons à Vizzavona. Et là commence la descente. On évite le col au moyen d'un tunnel de quatre kilomètres, dont la sortie est de quatre-vingts mètres inférieure au niveau de l'entrée. Puis la route en lacets. Puis, la brusque glissade, en moins de deux heures, jusqu'à Ajaccio.

Sur chaque palier refleurit quelqu'une des essences que nous avons laissées au fur et à mesure de notre ascension dans l'air glacial. Et cet air devient plus que tiède. L'écume du Gravona bondit devant nous à la mer ; nous le rattrapons à mi-côte, où prospèrent déjà, parmi les châtaigniers plus rares, des forêts d'oliviers puissants comme des chênes. Déjà l'eucalyptus annonce de nouveau l'amertume du marécage. Des champs de cactus écarlates, d'immenses espaces de chaume, des plaques de maquis brûlé, destinés à subir aux prochaines saisons le premier ensemencement, une brise de mer qui respire en passant le citron et la tubéreuse, l'arc de la côte bleuissante, le pourtour montueux du golfe épanoui, joint au rire enflammé des vagues qui répondent à la flamme d'un pur soleil, les antennes, les mâts, le

mouvement du port, citadelles, môles de pierre étincelante, je ne sais quelle joie, je ne sais quelle ardeur, dont pétille l'air sec, tout m'annonce que la patrie est retrouvée. C'est le Midi, c'est presque le Ciel, c'est la vie heureuse et facile qui nous font un doux signe de grâce et d'amitié dans la rade d'Ajaccio.

VI

Ajaccio m'aura peut-être donné un avant-goût de cette Naples que j'ignore. Telles doivent bien être, au bord du golfe unique, la mollesse de l'air et la liberté de la vie.

La rue basse que j'ai suivie en entrant dans la ville longe presque la mer. Elle est d'abord triste et sordide, mais sur le port, elle s'égaye ; des ruisseaux d'une eau claire et brillante sortent de conduits souterrains et se jettent en bouillonnant sur le gravier et sur le sable du rivage. De jeunes ouvrières groupées aux embouchures ont retroussé leur jupe et, baignant leurs pieds nus dans l'écume, battent le linge.

Une autre rue, moins vaste, tortueuse et bordée de hautes maisons, me jette au milieu d'un monde d'enfants. Ils forment des monceaux véritables, grouillant au-dessus du pavé, accrochés

aux linteaux des portes, aux grilles, aux croisées, saignant, pleurant, criant à même le ruisseau. Mais cette marmaille est très belle. Ne rêvez point des gras petits anges qui sonnent la trompette dans les tableaux d'église. Demi-nus sous un vague fourreau d'étoffe claire, robe ou chemise selon qu'il tombe aux chevilles ou s'arrête à mi-cuisse, ces minces corps d'enfants sont fermes, lisses, purs comme un marbre teinté d'or pâle. Le grain de la peau très serré y montre les muscles à vif.

Si attentivement qu'on regarde ces milliers de petites jambes, on ne découvre aucune trace de chaussettes. Tout au plus si quelques sybarites ont des souliers. Ce luxe oriental est dédaigné de ceux-là même qui en usent; à tout propos, leurs pieds reviennent à la liberté. Je pense qu'ils y gagnent cette souple vivacité, cette harmonie charmante du pas et de la course qu'un regard étranger ne se lasse point d'admirer.

On se plaint de les voir malfaisants et injurieux. Mais c'est la lamentation de toutes les mères. A mesure que l'après-midi avançait, les jeux, les courses, les querelles ne faisaient qu'embellir. Formés autour des chefs, par petits pelotons, ils se lançaient violemment les uns contre les autres et les marchandes de figues de Barbarie pleuraient leurs paniers renversés. Ou chaque bande s'appliquait à se plier aux gestes d'un conducteur élu,

se courbant avec lui, courant s'il se met à courir, avalant la poussière s'il y pose sa bouche, et se pendant à l'habit des pauvres passants. École de discipline et de brigandage, aimable pépinière de gendarmes et de bandits.

J'admirai la chaleur d'un sang demeuré jeune et chaud, avec le nombre infini de ses rejetons.

— Ah ! monsieur, les enfants ! me disait une dame corse : c'est notre plaie d'Egypte, ce sont nos sauterelles.

VII

Partagé entre les spectacles d'une race si obstinément populeuse et la curiosité d'en trouver de nouveaux, j'eus peine à passer mon chemin.

Un vaste Cours suit la base d'une colline de hauteur modérée. Il est orné d'une double haie d'orangers. Juste à cette heure s'avançait entre les petits arbres bon nombre de paysans regagnant la campagne. Le marché venait de finir. Montés sur des chevaux aux jambes nerveuses et pures, ils avaient un air de paresse, de superbe et d'insouciance seigneuriales. Assises à califourchon sur les mêmes bêtes (une haute selle de bois leur rend la posture commode), des paysannes arrivaient sur la même route. Jeunes, vieilles,

l'ampleur de la selle ajourée, le gonflement des jupes donnaient au groupe équestre qu'elles formaient une allure de majesté fantasque, bête et femme dessinant dans le soir lumineux la figure d'un dromadaire.

On ne presse pas l'animal. Et, s'il s'arrête pour lécher le sol, brouter l'écorce ou le feuillage, on le trouble le moins possible. Le cavalier bourre sa pipe. L'amazone tricote. Aucun passant ne rit de cette patience. Je ne puis m'empêcher de la trouver bien raisonnable. Mais la physionomie de deuil imprimée au costume uniforme de ces paysans a moins de justesse. Chapeaux noirs à larges rebords, les mêmes robes noires aperçues sur notre vaisseau, fichus sombres, capes de nuit, cela passe la noble gravité convenable aux habitants d'un beau pays. Tout ce noir est funèbre ; il insulte au soleil, et les puissants cyprès couverts de guirlandes de roses en sont réduits à parler comme au cimetière.

Ces réflexions et ces critiques (car pourquoi se borner à décrire un paysage ? pourquoi n'en ferions-nous le même jugement que d'un ouvrage fourni de main d'homme ?) ces jugements me conduisirent avec lenteur au centre d'Ajaccio où sont deux belles places, dont l'une est ombragée de palmiers touffus, l'autre, vraie esplanade que rien ne protège du ciel ; le vent, la chaleur y font rage, mais c'est le point de la ville qui domine le

golfe et le champ de la mer. Non loin est une vieille forteresse toute dorée que le ciel et les eaux ont coloriée à plaisir.

VIII

Avouerai-je que je cherchais depuis deux heures une auberge ? On s'accordait à me répondre que tout était pris, retenu, mangé et bu. Et je me demandais avec mélancolie d'où venait cet encombrement d'un lieu qui passe pour désert aux mois d'été. Un hôtelier compatissant me trouva une alcôve que je payai fort cher.

Il s'excusa de recevoir autant d'argent :

— Après tout, me dit-il, nous sommes au moment du Conseil général.

Le Conseil ! disait-il. J'ai connu par la suite qu'il n'était pas de grande solennité. Ni fête ni marché n'attirent dans Ajaccio une telle affluence de tous les points de l'île.

Outre que les cantons de Corse sont au nombre de soixante, leurs représentants ne descendent en ville que suivis d'un cortège d'amis, de serviteurs, et surtout de solliciteurs. Ainsi venaient à l'assemblée les anciens patriciens de Rome. Chaque conseiller général présente cette clientèle à son préfet et aux élus de sa nuance politique. Il fait

valoir de vive voix les recommandations qu'il a écrites et récrites. De son côté, le client, s'il est sage, n'épargne rien qui doive rehausser le prestige de son patron.

On m'a montré le vaste édifice où tient séance l'assemblée du département. Les abords en sont assiégés. Songez au quai d'Orsay un jour de grande discussion. Mais les badauds de l'île y mettent plus de gravité que nos Parisiens ; un coup de chapeau négligé, une main illustre serrée, c'est la vie ou la mort, c'est la carrière ouverte ou close, cette belle carrière du fonctionnariat pour laquelle nos Corses ont un goût remarqué.

— Le pays est pauvre, me dit l'un d'eux. Nous n'avons aucune industrie, notre agriculture manque de débouchés. Obligés et tout à fait résignés à vivre sous le régime du patronat, il nous faut bien en recueillir les bénéfices en même temps que les ennuis. Nos grandes familles rendent en protection l'hommage que nous leur apportons : elles nous servent dès qu'elles se sont servies, les hautes places sont pour elles, et, avec leur appui, nous pouvons espérer de petits postes suffisamment appointés.

Ces paroles, qui me furent dites en diligence, laissent voir, sous l'absurde, un fond de bon sens. Le régime demi-féodal et demi-classique de la Corse a des parties fort raisonnables ; quelque

chose y semble en avance sur l'usage du continent. Nos orateurs parlent sans cesse de solidarité ; les Corses la pratiquent de la seule façon qui soit juste et possible, c'est-à-dire à l'intérieur d'un groupe, d'une tribu, d'un petit clan organisé comme une famille. Ils ont gardé famille, clan et tribu, mais leur Napoléon nous a enlevé tout cela.

Comme chez nous au temps passé, leurs forts aident leurs faibles ; groupés autour des forts, les faibles, par leur nombre, augmentent la puissance naturelle des protecteurs. Et depuis que le monde est monde on n'a pas trouvé mieux. Si le courant industriel ou commercial détruit cet esprit chez les Corses, tout compte fait, ce sera pour eux un très grand malheur.

J'admets de moins bon cœur leur manie d'être fonctionnaires. Nous la payons de nos deniers. Est-ce par pauvreté que le Corse prend du galon ? J'en doute et je ne sais même s'il est bien vrai de dire que la Corse soit pauvre. J'ai, au contraire, l'impression d'un pays approvisionné des plus surprenantes réserves de la nature. On y voit affleurer, non seulement dans les tranchées, mais à la surface des roches, des filons de matières utiles et précieuses. L'extraction en serait aisée. La terre très féconde ne voudrait qu'un peu de travail. Mais le vrai Corse adore de travailler le moins possible.

IX

Pourtant, depuis quelques années, ce gueux si fier énonce l'intention de sortir de son indolence. Il ne travaille pas encore. Mais il demande les moyens de travailler avec fruit. Quant au lieu de faire le trajet d'Ajaccio à Marseille en dix-sept heures, les paquebots dévoreront le même espace en un tiers de journée (il paraît que cela est tout à fait facile) ; quand en trois ou quatre heures l'on atteindra Antibes ou Nice de Bastia, la Corse entière deviendra un champ d'âpre labeur et la sueur humaine cessera d'y être épargnée. Voilà, du moins, ce qui s'est dit et répété au Conseil général d'Ajaccio. Et peut-être qu'on l'a bien dit. Changez les conditions et surtout les rétributions du travail, vous changerez peut-être un caractère de la race.

Ce qui m'incline à le penser, c'est l'effet de la transplantation chez le Corse. Loin du pays, ses belles facultés dormantes s'éveillent. Son activité se trahit au point peut-être de lui causer une espèce d'étonnement et de vertige qui lui ôte le gouvernement de sa vie.

X

J'ai visité avec la curiosité et la défiance qui convenaient quelques-unes des traces laissées ici par Napoléon et les siens. Tout y est altéré. Du mobilier de la maison modeste où naquit l'empereur, presque rien n'est contemporain de ce fatal 15 août 1769. La grotte du Casone, couverte de tant d'inscriptions bonapartistes, n'a jamais abrité le rêve de César enfant. Et l'on a discuté jusqu'à quel point est authentique, ou du moins véridique, son acte de baptême que l'on montre dans l'hôtel de ville, au musée napoléonien.

L'une des salles de ce musée est ornée des portraits d'à peu près tous les membres de la famille Bonaparte ; le fondateur de la dynastie est représenté, mais par le masque d'Antommarchi moulé à Sainte-Hélène sur un visage inanimé. Rien ne ressemble moins que ce plâtre au Napoléon des médailles. La différence est si criante que des critiques ont hésité sur le témoignage ou même l'ont traité de faux. J'ai été tenté de dire comme eux. Entre ces murailles où les frères, les sœurs, les neveux de Napoléon développent, sous des costumes variés, leurs faces ou leurs profils si uniformément frappés à la romaine,

menton carré, lèvre mince, arquée et pincée, vaste mâchoire, tempes et front proéminents, arcade des yeux rectiligne, le masque d'Antommarchi, de quelque façon qu'on le tourne, ne montre rien qui corresponde au type général : les tempes sont serrées, les pommettes en saillie, le menton aigu, le bas de l'ossature faciale assez maigre ; un air de finesse plutôt que de force est répandu sur tout le visage et rappelle, non le type romain, mais, de beaucoup plus près, le florentin et le ligure. On pourrait prendre le masque d'Antommarchi pour un portrait, usé, poli et adouci de Dante. De toutes ces images des Bonaparte, celle du seul Napoléon échappe au type napoléonien.

Comment admettre cette image ? Comment croire que Waterloo, Sainte-Hélène ou même le coup de la mort aient défiguré à ce point cette tête en son caractère ? Ou faut-il qu'Antommarchi nous ait joués ? Je n'en douterais plus, si je n'avais trouvé, quelques heures plus tard, rue Saint-Charles, dans la maison des Bonaparte, un étrange portrait de Lætitia Ramolino : ce portrait de madame Mère répète trait pour trait, pour mieux dire, il annonce l'image de Napoléon telle qu'Antommarchi nous l'a léguée. Je retrouve ce front moyen, ces tempes rapprochées, ces fortes pommettes, et me voici obligé de me demander si le génie mourant ne fit point un retour à la

première image qui s'ébaucha de lui dans le sein maternel.

... On s'est querellé, ces ans derniers, sur Madame Mère. Sa vertu était en question. Avait-elle eu trop de bontés pour M. de Marbeuf gouverneur de la Corse, qui lui-même montra plus tard pour tous les Bonaparte, père, filles et fils, un zèle qui paraît suspect ? Madame Mère est sortie absolument pure des épreuves de la critique. Mais on m'a parlé en voyage d'une lettre inédite de M. de Marbeuf, qui serait capable de réveiller les malignités. Cette lettre adressée par le gouverneur à l'un de ses amis habitant la campagne annonce l'arrivée prochaine de Lætitia. Le gouverneur demande une hospitalité de quelques jours pour cette dame et ses enfants. Et l'auteur de la lettre va jusqu'à désigner à son correspondant quelle chambre il lui plairait de voir réserver à la voyageuse. Celle-ci était jeune et belle. Il serait curieux de savoir si M. de Marbeuf témoignait en faveur de toutes ses amies un sentiment aussi rigoureux du détail de leur installation

XI

. . . .

La dernière promenade que je fis à Ajaccio m'amèna dans la nécropole.

Une petite route en corniche part du pied de la citadelle. Bordée à droite d'un faubourg, elle suit la mer. Peu à peu cessent les maisons, le penchant des collines apparaît tapissé de petits enclos réguliers. Etroits jardinets d'herbe folle, sans autre plantation qu'un ou deux cyprès fort anciens qui balancent leur plume noire, ils s'étendent comme un parvis au devant de chapelles toutes pareilles, humbles, nues, marquées de la croix.

Autant d'enclos, autant de sépultures particulières. Les Corses ont réussi à garder le droit d'acheter un peu de terre solitaire, de la fermer d'un mur et de s'y coucher au milieu des morts de leur sang. C'est le plus noble endroit qu'on puisse visiter ici. Tous ces tombeaux privés couvrent une demi-lieue de campagne, dans un paysage composé de vieux arbres et de rocs fracassés où règne l'idée de la mort.

Chez nous, qui sommes condamnés jusque dans notre cendre à des voisinages fâcheux, le cimetière a renversé ce bel et humain usage des sépultures

domestiques. Je ne vois aucune raison pour qu'un jour la fosse commune ne succède à nos tombes privées. Ce sera dans l'esprit du siècle et de ses lois. Quand, au détour des Sanguinaires, sur le bateau qui m'emportait, les points blancs de la nécropole ont cessé de m'être visibles, il m'a semblé que l'un des derniers forts de notre race et le meilleur refuge qu'elle se fût donné contre l'administration de l'Égalité consulaire s'évanouissaient de mes yeux.

J'aurai quitté sur ce regret la patrie de Napoléon.

LIVRE IV

LE MUSÉE DES PASSIONS HUMAINES DE FLORENCE

A René Quinton.

LE MUSÉE DES PASSIONS HUMAINES DE FLORENCE

I

Rue Gino Capponi, presque vis-à-vis de l'hospice des Innocents, au chevet de l'Annunziata, est un musée psychologique.

Il y a huit ans environ * que l'auteur de la *Physiologie du plaisir*, ce fertile et ingénieux Mantegazza, eut la pensée de rassembler sous des vitrines « des objets relatifs à l'étude des passions humaines ». Il fut d'abord embarrassé. Quels objets se rapportent à cette étude ? Mais plutôt quels objets, fabriqués de main d'homme, ne s'y rapportent pas ? Lesquels de nos ouvrages ne sont point nés des semences de nos passions ? La

* Ecrit en 1897.

nature même en est pleine ; toutes les fleurs séchées, toutes les feuilles de l'automne emportent un témoignage de nos désirs. On peut en former des herbiers ; mais le soleil, la lune, l'étoile du matin et l'étoile du soir entreraient assez mal dans la collection.

Mantegazza voyait la grave difficulté. Pourtant il acquit des armoires, posa des rayons et planta des clous. Ce matériel établi, il y casa à peu près tout ce qui lui tomba sous la main, renvoyant à des temps meilleurs le tri, le choix et le système. Un couteau de vendetta, un exemplaire de *Justine*, quelques pans de chaîne trouvés dans les prisons du Bargello, un cilice de moine, un tablier de franc-maçon se regardèrent d'un air navré sur les étagères. O manque de méthode véritablement méthodique ! Les plus fameuses galeries et, je crois même, l'esprit humain en personne eurent à leurs commencements ce petit air de bric-à-brac. Mais, depuis, Mantegazza néglige avec obstination d'introduire dans son musée la moindre apparence d'un ordre.

— L'unité, dit-il, ou les unités ? Cela naîtra de soi. Je ne l'y mettrai pas de force. Je ne le décrèterai pas.

II

Médecin, voyageur, professeur, écrivain, fondateur d'instituts ou d'académies, rédacteur d'almanachs, propagateur de recettes pharmaceutiques, au besoin député de Monza, sa ville natale, ou sénateur de son royaume d'Italie, Mantegazza avait fait, avant trente ans, le tour du monde ; il avait, au même âge, donné son meilleur livre et vécu, tant en Europe qu'en Amérique, le sujet de deux bons romans. Je fus heureux d'entendre ce savant et ce galant homme, ce pétulant et universel polymathe unir dans son musée tant de sage réserve à l'esprit d'entreprise qui lui est naturel.

Les trois petites salles dans lesquelles il me promenait semblaient signifier au visiteur avide de synthèses précipitées :

« — Nous ne connaissons rien de ce qui sortira » de nous. Quelle doctrine pourra naître de la » mise en rapport de ces curiosités bizarres ou » communes recueillies de tant de côtés, nous ne » le savons pas. Mais nous voilà : regardez-nous » et méditez, si toutefois vous en avez la force.

» Nous ne sommes que le magasin des faits purs. » L'esprit scientifique nous donnera un jour,

» quand il lui plaira de souffler, le classement, le » tour, le sens et la figure qui lui paraîtront con- » venables : il tirera de nous les idées qu'il jugera » bonnes. Nous voilà, comme un flanc qui n'a » pas été fécondé, servantes, vases d'élection... »

III

Le classement de ces armoires est donc rudimentaire. Dans la première ont été réunies en nombre les dépouilles de la coquetterie des femmes. Les pauvrettes couchées avec les hommes de leurs siècles ont fait retour au vieil élément primitif. Leurs parures seules subsistent, en mémoire de leur puissance :

Les mortes en leur temps jeunes et désirées...

Ces cadences du plus libertin des poètes s'élèvent doucement d'un fouillis de nippes légères, l'une d'un blanc éteint, l'autre rose fané ou mauve pâle, presque toutes fraîches encore, paniers, corsets, crinolines, vertugadins. Une douceur voluptueuse, un trouble tentateur s'y attachent, comme un parfum. Tout proche, les insignes de notre vanité. Ce sont les cordons, les rubans, les médailles, les plaques qui servirent à distinguer les gens d'honneur. Pour ne blesser personne, on n'a

point exposé d'ordre contemporain. Plus loin, un jeu de clefs, dont Mantegazza veut que j'admire l'extrême simplicité.

— Ce sont les clefs du bon vieux temps.

Il en a de proportionnées à la malignité croissante des malfaiteurs, sinon à l'avarice de nos propriétaires.

Dans la vitrine contiguë, réservée aux passions brutales, esprit de justice, vengeance, cruauté, un cahier de papier jauni, mais propre et de petit volume, nous conserve une liste des criminels exécutés à Bologne entre les années 1540 et 1792. Plus loin un coutelas, qui trancha quantité de têtes en Dalmatie pendant la domination de Venise.

IV

Le département des passions religieuses est vaste. Il pourra s'agrandir. Mantegazza s'est contenté d'accumuler quelques bibelots incolores de la mômerie protestante, traités et livres de prières, avec les inventions du paganisme catholique cher à nos peuples du midi.

L'industrie antique et fameuse des timbres de Lorette est bien représentée.

— C'est, me dit Mantegazza, qu'elle subsiste encore, mais clandestinement. Il y a cinquante

ans, elle s'exerçait au grand jour. Les visiteurs de la sainte Maison ne quittaient guère la colline sans emporter un certificat du pèlerinage. D'habiles sacristains leur timbraient la poitrine avec une image pieuse. En voici des échantillons.

Faits de quelque substance qui ressemble au caoutchouc dur, ces timbres équivalent pour la bonté de leur empreinte à un tatouage parfait. Ce sont des brevets de pèlerinage que rien n'efface plus. Ils marquent les instruments de la Passion, le chiffre du Sauveur, la figure de la madone, l'Agneau pascal, la croix ou l'hostie enfermée dans un ostensoir.

D'autres vignettes moins dévotes et exécutées à la pointe de l'aiguille ont été proprement découpées sur des corps de forçats et de matelots. Mantegazza, prié de me dire à quelle passion doit être ramenée la coutume du tatouage, lève les bras en soupirant qu'il donnerait beaucoup pour le découvrir. En attendant, il a classé ce goût étrange dans la catégorie des sujets religieux qui, venus du mystère, y retournent sans avoir été expliqués.

V

Les deux premières salles du musée de psychologie sont publiques. La dernière est la plus recu-

lée sera au contraire secrète. Elle est réservée à l'histoire complète de la luxure. Les Indes, la Perse, l'Egypte et, parmi les modernes, l'Italie, l'Angleterre, notre France y contribuent, cette dernière par un curieux service de Sèvres et par beaucoup de livres, d'ailleurs imprimés en Belgique.

Mais Mantegazza se promet de grandes découvertes de ce qu'un angle spacieux de cette réserve sera consacré à Malthus. Le malthusianisme fait un des soucis principaux de mon docte guide. Je tente de lui rappeler à quel point le louable *Essai sur le principe de la population* est innocent des mœurs qu'on en fait dériver. Et comme, tout à son sujet, Mantegazza s'étend sur les dégâts contemporains du fléau dépopulateur, un mot de Dante qui me revient tout d'un coup a failli me faire sourire. Tandis qu'on me démontre que l'amour pour l'amour et la volupté pour la volupté sont des diableries inventées en notre triste siècle, les vers contradictoires du vieux poète remontent lentement à mon souvenir. C'est au chant XV du *Paradis*, le célèbre passage de la prophétie de l'ancêtre. Feignant de rencontrer dans les sphères supérieures Cacciaguida, son propre aïeul, qui avait vécu une centaine d'années avant lui, Alighieri, met dans la bouche de ce bon père la peinture idyllique et surtout satirique du beau temps de Florence.

« *Alors* », soupire Cacciaguida, « *alors il n'y*
» *avait pas de maisons vides d'enfants.*

» *Alors Sardanapale n'était pas venu enseigner...* »

Je n'ose finir de traduire ce qu'enseigna le malthusien Sardanapale aux tous premiers descendants de Cacciaguida, qui étaient en définitive les contemporains de saint Louis. L'italien a toutes les rusticités du latin :

Non v'era giunte ancor Sardanapalo
A monstrar cio ch' en camera si puote...

— Tel est ce Musée des Passions. Jusque dans la chambre secrète on y est caressé par un souffle de poésie.

VI

Mais ce souffle devient plus vif une fois qu'on en est sorti et que l'on se retrouve dans la rue de Florence. J'avais rendu à Mantegazza et à son distingué collaborateur, M. Hector Regalia, les grâces du plaisir que je leur avais dues. Ils s'étaient excusés avec la finesse de leur pays sur la façon modeste dont leurs collections remplissaient un dessin riche et ample, et plus je m'éloignais de ces doctes collectionneurs en goûtant l'air vivace d'un après-midi de printemps, plus il me semblait

que les « objets relatifs aux passions humaines » foisonnaient dans la lumière au-devant de moi. Toutes choses, réduites à l'état de simple enveloppe diaphane, me découvraient à nu ces passions génératrices et institutrices de la cité : les unes devenues architectes habiles, les autres peintres ou statuaires, mais imprimant et accusant en chaque fragment de muraille ou dans les reliefs de l'antique pierre dorée le mouvement ferme et hardi d'un peuple d'âmes vigoureuses et lascives.

Le soir vint et l'air s'adoucit. Je cherchai dans le vestibule de l'Annunziata la belle tête blonde qui luit comme un soleil au premier plan de la *Naissance de la Vierge*. C'est, assure-t-on, une image de dame Lucrèce. André del Sarte qui l'aima la prit pour femme et, après qu'elle l'eût trompé infiniment, elle l'entraîna à la ruine. C'est pourquoi on la trouve dans toutes les œuvres du maître. Jamais ces yeux, ce front, ces belles joues, plénitude de la lumière, ce sourire mystérieux ne me tinrent un langage plus évident.

Sous le porche, les petites filles vendaient des fleurs, les jeunes dames allaient et venaient. C'était une vigile et heure de confesse. Elles me firent souvenir de celles que j'avais aperçues la veille aux dernières flammes du jour. Je pensai aux petites joueuses de flûte et de guitare, aux marchandes de violettes qui se tiennent assises à la terrasse des cafés. Malgré leur air fané, leur

taille inférieure, j'évoquai les mendiantes qui offrent dans les rues des rameaux d'aubépine en fleur.

VII

Ainsi me revenaient les silhouettes familières de Florence. En dépit de la grande instabilité de leur vie, elles se composaient avec les monuments. De toute la soirée, je ne pus me défaire de ce songe persécuteur, animé et réglé par le souffle de primevère qui, hiver comme été, s'élève en palpitant le long de l'Arno florentin. La sensation n'était pas neuve. Je l'éprouvais depuis le moment de mon arrivée. Mais elle devenait, en s'accentuant, une ivresse.

Cette ivresse n'amollit point, car elle affine et fortifie ce qu'on porte de vrai dans l'âme. Elle est intelligence et courage, ardeur et lueur. Errant par les ruelles, elle m'introduisait au mystère de ce pays.

VIII

Poursuivant mon chemin dans une rêverie encore trop mal débrouillée, je passai *via Dante*

devant la maison paternelle du plus amoureux des poètes, qui fut le plus intelligent et le plus énergique des hommes.

EN CETTE DEMEURE DES ALIGHIERI, dit un bandeau de pierre blanche, LE DIVIN POÈTE NAQUIT.

Cette façade maigre et humble, qui a le caractère d'une transposition architectonique du personnage du poète, quand il passait dans sa longue cape rigide, me rappela naturellement que nul homme plus que l'amant de Gentucca et le serviteur de Béatrix n'a goûté le commun plaisir de haïr et d'aimer. Mais il fallut encore redescendre une ou deux ruelles jusqu'à l'Arno, dans le voisinage du Pont aux Grâces, pour qu'enfin le langage des passions de Florence apparut parfaitement clair.

Le hasard de l'association des pensées en fut la cause ou l'occasion : un portrait des Offices, André del Sarte peint par lui-même, je crois, se représenta devant mon esprit. Je l'avais regardé la veille avec une sorte d'amour. Les yeux caves, détournés et endoloris, le regard fou, timide et tendre, les maigres os traversant l'aride peau jaune, enfin cette chaleur et cette lassitude du dégoût uni au désir dont il avait l'empreinte, tout cela m'assaillit et, pendant que ma vue en était enivrée, une musique intérieure me rappelait le beau distique de Catulle : *Je hais et j'aime...*, seule épigraphe de ce portrait.

IX

Seule épigraphe de Florence. C'est le vrai lieu du monde où développer ses passions. Il est une ville plus belle, mais je n'en connais pas dans laquelle il y ait un plaisir aussi vif à tenir sous les yeux de l'âme le visage d'une amie ou d'un ennemi. Elle est le fruit sublime d'une vie si extrême que la volupté, la langueur même ou la dévotion y furent féroces. L'histoire de Florence, ses contes, ses chroniques, toute sa poésie portent le même sceau de la bonhomie sanguinaire ou d'une mortelle tendresse. Les armoires et les cabines vides de stylets et de dagues ont des cassettes de poison mêlées aux onguents et aux fards.

Celui qui souffre de trop haïr ou de trop aimer sera contraint ici de tourner au dehors la pointe de son sentiment. Il obtiendra la force de se délivrer par un acte. Et cet acte sera facilité encore, car la ville regorge de conseils et d'indications raffinés. La pensée de Florence et son atmosphère, ses rues étroites, sépulcrales et belliqueuses, ses fertiles jardins semés de citadelles nous proposent un choix de pensées, de calculs, de résolutions et de rêves parfaitement ajustés à notre désir.

Le mot de Musée est trop faible. Que n'a-t-il la puissance ! J'essaierais de lui faire dire ce que peut être en nous Florence. Un musée des Passions, mais de passions vivantes, non de celles qui sont inhumées et incinérées ; rempli, non de débris sans fonction, sans usage, ni des lambeaux livides d'anciens corps déchirés et liquéfiés, mais peuplé, en vue de la vie, de ces formes incertaines et fumantes encore, sortes de mannequin préparé au métal ignescent qui s'échappe du bouillonnement d'un grand cœur.,. Parmi tant d'exemplaires et de schèmes possibles que lui montrent les vastes promenoirs du riche musée, un jeune être distinguera sans hésitation ni retard, les caractères de sa vie et les deux ou trois grandes règles de sa pensée.

LIVRE V

LE GÉNIE TOSCAN

A Lucien Moreau.

LE GENIE TOSCAN

I

La plaine de Florence a vraiment un air de bonheur. Il me souvient que j'y entrai le jour même où parurent les premières nouvelles alarmantes de l'Orient, mêlées aux bulletins de la conférence sanitaire de Venise. Je vis ainsi distinctement le double fléau de la peste et de la guerre levé sur les villes d'Europe *. Mais cette idée ne put tenir contre les agréments d'une si heureuse campagne.

C'était un soir de février, sur la route qui vient de Pise et franchit le mont Albano au défilé de Gonfolina. Dans cette nuit naissante, le ciel se faisait pur et doux, la terre abondante et profonde. Des vergers, des bouquets de bois couronnés d'un

* 1897.

feuillage qui ne périt pas en hiver mêlaient une ombre pâle à la demi-clarté. Sur les hauteurs qui longent d'une ligne à peine tremblée la rive gauche de l'Arno, surtout aux points où leur relief se creusait mollement, montaient de place en place de sveltes châteaux-forts, des clochers, de hautes tourelles élancées sur des tiges fines et gonflées au sommet comme des calices de fleurs. Coulant à notre droite, en sens inverse du voyage, le fleuve un moment rétréci baignait de longs parterres dessinés avec art au pied des maisons entr'ouvertes. L'étranger ne saurait se défendre de sympathie pour un sol si gracieux et si commodément approprié à l'homme. Volontiers, pour ma part, je l'eusse appelé mon ami.

Mais la ville approchait. Je me réjouissais de voir sa banlieue si pareille aux pensées agréables que donne le nom de Florence. Je la sentais venir dans sa grâce maigre et nerveuse, sans langueur, mais dénuée de brutalité. Tout charme, toute suavité et toute élégance, un peu molle peut-être, telle était la Florence que j'attendais.

Sous une bande de collines plus douces à la vue que ne l'est au toucher la soie, apparut enfin le clocher de Sainte-Marie Nouvelle. Je le reconnus à ce signe qu'il se détache en avant de Florence pour qui arrive entre le nord et le couchant. Il ne manqua point de me faire souvenir des couples du *Décameron*. Sous ce clocher, au

milieu de la nef de cette vieille église, un mardi matin de l'année 1438, sept jeunes Florentines tinrent conseil avec trois jeunes gens de leur connaissance, aussi courtois, aussi bien faits qu'elles-mêmes étaient nobles et avenantes ; c'est là qu'on résolut d'échapper à la peste et de goûter sur la colline de Fiesole, dont l'air est salubre et subtil, la consolation de l'oubli.

Là-dessus la fatigue et l'excitation du voyage me firent rêver à moitié. Je me crus du *Décaméron*. Ou plutôt il me sembla que, cinq cent quarante neuf ans après la grande peste, je venais chercher à Florence ce que Fiammette, Pampinée, leurs compagnons et leurs compagnes, avaient demandé à Fiesole. De jeunes dames en robe couleur du temps se contaient, les unes aux autres, des histoires ou des fables encourageantes. Puis toutes et moi-même, nous nous ranimions à ces contes et l'on reprenait goût aux variétés de la vie.

— Mais, dis-je en somnolant, Boccace affirme que la rencontre de Sainte-Marie a eu lieu un mardi matin, *martedi mattina*, dit-il formellement, et, ce semble, il est jeudi soir...

Sur ce beau doute, le vagon dans lequel je raisonnais de la sorte fit halte. Je sautai sur le quai. Ce mouvement me tira un peu d'illusion.

Cependant je croyais toujours en entrant à Florence, pénétrer dans une espèce de paradis

formé pour les délices de la vue et des autres sens.

Aussi, quand la Florence véritable apparut, l'effet de ma surprise ne fut pas médiocre. A l'angle d'une rue obscure, qui débouchait sur une place vivement éclairée, j'ai senti comme un coup au cœur la gravité, la force et la majesté florentines. Quel visage sévère, dur, aux traits anguleux et profonds, me montra le génie toscan !

II

D'âpres maisons de pierre nue, de hautes façades aveugles, sombres, mortes à tout, brisant ou lassant le regard, hostiles au mouvement de la curiosité et enfin presque menaçantes : ce sont les palais de Florence. Des poings de fer sortent du mur de place en place. Il paraît que jadis on fixait là-dedans des torches. Mais on les dirait tendus contre le passant. Aucune autre saillie. Et des portes épaisses de bois dur ou de fer massif, couvertes de dessins farouches, souvent parsemées de gros clous d'un métal qui ne brille pas.

Au-dessus de ces portes, la pierre, une pierre orgueilleuse, froide, dense, insensible, que les gens du pays nomment, je crois, pierre sereine,

peut-être de ce qu'elle défie le temps et l'homme. Les temples de l'Attique ont aussi un aspect de sérénité éternelle ; mais la force en est souriante : un air léger circule autour des solides colonnes. Ici, point de colonnes. La paroi lisse, ardue. Jusqu'à la hauteur d'un second ou d'un troisième étage parisien, ces austères façades ne montrent aucune croisée, ne supportent pas de corniche. Nul ornement, que le grain serré des matériaux et leur belle teinte d'or sombre.

Que la rue où sont établies ces forteresses soit étroite et obscure, comme celle du Proconsul, ou qu'on ait formé sous leurs murs une grande place aérée et lumineuse, toutes ont un grand air de haine. Elles gardent au front l'orgueilleux monogramme du premier Florentin qui les éleva, aussi bien pour s'y défendre du populaire que pour dominer ses égaux et imposer sa loi sur tous. Simple citoyen ou déjà tyran de sa ville, c'était une espèce de prince. C'était à tout le moins un seigneur domestique, désireux de rester le maître chez lui et de retenir les siens dans l'obéissance comme pût l'être un père de famille romain. Dans ce refuge, s'accordait une libre pâture à l'ambition, à la colère et au reste de ses passions.

En descendant le cours des âges, Florence eut beau se laisser gouverner par le menu peuple, puis tomber au-dessous de ce simple état popu-

laire et se donner une manière de César, elle ne perdit pas l'antique marque du patriarcat primitif. Au XVIIIe siècle et encore au temps de Stendhal, ces anciens donjons de la liberté domestique passaient pour le théâtre d'inhumaines orgies. Le goût sévère et violent de ses édifices valait à Florence une renommée de science aux secrets du plaisir sanglant. La physionomie subsiste, à défaut de la renommée. Je l'ai retrouvée jusque dans les bâtiments les plus neufs des architectes florentins. Murs épais, assises puissantes, ouvertures peu prodiguées, sont encore le triple caractère de leurs maisons.

Imitation involontaire, goût réfléchi de la tradition ou souci de ne point défigurer leur ville, quelle que soit la cause de ces ressouvenirs, ils sont manifestes. Je me défendais de songer au génie d'une même race, puisqu'on abuse, de nos jours, de ce genre d'explication. Qui sait pourtant jusqu'à quel point le caractère florentin s'affranchit des anciens Étrusques ? Sans doute le premier établi en Toscane, ce vieux peuple essaya de s'y enraciner par des constructions éternelles. Ses artisans ont décidé du style de tous ceux qui leur ont succédé.

Il est certain qu'on ne rencontre dans les rues de Florence que fort peu de boutiques à larges baies vitrées, faites au goût de nos modes contemporaines. Les cafés mêmes prennent jour par de

modestes et parcimonieux carrés-longs, taillés dans la muraille comme à regret. Dans les demeures historiques, si la nécessité moderne fait ouvrir des fenêtres au rez-de-chaussée ou à l'entresol, ces jours nouveaux sont grillés et les treillis de fonte ou de fer se doublent, se quadruplent. Bien qu'il y ait là des chefs-d'œuvre de forge, il ne me semble pas qu'on ait beaucoup cherché, comme à Avignon par exemple, les simples effets artistiques. Autant que j'ai pu l'observer, ces grilles ne bombent guère en panses fleuries. Leur applique est rigide. Elle ferme, défend et cloître, c'est tout son service. En vain les mœurs des hommes sont-elles devenues plus douces. On dirait que Florence n'ose pas s'y fier encore et qu'enfin la patrie de la guerre civile ne perce les murailles qu'avec d'infinies précautions.

III

Ce violent appareil est au premier plan de Florence. Mais, pour arriver au second, il faut du temps, une volonté soutenue. Et cependant il ne faut que lever les yeux. L'accablement est si extrême qu'on les tient fixés près de terre.

Un nouveau sentiment se forme, au fur et à mesure que monte le regard. Ce qui naît brus-

quement du sol avec un aspect de prison, de citadelle ou de tombeau s'achève plus haut en dentelle. Cette pierre, qui épouvante dans son rugueux et triste soubassement, épanouit auprès du ciel de charmantes délicatesses dont la limpidité de l'air permet de compter le détail. Elle est brodée abondamment d'écussons, de corniches et d'autres reliefs d'une grâce fine. Tout en haut, les fenêtres surtout font des miracles ; de sveltes colonnettes, simples ou accouplées, soutiennent le cintre ou l'arcade aiguë ; plus elles approchent du faîte, plus leur ciselure légère étonne de richesse et de subtilité. On songe à ces grands arbres dont le tronc nu et gris, et les branches obscures finissent par jeter une multitude de fleurs.

Tantôt paré d'une corniche, comme chez les Strozzi, tantôt ceint de créneaux fourchus, ou simplement couvert d'une toiture à pente douce, le faîte de quelques-uns de ces monuments, le Palais vieux, le Bargello, qui servit autrefois de prison à la république, est surmonté d'une haute tour à quatre angles. Celle-ci porte aux nues, comme une offrande ou un défi, la cloche et le lys de Florence.

On sent alors en quoi les modernes Toscans ne furent pas uniquement de bons ouvriers d'architecture militaire. Ce peuple orfèvre, forgeron, ébéniste, verrier a connu la passion presque fiévreuse, le génie presque maladif de l'art orne-

mental. La toreutique des Anciens ne servait qu'aux dieux et aux femmes. Ici, le plus brutal voulut une poignée bien ciselée pour son épée, et sur la lame des incrustations précieuses. On a souvent noté le fait ; mais j'ai compris ce caractère de recherche imprimé dans les âmes les plus violentes quand j'eus franchi le seuil de l'un des palais de Florence. Où mon œil, abusé par la rudesse des murailles, s'attendait à quelque caveau, régnait une clarté égale, une cour vaste s'étendait où ne manquait ni l'eau, ni l'air, ni le soleil. Au centre, une fontaine. Aux côtés du carré, un réseau d'arcades basses, toutes fleuries d'images et d'inscriptions. Il semblait que la main d'une femme les dût cueillir. La roche est vieille. Elle a noirci. Les figures qu'elle a reçues sont restées belles de jeunesse : glorieuses roses de pierre, corbeilles de feuilles roulées, arceaux fléchis comme des personnes humaines. Les escaliers, divisés en paliers fort étendus, mènent, selon des pentes aussi douces que magnifiques, aux étages supérieurs. Quelle merveille que le déroulement des gradins sur l'un des flancs intérieurs du Bargello !

Et quelle volupté que cet amas d'objets délicats et gracieux sur le revers des murailles inexorables ! On tenait à l'écart l'étranger animé de pensées hostiles. Mais le visiteur accueilli, tout le fête d'un sourire grave et discret. Ce sourire, il est

vrai, n'est pas celui de l'hospitalité orientale. Et ce n'est que la face des murailles qui se dérident. Le palais florentin nous tient, et il nous retranche du monde. Où êtes-vous, légers entrecolonnements, aérienne liberté de la vie antique ! Ici, l'air, la lumière ne viennent guère que des cours : l'une et l'autre appartiennent au maître du palais. Toutes les trahisons s'y peuvent consommer, l'histoire florentine est pleine de ces guet-apens.

IV

Voyant les églises, les cloîtres, les musées, le palais, je passais mes journées dans la société des morts. Mais on n'échappe nulle part à la pensée, à la présence des vivantes. Sont-elles belles ? Il n'y a pas de voyageur qui soit libre de ce souci.

Il faut, je pense, distinguer. Car les premières florentines croisées en arrivant rue des Ceretani, rue Calzaioli, me parurent charmantes avant même que d'être vues. Ce pas ferme et nerveux, ce geste souple, qu'on ne trouve guère en province, me montraient que j'étais enfin parvenu dans une ville capitale. Depuis Gênes, que j'avais quittée l'avant-veille, tant de paysages différents s'étaient succédé sous mes yeux qu'il me semblait

avoir couru la campagne six mois. De là, le vif plaisir que me donnèrent ces petites Parisiennes de l'Italie.

Il eût suffi, pour continuer le plaisir, de fermer ou de baisser les yeux jusqu'au lendemain, à l'heure où je fus aux Cascines. Là, en effet, se montre la *société* de Florence. A l'ombre des pins centenaires, dans l'étroite et longue avenue qui borde l'Arno, à l'air tiède, au pâle soleil, j'ai vu passer un nombre infini de belles personnes et dont plus d'une, par le vigoureux accent, la grâce solide, la finesse pure des traits, par un éclat de sa pâleur mate ou ambrée et la simplicité de tout le caractère, réalisait un rêve de la beauté antique. Mais ces formes heureuses qui, en marbre, n'eussent servi qu'à nous rendre plus sages et plus religieux brûlaient de vie, hélas ! et communiquaient de leur trouble.

Les promeneuses des Cascines appartiennent pour la plupart au patriciat de la ville et forment comme un petit îlot flottant où se réfugie la fleur des beautés de l'Italie. Si on les met à part, la race florentine est loin d'être belle. Ce que j'en ai vu en d'autres quartiers est même assez laid. L'uniforme laideur du sang populaire, en un lieu si beau, me déçut.

Les villes du midi habituent, en effet, leur visiteur à tant de surprises ! Ce n'est pas seulement sur les promenades à la mode qu'on a

chance de ressentir une belle palpitation. Sur un bout de trottoir, dans l'ombre d'un vieux magasin, à l'entrée d'un corridor sale, on est pris tout à coup par la beauté de carrefour, éclatant comme un astre sous les plus modestes habits. Une taille bien faite, un pas doucement balancé. Si on lève les yeux, c'est un bel œil, un teint de fleur nouvelle dans le cadre d'une croisée, qui tirent brusquement de pensée ou de rêverie et suspendent d'admiration. Jeux des rencontres du hasard communs à la Provence, à la Gascogne et à l'Italie. Ce bon hasard ne se joue guère au dedans de Florence. Le voyageur éprouve avec mélancolie qu'il manque quelque chose à tous ces plaisirs.

V

Comment une race si vieille, une campagne si féconde en nobles arbres inutiles, un ciel si doux, ont-ils disgracié jusqu'à ce point le grand nombre de leurs enfants ? Ni éclat ni finesse dans la nuance de la peau. Nulle régularité dans les traits des visages. Des corps osseux et boursouflés, souvent asymétriques et déjetés, voilà ce qui frappe.

Et l'on songe au passé, aux saintes figures de l'art:

— Jeunes gens de Florence, jaillis comme des lys de l'étroit justaucorps, orgueil et joie du statuaire ! Honnêtes dames dont la robe dessine les plis verticaux, parfaitement rigides, dans les Nativités ! Madones aux graves paupières, corps mystiques, trop minces, dont le vêtement flotte à la brise angélique, ployés, presque rompus par l'*Ave Maria !* Vierges folles, figures d'un calme trompeur, que démentent bien la mollesse, robuste pourtant, de vos lignes et la langueur de vos regards, têtes méchantes et sereines, poitrines et seins florissants ! Si la race n'a pas changé depuis l'âge d'or de Florence, ce n'est point dans le menu peuple, ni même dans le peuple gras que vous ont rencontrés les Allori, les Cellini, les Botticelli, les Lippi, les André del Sarte, les Ghirlandajo : s'ils ne vous ont rêvés, il faut que les personnes des familles les plus illustres n'aient jamais hésité à monter dans leur atelier.

Tel était, dans une forme un peu exaltée, mon premier sentiment. Mais je dus observer combien les plus laides physionomies que je rencontrais dans la rue offraient pourtant une expression de vivacité intelligente et réfléchie. Je sentis, en particulier, le luxe étonnant des nuances dans les signes de la finesse, depuis la bonhomie à peine maligne jusqu'à la ruse et la perfidie déclarée. Même variété dans les tours que donne au visage la passion. Pas un trait de ces boutiquiers et de

ces ouvrières qui ne fût significatif ; pas une déformation qui ne fût éloquente et, en quelque sorte, historique, si les airs du visage racontent l'histoire de l'homme. Nos mots de laideur spirituelle et de laideur passionnée sont ici de situation.

Un regard plus profond m'embarrassa bien davantage. Comment faisaient donc ces gens-là pour être laids ? Vus d'un peu près, ils ressemblaient parfaitement aux chefs-d'œuvre de leur peinture et de leur sculpture locales. L'application, l'étude me découvraient ces ressemblances. Je m'en pénétrais chaque jour. Avec quelque stigmate de surcroît, je reconnaissais les mentons aiguisés en fourche de Botticelli ; plus loin, exagérée ou comiquement déviée, la ligne ondulée et serpentine de ses beaux corps. Je remarquais ici les maigreurs allongées des têtes faméliques dont s'inspira si fréquemment le triste et attentif Donatello, ailleurs ces larges faces, osseuses et musclées, parfois doublées d'une couche de graisse rose, que nous ramène Ghirlandajo. Je concluais que tout ce que Florence présente de vivant répète en laid, mais répète distinctement les choses éternelles qu'elle garde sur ses murailles. Levez le masque qui grimace et la similitude des visages éclate aussitôt.

Ce vilain masque d'où vient-il ? Croirons-nous simplement à la dégénérescence du type depuis

le XVIe siècle ? J'ai parfois admiré chez des petites filles de dix ou douze ans, qui jouent dans le ruisseau en sortant de l'école, chez les garçons, jusque vers quatorze ou quinze ans, un caractère qui les oppose à leurs père et mère comme à leurs grands frères et à leurs grandes sœurs. Ces grands enfants ou ces jeunes adolescents sont très beaux. En eux, les modèles de l'art florentin apparaît dans sa fraîcheur, dans sa nouveauté, sans une ombre, quelques types tellement purs qu'on les croirait descendus vifs d'une fresque du Dôme, d'un cadre du palais Pitti. Il n'y a d'un peu avivé que la couleur. On saluerait une fillette de la rue : — *Bonjour, ange de Botticelli,* et telle autre : — *Salut, madone de Lippi.*

Ange féminin ou madone, il ne faut pas beaucoup de saisons pour les défleurir. Longtemps avant d'être nubiles, toute grâce les a quittées. Dès le premier moment de leur maturité, la ligne se corrompt et le teint se fane. J'en ai cherché et peut-être trouvé la cause dans la vive précocité de toute la race. Ai-je dit que cette beauté des petits enfants a, comme la laideur chez l'adulte, une ardente expression de passion et d'intelligence ? Cet air, commun à toute créature florentine, est peut-être le signe du génie même du pays.

Une passion, une intelligence trop prompte, voilà ce qui dévore, brûle, réduit en cendres le charme délicat des petits Florentins. Sans doute

qu'ils soutiennent une vie trop active pour le commun de jeunes êtres. Trop sentir, trop penser les dessèche, les contrefait ou les empâte. Seules, de rares créatures, comme celles que j'ai aperçues aux Cascines, affinées mais fortifiées par l'hérédité du bonheur, savent briller du feu qui ravage toutes les autres. Au combat que les deux plus dures forces de la vie livrent à leur beauté, aux offenses dont la pensée et le désir les accable et les ruine, naît en elles, ou du moins dans l'aspect de leur face pâle, un air de fièvre et de langueur qui compose un charme nouveau.

Par là, tout compte fait, l'art florentin et la nature florentine ne se contrarient plus. Il est superflu de penser que le physique de la race ait perdu grand chose depuis trois siècles. Les meilleurs artistes de la meilleure époque ont, du reste, laissé une collection copieuse de laideurs caractéristiques. Ces ouvrages d'un réalisme aigu sont à considérer. Celui qui les a médités s'aperçoit qu'ils ne diffèrent point, quant aux marques du type, d'avec les œuvres les plus idéalistes. Celles-ci montrent seulement le type simplifié, remis d'accord avec lui-même et décoré des prestiges de la jeunesse. L'essentiel des traits qu'éternisent tous les artistes florentins leur est venu du populaire de leur ville ; pour le surplus, les enfants et les grandes dames l'apportèrent aux contemplateurs de génie.

VI

Quel désert, l'Arno à Florence! En huit jours je n'ai pas vu trois embarcations. Unie comme un miroir, l'eau ne porte que des reflets. Maisons, palais, masures s'y regardent du haut des rives. Au midi, depuis le pont de la Sainte-Trinité jusqu'au delà du Pont Vieux, il n'y a point de quai, le pied des édifices enfonce tout droit dans le fleuve. Il faut voir au soleil couché la couleur vigoureuse, la hautaine et forte structure de ces façades florentines, toutes blessées, lépreuses, avec leurs croisées en arceaux et leurs corniches en dentelle, se refléter fidèlement dans cette longue nappe nue, que le ciel occident trempe de rose et d'un or glauque. On dirait un recueil de souvenirs mystérieux arrêtés au poinçon sur des bandelettes de bronze.

A ce moment du soir, le vaste plateau arrondi qui domine l'est de la ville se couronne de petits feux. Ces points scintillants nous appellent. Quelque chose attire là-haut le passant de Florence. Et l'on cède, bon gré mal gré, à cet appel. On prend le pont aux Grâces et la porte Saint-Nicolas ; sans remarquer la curieuse agitation de ce quartier bien populaire, un peu pouilleux, d'un goût à ravir tous les amis du pittoresque, on

s'élève, entre deux rangées de cyprès sombres flanqués eux-mêmes d'oliviers, sur une âpre montée, mi-escalier, mi-rampe douce qui conduit à San-Miniato.

La colline de San-Miniato ferme brusquement ce côté de l'horizon ou, pour mieux dire, elle l'occupe, l'emplit et le décore à la manière d'un autel ou d'un tombeau. Anatole France, dans son *Lys rouge*, vante le style ferme et pur de ce monument naturel. Peut-être que le double mont où Fiesole repose, comme un bouquet de fleurs sauvages dans le creux d'un beau sein, paraîtra d'un goût plus riant ; mais nulle part au monde l'accord de la grâce suave avec une mâle énergie ne se réalise aussi bien qu'à San-Miniato

VII

Je dois dire qu'on y peut monter en voiture. La place Michel-Ange dont j'avais vu d'en bas s'allumer les rampes de feu forme comme un premier palier de la colline. Cette place est immense. Une copie assez fidèle du *David* conservé à l'Académie des Beaux-Arts orne la fontaine centrale. De là plusieurs pentes semées d'arbres sauvages mènent au deuxième palier, petite hauteur élégante et fort à découvert que surmonte

l'église de Saint-François de la Montagne. Michel-Ange, génie du lieu, qui défendait de là sa ville contre Charles-Quint, aimait cette chapelle pour sa rusticité. Il l'appelait, dit-on, la belle villageoise. Elle est nue, mais de proportions très agréables et les vieilles murailles jaunes recueillent ce qui reste de clarté dans le ciel après que le jour est passé.

On a planté, à gauche, sur l'arête de la colline, une forte haie de cyprès où vient se briser le regard : en sorte que les yeux sont nécessairement rejetés à droite vers la vallée et sur la plaine. Cette fine violence était à peine utile car la vallée contient Florence épanouie avec ses clochers et ses dômes et la plaine comprend les jardins de Florence, avec le pays tributaire. Beau et riche pays, étoffe magnifique où furent taillés les chefs-d'œuvre et les grands hommes, on veut monter plus haut pour l'embrasser dans sa véritable étendue.

Encore un petit bois, une pente légère, d'obliques chemins sommairement dessinés, et l'on parvient, sous une voûte, devant la porte du cimetière et de l'église de San-Miniato. L'église revêtue de marbres noirs et blancs est antique; le cimetière, trop moderne. Mais je négligeai l'un et l'autre, ne cherchant, à vrai dire, qu'un point central et culminant d'où mettre de l'ordre chez moi.

VIII

Dans le mystique recueillement de la nuit, il arrive parfois que les choses ont un langage. J'entendis assez bien ce que répétait cette claire nuit d'Italie.

La robuste masse apennine déployait du nord à l'est dans le lointain une draperie violette et blanchâtre. Toute la plaine illustre déroulée à ses pieds semblait dire, dans les ténèbres et le silence, en considérant la montagne :

— Voilà ma mère, ma maîtresse. Voilà ma protectrice. Et voilà mon abri contre les vents, les pluies, les nuages pernicieux. Elle est la règle de mon ciel, le tempérament des saisons et l'artisane infatigable de ma richesse.

De leur côté, les hommes qui, par un hasard bienheureux, eurent les premiers cheminé par les hauteurs et, s'étant établis dans cette fertile région, trouvèrent tant de fruits en échange de peu de peine, me disaient, quoique morts depuis beaucoup de siècles, en désignant du doigt décharné le même Apennin :

— Il est notre rempart. Qui pourra le franchir ? Qui passera par là ? Nous sommes enfermés dans la tombe après nos travaux de défense, mais

nos enfants nous peuvent succéder sans interruption. Sûrs de n'être jamais troublés par des intrus, ils vivront ici entre frères en faisant refleurir tous les arts amis de la paix.

— Il est assez vrai, me disais-je en recueillant ces deux discours, que l'Apennin, avec les montagnes qui s'en détachent, alpes apouanes, monts pisans et Albano, prodigue aux terres de la Toscane du nord les bienfaits d'une ample nature. Mais la race des hommes n'y a pas rencontré de vie plus paisible qu'ailleurs. A peine fixés, on sait bien qu'ils furent dans la nécessité de se retrancher. Contre qui ont été dressés les premiers murs de pierres frustes, constructions dites pélasgiques dont Fiesole conserve le vestige inquiétant ? Fut-ce contre des étrangers ou des voisins ? Ne fut-ce pas plutôt au cours d'une guerre intestine, née justement de l'abondance et de la richesse du sol, entre ses premiers occupants ?

Que j'étais fol, en arrivant, de relater comme un contraste la suavité du paysage florentin et la rude physionomie de la ville ! C'est cette douceur du pays qui fit courir aux armes, excitant les disputes par les rivalités. C'est elle qui forma l'appareil guerrier de ces murs. Lorsque le paradis régnera sur la terre, comptez que toutes les maisons seront fortifiées comme les palais de

Florence : car tout le monde aura beaucoup à perdre et à gagner. Les violences civiques, les révolutions, les émeutes et les autres calamités se comprennent par l'excellence prodigieuse de la contrée. Les hommes passionnés qu'elle avait nourris de son suc n'étaient point des méchants ; mais elle était pour eux un trop beau sujet de désir. Ils mirent à la posséder, à poursuivre leur bien en elle, une ardeur et une violence dignes d'elle, mais presque sans modèle ni imitation dans l'histoire.

IX

— *O ma belle guerrière !*

J'adressais à Florence le sombre salut d'Othello. Devant moi, comme sous une forêt de lances, sous ses tours et sous ses remparts, elle se donnait au sommeil. Depuis trois siècles elle dort. *Le risorgimento* de l'Italie ne l'a pas réveillée, ni les dix années du séjour du roi de Piémont. Elle dort. Je songeais à toutes les fureurs qui la soulevèrent. Je revoyais la face de ses enfants les plus fameux, masques à fureurs peintes, âpres enseignes du désir : tantôt douces comme des visages de femme, ne respirant que le souhait d'un repos gracieux donné aux passe-temps de la vie et des

arts, tantôt dures, contractées et mystérieuses, pliées sur elles-mêmes, portant la trace vive des flagellations du Destin.

Mais le Destin n'a jamais épargné Florence, quand elle s'épargnait un instant elle-même. Quelle ville a souffert plus de sièges et plus d'invasions ? Où les barbares ont-ils donné avec plus de furie ? Les passages de l'Apennin furent vite sondés. Les Etrusques eux-mêmes avaient bientôt cessé de rêver avec confiance du côté des monts protecteurs. Par là, en effet, débouchèrent une à une toutes les races qui devaient saccager et peupler l'Italie. Elles n'ont pas fini de glisser sur la même pente. Contre les hordes cimmériennes Florence, mille fois, dut armer son sein délicat.

Elle avait des rivales ou des sujettes dangereuses. Cette Pistoie collée à la montagne, là-bas Lucques, et, derrière la bande des collines la triste Pise, vingt autres villes ont alarmé son instable suprématie. Tout cela la tenait inquiète et l'obligeait à un effort perpétuel.

Effort à quoi ? Pour quoi ? Pendant que j'en faisais le compte, je revoyais le plus amer des sourires du monde, celui qui éclaire d'une faible et triste clarté cet honnête visage de Michel-Ange dans tous les portraits qui nous sont demeurés de lui. Ni comme Etat, ni, à vrai dire, comme centre de mœurs, la vieille république n'est plus. Une dégénérescence insensible est venue à Flo-

rence, comme à l'Italie, comme à toute cette planète qui refroidit de jour en jour, s'enlaidit et se barbarise.

Dira-t-on que, du moins, tant d'effort réuni fait une belle ville et une belle histoire? Sans doute. Il faut souscrire de tout cœur à ce jugement. Mais il faut avouer qu'une telle beauté est confuse, multiple et divisée en cent endroits contre elle-même. Elle résulte du hasard et de la nature, la nature donnant, le hasard conservant sans aucune règle précise, bien plus que de l'effort coordonné des hommes. Lorsque ceux-ci sont parvenus à mettre debout quelque monument à quadruple façade avec une corniche entière, un toit, des plafonds achevés et des fresques qui aient séché complétement avant de s'écailler, comptez qu'ils ont donné leur somme; les pauvres gens ne bâtiront jamais une place, ni une ville entière, ni un Etat complet. Leur vie est courte, leur tradition sujette à se rompre sans cesse. Ils ne s'écoutent guère, et ils ne se comprennent point.

A quoi tendit l'effort surhumain de Florence? On assure que Michel-Ange se le demandait en sculptant l'*Aurore* et la *Nuit* sur les tombeaux de la chapelle. J'avais vu les sombres figures. Mais à San-Miniato, sur cette hauteur solitaire, devant l'héroïne endormie, j'ai senti mieux qu'ailleurs la pensée amoureuse et mélancolique du statuaire.

L'histoire florentine et l'histoire de l'univers m'ont souri un peu comme lui.

Il ne faut pas être vainement ambitieux pour les très belles choses. Elles sont, et cela suffit. Comme le montrent le lys ensanglanté de ses armes et le sens du mot qui la nomme, Florence aura été une fleur de la terre. Elle aura été cette fleur de paix, de plaisir et de joie, d'où sortent, par une surhumaine génération, la guerre, ses transports, ses malheurs, ses vertus. En descendant la côte de San-Miniato, il me semblait tenir en main ce lys déchiré et sanglant.

— Non ! disais-je, pourquoi demander aucun fruit à une fleur si belle ?... Notre univers est une tige dont la fleur ne fait pas de fruit.

LIVRE VI

LE RETOUR ET LE FOYER

NOTES DE PROVENCE

Au vicomte de Léautaud.

Pourtant, l'on se montrait quelque auguste décombre
Quelque jeu de soleil échauffant un pin sombre,
Par places le rayon comme un poudreux essaim,
Lumière du Lorrain et cadre du Poussin....

Sainte-Beuve.

LE FAUX PRINTEMPS

Nous avons traversé la France couverte de neige. Le petit jour qui s'est levé au midi de Vienne nous présente le même paysage glacé ; mes yeux faits à considérer ces campagnes par des matinées de soleil cherchent inutilement à les reconnaître. Des murailles fameuses autrefois saluées au passage d'un nom ami fuyaient sans souvenir, comme des étrangères. Seuls, accablés de neige, les plans horizontaux donnaient quelque vie au regard.

A la frontière de Provence cette neige se dissipa. Dans un air coloré de longues franges roses, flottèrent, du levant au couchant, des flotilles de nuages de toute forme. Mais ces nuages s'empourprèrent ; sous leurs plis redoublés se manifesta le soleil.

La lumière jaillit bientôt, dora les écailles du Rhône et courut multipliée comme un feu subtil entre les verges noires des petits arbres qui se

succédaient dans la plaine. Ces lumières du ciel sont peut-être le souverain bien. Elles apportent le courage et l'égalité à notre âme et ramènent à leur proportion les maux que centuplait chaque folle imagination de la nuit. O consolatrice de l'homme ! J'avais le corps, l'esprit trop malades pour les nommer ; mais elles me sourirent en se distribuant sur toutes les choses. Les vieux murs ravivés s'échauffaient sous la flamme agile. Les teintes naturelles y refleurissaient à vue d'œil.

Nous avions dépassé ces coteaux du Valentinois que baigne la Drôme, *d'aquèu Valentinès que Droumo arroso,* comme chante Mistral. Avenues de platanes et de mûriers, jardins déserts encore, maisons caduques et nouvelles adossées à la roche ou construites en plein champ, les petites villes prospères du Comtat se mirent à défiler dans cette splendeur. L'air dépouillé comme la terre nous laissa voir du haut en bas de leur structure les gloires romaines d'Orange. Ce fut un peu plus loin que la voie reprit sa tristesse. Introduits en Provence par une espèce de portique composé des nuances les plus délicates du ciel, ce portique franchi nous laissait retomber sous la loi de l'hiver. Point de neige, mais ces larges gouttes d'eau glaciale qui sont de la neige fondue, et toute la campagne pénétrée d'une demi-brume d'où sortaient çà et là des créneaux, des clochers, des tours.

Je serais retombé dans l'état de langueur qui m'avait chassé de Paris si, en suivant le fil du Rhône, sous la mélancolie de l'espace supérieur, les formes des collines ne m'eussent révélé le mérite essentiel de leur composition. A la faveur de ce gris matin de février, elles m'ont fait comprendre qu'elles n'ont pas besoin des revêtements du soleil. Oui, ce pays vaut par lui-même. Les petites hauteurs qui environnent le monastère de Frigolet, le thym modeste qui les borde et les oliviers nains alignés en pâles bosquets témoignaient d'intentions exquises, et parfaitement réussies.

J'imaginais qu'il faisait peut-être un froid vif et n'osais me risquer à la croisée de la voiture. Quand il fallut descendre en avant de Marseille, la bienveillance universelle me saisit, comme par la main. Dans l'air calme la pluie tombait légère sans répandre cette humidité pénétrante qui autre part menace de dissoudre l'âme et la chair. La pluie cessa ; l'air aussitôt devint sec et brillant. Il brillait non du lustre que laisse parfois une averse, mais, véritablement, de sa lucidité. Si le ciel restait floconneux, ces flocons se bombaient à des hauteurs divines et formaient une voûte qu'approfondissait le regard.

Entre tant de remarques faites pour enchanter un transfuge et un exilé, le hasard du chemin me présenta un vieil amandier couvert de cre-

vasses, que l'habitude de plier sous le même vent avait allongé sur le sol. Deux semaines plus tôt, on l'aurait pris pour quelque bûche monstrueuse réservée sur le bord du talus par les paysans. Mais à peine l'écorce noire était-elle visible sous la profusion éclatante des fleurs qui en avaient jailli. Non seulement la pointe des tigelles, mais une infinité de tétines imperceptibles échappées de l'écorce crevaient en nuage de fleurs. Entre le bois inerte et cette fleur aérienne, pas une feuille. Il m'en ressouvint, ma Provence allait ouvrir ses semaines de faux printemps.

De toutes nos saisons, c'est assurément la plus belle. « *Chaude*, *pure*, *dorée* », trois mots d'un ancien hymne que je lui composai dans mon adolescence, me revenaient sur un rythme persécuteur. Mais, à quinze ans, tout enthousiasme exagère. A dire vrai, la pluie et le soleil se disputent ces jours charmants. Et, cette année, le soleil n'est pas assez pur pour sécher la terre amollie. Là-dessus, les paysans invoquent le mistral. Et le mistral accourt. Un fleuve aride passe sur la campagne, en boit toute l'humeur, durcit et maçonne la terre. Déjà le blé nouveau montre sa pousse d'un vert tendre et se met à trembler avec une inquiète douceur. Dans les arbres, le haut des vergettes se tend comme un mamelon trop gonflé. Des formes indécises en travail évident ponctuent la longueur des ramilles.

Ce qui bourgeonne ainsi, malgré le mistral de février, brûle facilement six semaines plus tard. Notre Mars s'applique à mériter les noms redoutables que lui ont décernés les pères latins. A peu près certains de la ruine, les paysans se défendent d'un désespoir prématuré et tout en se donnant à des précautions infinies :

— *C'est la saison*, assurent-ils, *il faut que la sève travaille.*

Peut-être convient-il de suivre comme eux la nature. Parmi tant de sagesse émanée de ces bons rustiques, la bourrasque a beau faire, les joncs et les roseaux plier eux-mêmes en tournoyant. Des abîmes de l'air à toutes les racines végétales de l'être, le ciel renouvelé impose sa jeune vigueur. La croissance de la lumière, une tiédeur manifeste de jour en jour, les fleurs de toute sorte qu'elle fait s'exhaler avec un soupir de plaisir, le souffle retenu mais sensible de tant d'autres fleurs latentes encore ont bouleversé la face et l'intimité des vivants. Hier n'est plus et tout s'efface de ce qui n'est point l'avenir.

Ce matin, un pêcher en train de défaire sa fleur m'a tenu sans haleine et dans une espèce d'angoisse. Je ne trouvai à comparer à cet effort mystérieux que le bas-relief des divinités d'Éleusis. Mais, comme je priais ces Mères ineffables et le tendre jeune homme élu pour le signe sacré, les visibles déesses apparurent dans le ciel clair.

Je les reconnaissais, la plus âgée à son sceptre trois fois fleuri, sa fille à la torche éternelle, préparant l'une et l'autre nos mortelles félicités.

— *N'en doutons plus*, dis-je à mon ami : *Il approche.*

— *Qui ?*

— *Le véritable Printemps !*

UN VENDREDI A AVIGNON

A Henri Calté.

On conte qu'Alfred de Musset, quand il toucha à la vieillesse et à la mort, conçut un beau désir qui fut satisfait. Les conservateurs du Louvre lui permirent de visiter leurs salles au milieu de la nuit, accompagné des gardiens qui portaient devant lui des lampes. Musset avait senti qu'il y a trop de visiteuses dans les musées. S'étant mis à l'abri de ses contemporaines, il put communiquer dans la nuit solitaire avec Raphaël et Vinci.

J'ai souvent envié au poète la liberté de sa promenade. Mais il me semble en avoir connu quelque chose dans la visite que je fis un jour à Avignon, ville qui vaut bien des musées. C'était un vendredi. Les rues étaient désertes, et les boutiques qui les bordent demi-closes. On avançait presque tout seul. De loin en loin, un ouvrier, ou quelque rangée de soldats. Mais on n'apercevait aucune Avignonnaise. Et toute la ville en avait changé d'aspect.

Je tenais Avignon pour la ville du sentiment, un peu dupe du va-et-vient lascif qu'y entretiennent quelques centaines de jeunes femmes dont la beauté ressemble aux premières minutes du matin et du soir en ce que ces heures présentent de rapide et de passionné. Elles ont la peau d'une transparence céleste, le teint nacré des blondes, le cheveu brun, l'œil vif des Parisiennes et leur pied léger ; mais elles y ajoutent je ne sais quoi qui fait songer en même temps aux anges et aux bêtes des bois. On les sent princesses et fées, faunesses et dames de cour. Et, par tant de mérites, elles détournent de connaître comme il le faudrait leur patrie. Elles étendent au-devant un voile délicieux d'une vie si tentante qu'elle reste maîtresse de toutes les curiosités. Ici est le naufrage des archéologues, des critiques et des historiens.

Il débarque parfois aux portes d'Avignon des voyageurs bien possédés de ces beaux et graves métiers. A peine ont-ils passé l'octroi, qu'ils se transforment, leur cortège ne compte plus que des amants. Il ont vu de la route quel magnifique autel gothique couronne la roche des Doms et quelle solide dentelle ceint tout le corps de la cité ; parvenus au cœur d'Avignon, c'est d'une certaine nuance de châtain clair qu'ils ont l'âme prise.

Heureusement, le vendredi, ce sortilège se dissipe, car les doux objets qui l'exercent ont dis-

paru. En Mémoire de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur, les Avignonnaises se cloîtrent, comme le faisaient leurs grand'mères, à pareil jour. Fidèlement plus que pieusement peut-être. Mais dévotes ou non, qu'on prie ou qu'on se damne sous les voûtes de leurs logis profonds et sombres, elles ne sortent pas. Pas une, sinon vieille et laide ou de vie scandaleuse, ne se montrerait dans la rue. Les portes de chêne ouvragé ne se desserrent point. On peut sonder les lourdes grilles des fenêtres recourbées, pansues et fleuries, on n'apercevra pas beaucoup de ces visages dont le ton frais, la noble ligne, la fine, harmonieuse et suave pâleur vous eussent poursuivi la veille à chaque coin de rue. Vendredi, Avignon est libre de la fièvre qu'y sèment de jeunes démons. Ils se sont envolés sur un signe de croix des vieilles maisons papalines. La pierre se révèle. Depuis dix ans que je fréquente et que j'aime Avignon, c'est la première fois qu'il m'arrive de la bien voir.

On peut donner d'abord un furtif regret aux païennes recluses. Mais quelles délices ensuite ! Avignon brille à son soleil. La merveille se sent aimée pour elle-même. Du pont Saint-Benezet, qui s'avance à pas mesurés jusqu'au milieu du Rhône, à la roche des Doms, d'où se distinguent, dit Mistral. « toutes les rivières du Comtat, toutes « les villes qui hérissent la riche terre du Venais-

« sin », du marché de la place Pie à l'église Saint-Agricol, on chemine, comme Musset à travers les salles du Louvre, entre deux rangées de lumineux et solides témoins du passé. Ce passé se ranime. J'ai retrouvé l'étonnement de ma dix-septième année, quand, arrivé dans Avignon au tomber d'une nuit d'automne, se révéla soudain, à l'angle d'une rue obscure, la ciselure délicate d'un vieux palais et avec elle toute la réalité de l'Histoire, pour attester que notre monde a connu des âges meilleurs.

Cette sensation de la fin de l'adolescence me revenait accrue par de longues années de rêve. Rien ne m'en arrachait, la séduction d'aucun désir, ni un pas trop coquet, ni les parfums d'une insidieuse jeunesse. Mais j'éprouvais l'envie de me traîner sur le pavé et de poursuivre à genoux le pèlerinage pour réaliser la figure de l'indignité de nos jours. Le passé généreux revivait jusque dans les restes de l'austère tradition catholique qui tenait sous la grille un peuple de filles d'amour. Et combien ces petites filles sont difficiles à tenir, les prophètes de Memmi me le juraient du haut de leurs fresques pontificales, en hochant leurs yeux fins et leur grêle barbe de boucs.

Il ne m'était jamais arrivé de pousser du côté du Rhône au delà de l'île de la Barthelasse ; j'ai marché cette fois jusqu'au bout du pont, atteint la rive droite et, prenant possession de la terre lan-

guedocienne, visité Villeneuve, de loin reconnaissable à cette tour carrée dont le pied baigne dans le fleuve et dont les quatre faces font autant de miroirs aux flammes du Rhône et du ciel. Les maisons, d'une vétusté ou d'une ruine également éloquentes, montrent de solennelles fenêtres à larges baies, des arceaux en suspens et mainte ferrure brisée. L'enceinte ébréchée du vieux fort de Saint-André couronne la colline, au versant de laquelle se développe un grand village construit avec ce qui reste d'une Chartreuse. L'olivier, le figuier percent au milieu des quartiers de pierre blanche. Les bassins et des puits couverts, encore intacts, tranchent sur les cases pouilleuses, d'où se lèvent aussi quelques troupes de beaux enfants. Il me vient en mémoire une strophe éclatante du pauvre Aubanel : « Vieux Barroux, ton château décline, — par l'homme et le temps accablé, — mais le soleil verse à tes brunes — la « beauté… »

Aux portes d'Avignon, où je rentre, le soir descend, l'heure charmante dont le soleil va disparaître sous la nappe rose et verdoyante du fleuve. S'il n'était vendredi, ces rues, ces places seraient pleines. Tout rirait de plaisir. Une lueur papillotante, faite de robes claires et de clairs visages levés, courrait de toutes parts en petites vagues brillantes. Je ne trouve partout qu'une religieuse tristesse. Avignon se compose un air plus

sévère, plus morne et plus conventuel encore que tantôt. La pensée rentre en elle même. C'est à peine si l'œil prend garde aux bandes d'écarlate, de vermeil et d'orange que le ciel développe, avant de s'amortir, sur une pyramide d'églises, de toits et de tours.

Hier, Avignon formait un temple sous le vocable de la jeunesse et de l'amour. C'est aujourd'hui la cathédrale illuminée où flotte un nuage d'encens.

LES COLLINES BATTUES DU VENT

A Jacques Bainville.

Passé Arles, commencent de grands pays muets, peu différents de ceux qu'aima le funèbre Vigny. Cependant cette plate et marécageuse campagne, dure plaine où, dit un poète, les derniers enfants de la terre essuyèrent les coups des puissances du ciel, ne conseille à l'esprit aucune détresse. Son silence a le caractère de la destinée accomplie. Rien ne change, tout est fixé. Entre le ciel de saphir bleu et la lointaine mer d'opale, on y semble à couvert de vicissitudes et de labeur.

Mais, après Miramas, sur la limite des arrondissements d'Arles et d'Aix, la nappe des terrains se plisse et s'ondule, les choses recommencent de souffrir et de sangloter à l'envi des choses humaines. Sur les tertres lépreux apparaissent des lots de pauvre terre jaune que parsèment des cailloux blancs. De tous côtés, le roc affleure, déchirant l'étoffe subtile du terreau. Le mistral et le

vent d'ouest s'y déchaînent en liberté, au milieu de peuplades d'amandiers frêles et chétifs, tordus en des formes plaintives et levant leurs bras noirs sur la terre empourprée comme s'ils imploraient une vengeance et un pardon. Mais le ciel ne s'arrête pas de les flageller. Aucun mot ne peut dire le désespoir de ces arbrisseaux misérables, sous les coups du vent éternel. Je le perçus à l'heure du coucher du soleil, quand la voix du mistral se fait déchirante et cruelle. Ce n'est d'un bout à l'autre de cette plaine abandonnée qu'un geste et qu'un cri de pitié.

L'étang de Berre est entouré d'un demi-cirque de collines qui se plient en arc byzantin et qui s'ouvrent vers le couchant pour lui frayer une communication à la mer. Ces collines sont d'une grande sévérité. Tout le haut de leur corps est nu. Depuis de très longs âges, les ondées d'hiver et d'automne ne cessent de précipiter la terre meuble qui donnait à la pierre sa toison et son vêtement. Maintenant le squelette du sol est visible partout. Tout ce plateau élance, du linceul végétal attaché encore à son flanc, des têtes rases et brillantes comme les ossements d'un héros déterré. Cette surface nue enduite d'une couleur livide ou sanglante, je ne sais rien d'aussi lugubre! Sur les pentes s'agrippent des touffes de kermès et de ces chênes nains dont la verdure sombre ne cède point à la lumière, mais fait une tache éter-

nelle par les plus beaux soleils d'été. Les arbustes enracinés dans le calcaire ne plient pas non plus sous le vent. Raidissant leurs baguettes, ils se contentent de gémir en égratignant le mistral. Musique aiguë, mais incessante, à laquelle s'ajoute le ton grave du pin.

Le train s'arrête au cœur de cette terre d'affliction. C'est là que je descends, à la petite gare que l'administration a nommée le Pas-des-Lanciers. Le nom provençal de ce lieu est *lou pas de l'ancié*, c'est-à-dire, selon les uns, *pas de l'angoisse*, selon d'autres, *du défilé*. Peut-être, après tout, que nos pères avaient voulu signifier l'âme tragique d'une solitude battue du vent. Mais leur sentiment s'est perdu, et leur mot s'est défiguré.

Les cartographes ont massacré la Provence, les ethnographes ne l'ont pas beaucoup mieux traitée. Je voudrais y conduire les esprits simples à qui tout le paysage du midi semble fait de pure allégresse et qui placent au nord le refuge définitif des cœurs tristes et repliés. Il me serait facile de leur montrer ici les tristesses de la lumière à l'heure de son agonie. La sensation s'accroît des reflets de la nappe d'eau qui étend, au milieu d'une terre maigre et dorée, ses pâles successions de nuances demi-mourantes. Sur la plage éloignée de Vitrolles et de Berre, les salins réfléchissent au fond de leurs carreaux la pulsation régulière du crépuscule. Aussitôt le soleil disparu

sous les nuées fauves, un souffle d'extinction accourt en gémissant sur le monde décomposé et l'on dirait qu'eux-mêmes, les sages oliviers, aient sur leurs troncs inébranlables, cédé à la voix du chagrin qui s'exhale de tout. Leurs cimes claires sont touchées du frémissement et palpitent ensemble dans le nocturne effroi qui tourmente plus loin la plume des roseaux et l'écharpe des tamaris.

Ah ! malgré la joie du retour, quoique je me redise le beau sonnet de Joachim sur l'agrément d'un long voyage et d'une rentrée au jour dit et bien que, moi aussi, je voie tournoyer au couchant quantité de petites fumées qui me sont chères, il m'arrive de cet air vif, de ce vent furieux, de ces champs misérables, que la vigne, rampante et malade, n'égaye plus, un serrement de cœur étrange. Non, ce n'est point de sérénité ni de paix que se trame la vie sur ces collines, au bord de ces eaux passionnées. J'ai bien peur qu'il n'y passe tout autant de souffles amers que j'en ai senti autre part. L'impression est si forte qu'à voix basse, comme un Ancien, je prie le vent furieux d'épargner, ce soir, ma colline.

L'ÉTANG DE MARTHE
ET LES HAUTEURS D'ARISTARCHÊ

OPTVMO. SIVE. PESSVMO. PEIORI.
TAMEN. ET. MELIORI. VTRIQVE
NEFANDO. NVMINI. VEL. MONSTRO.
SACRVM.

Ma petite ville est assise sur les confins de deux pays presque contraires, et cependant elle est l'ouvrage de l'un et de l'autre. Par Arles, par Marseille, elle tient à la plus ancienne histoire de l'Occident ; par la Basse Camargue à des terres sans nom, à peine tirées de l'abîme.

I

Vers le soleil couchant, sur un bandeau grisâtre qu'on aperçoit de la fine pointe de nos collines, travaille le Rhône divin. Il accumule grain à grain les îlots sablonneux à sa barre d'écume

blanche, et les terres, gagnant ainsi d'un siècle à l'autre, ont repoussé la mer. Du temps de Constantin, la mer baignait encore le pied des remparts arlésiens. Elle est donc refoulée de plus de douze lieues dans la direction du sud-est. Il y a un siècle et demi, la tour Saint-Louis marquait l'embouchure ; cette tour se trouve maintenant en pleine campagne. Entre elle et le rivage s'étend un immense pays. Chaque année, le limon maçonné et consolidé allonge une pointe nouvelle au-dessus d'un fleuve de fange. Ainsi naissent autour de la première épave, dépourvus de toute fondation de rocher, les pâtés de vase liquide qui émergent avec lenteur.

Aucune origine n'est belle. La beauté véritable est au terme des choses. Élevées de quelques lignes au-dessus de l'eau et creusées de larges cuvettes où l'infiltration de la mer se mélange à celle du fleuve, ces îles ont peut-être une sorte de charme triste. La terre est grise, crevassée, la flaque du milieu y luit malignement comme une prunelle fiévreuse. Sur la rive frémit parfois un tamaris aux flexibles tigelles roses, qu'un maître vent plie et balance, rebrousse et fait tourner sans que l'arbrisseau solitaire élève un murmure de plainte, si vague et si légère est sa vie ! Plus près du sol, rampent les soudes et les salicornes humides, grasses touffes qui servent de pâture aux chevaux et aux taureaux sauvages, quand ils des-

cendent jusqu'ici, dans la belle saison. Des chasseurs, des gardiens, des pâtres accompagnent au désert le libre bétail. Mais, à l'hiver, tous s'enfuient devant la tempête. Elle est reine de ces parages, quelquefois assez forte pour rompre les dunes et remmêler les îles, les étangs, le fleuve et la mer.

Sable mou, petits arbres maritimes, herbage salin, rompu et couché par le vent, ô l'inqualifiable et mélancolique étendue ! Cela n'ondule presque pas. Tout ce vaste lieu vide est occupé des voix contraires de l'immensité déchirée, accrues du son gémissant des vagues voisines. Saturés de sel et de miasmes, de fièvre lourde et de liberté surhumaine, la lande née d'hier nous apprend tout ce qui se peut enseigner de la Mort, car elle nous confronte, en métamorphose secrète, avec le va-et-vient continu de ses éléments. Ce sont des nouveau-nés, et déjà moribonds. Rien de fixe, tout naît et tout périt sans cesse. Nulle vie vraie ne se dégage qu'après dix mille efforts manqués. Une incertitude infinie. Des débris coquilliers demi-engagés dans le sable aux vols de goëlands qui ne font que tourner en cercle inutile, des galets blancs pris et rendus, repris encore, aux ibis migrateurs dont la rose dépouille flotte avec le soleil sur le plat moiré des étangs, il n'y a rien qui n'avertisse le sage promeneur des menaces de son destin.

Il est tout seul avec lui-même. Il y est sans amis, ou les amis qu'il a disparaissant de toutes les sphères du souvenir, réduit au pauvre centre de son individu, il se répète, à chaque pas qu'il fait, pour seules paroles : « *Moi et moi, nous mourrons. Moi, celui qui me parle, moi, celui qui m'écoute, nous allons mourir tout entiers.* » Les choses provisoires, instables, fugitives qu'il a devant les yeux imposent en lui leur chaos. Il voit, il sent, il expérimente ses propres ruines. Et, dissolu, dans l'antique force de ce beau terme, reconnaissant que sa fertile illusion s'est brisée, il ne découvre aucun objet d'assez humain, d'assez flatteur, d'assez spécieux, d'assez faux pour lui cacher la douceur sacrée de l'abîme. Le néant et la mort ont soulevé pour lui leur voile, et il les voit enfin tout nus.

Celui qui ne meurt point de cette vue en tire une nourriture très forte. Il ne craint plus le mal, il ne le connaît même plus. Le paysage pisithanate procure à celui qui le subit et s'y conserva la force nécessaire pour vaincre toute vie et, conséquemment, pour la vivre. Comme Ulysse et Enée, il est descendu aux enfers. Son cœur mortifié s'est endurci et peut rejoindre au commun cercle les actions mesurées et systématiques des hommes.

II

Que le fleuve poursuive ses travaux d'atterrissement et continue ses pilotis contre la mer, et le jour peut être prédit où les boues de Basse Camargue auront poussé leur nappe grise jusqu'au pied de nos claires falaises de Carro * et du cap Couronne, aujourd'hui battues par un flot vivant. Le golfe de Fos deviendra un étang fermé. On reverra de ce côté ce que nous voyons vers Saint-Mître, une plate étendue de matière palustre, humide encore ou très gercée, interrompue soudain par un mur de calcaire qu'échauffe et dore le soleil. Ces bas et torpides terrains font témoignage d'un premier état submergé, d'où sortaient seulement les chaînons de collines blanches. Au surplus, de petits étangs achèvent çà et là d'exhaler une eau pauvre et muette. D'étroites chaussées, faites de main d'homme, quadrillent ceux qu'on exploite en marais salants.

Je connais un vallon qui donne l'image de l'ancienne configuration du pays. C'est une cuvette fort plane, spacieuse et désolée. On n'y peut faire un pas sans entendre céder la brillante

* Voir, à l'Appendice, la note IV,

croûte saline ; mais, presque en son milieu, la jetée qui s'avance entre un double marécage à peine épuisé, porte une file de puissants et noueux tamaris ; ils traînent leur feuillée avec une si grave expression d'affaissement et de deuil qu'on dirait quelque procession de royales veuves en larmes, agenouillées près du corps mort. Leur fantôme mouvant conserve le murmure de la petite mer qui rendit son âme à leurs pieds.

Cependant, du haut des éminences environnantes, collines et coteaux taillés d'un ciseau ferme et pur, on ne peut se défendre de quelque mouvement de pitié dédaigneuse pour ces extractions de marais, race triste, languissante et inférieure. Sur les degrés où ils se tiennent, l'olivier, le laurier, le figuier, le cyprès, le chêne et le pin respirent un éther salubre et leur racine pousse au roc fondamental. Çà et là, au-dessus des arbres, une crête chauve apparaît. Courbée avec mollesse ou taillée droit comme une table, elle porte sur son cristal incandescent la limpide flamme du ciel... Bien que tout soit fait de limon, il y a pourtant fange et fange : ces quartiers de rochers montrent un meilleur ordre que la poussière du désert, et leur coulée antique prit en se condensant des figures supérieures.

Quand l'homme sera devenu assez savant et assez sage pour se rebâtir un Olympe, quelque

mythe rendra sensible à la raison * l'excellente structure, l'heureuse fonction des hauteurs. L'homme pieux louera alors la vertu des principes ou des élémentaux qui, au lieu de briguer tous à la fois la même portion de soleil et d'air, reçurent le système d'une inégalité infinie ; car, en se soumettant de la sorte les uns aux autres, ils permirent à l'ordre et à la beauté de fleurir. La plupart de ces atomes pères du monde vivent ensevelis, au ventre des roches obscures, sans se flatter d'aucun espoir qu'aucun mouvement naturel les pousse jamais au dehors, avant une multitude de siècles. D'autres, heureux, seront éternellement caressés des feux de la Nuit et du Jour. Le bonheur de ceux-ci, l'infortune des autres, conditions nécessaires à la *qualité* de chacun ! Le monde entier serait moins bon s'il comportait un moins grand nombre d'hosties mystérieuses amenées en sacrifice à sa perfection. Hostie ou non, chacun de nous, lorsqu'il est sage et qu'il voit que rien n'est, si ce n'est dans l'ordre commun, rend grâces de la forme qu'a vêtue son sort, quel qu'il soit ; il ne plaint que les disgrâciés turbulents dont le sort est sans forme et que leur destinée entraîne à l'écoulement infini.

* *Pour compléter les lois, il faut des volontés*, Auguste Comte.

Le genre humain est le principal bénéficiaire de la divine économie qui distribua les hauts lieux. De quelque façon qu'il se nomme, le génie qui tailla et qui mesura leur stature, disposa leurs précipices et leurs gradins, sera loué des hommes pour avoir façonné un socle à leur pensée. Personne n'eût pensé dans le tourbillon d'une matière qui se décompose à vue d'œil. Il y faut la solidité, la durée, la constance. Par cet esprit sublime, au lieu d'errer dans la solitude, nous nous groupâmes ; au lieu de songer à la mort, toutes les industries de la vie nous sollicitèrent ; quittant le vain caprice, l'inquiétude et ses ferments corrupteurs, notre activité fit son œuvre et, Prométhée aidant, un autre monde, le nouveau monde de l'homme, brisa et recréa les formes de l'ancien.

III

Quelques historiens provençaux veulent que ma petite ville ne soit née qu'au XIIIe siècle ; d'autres la signalent au commencement du XIIe, Je dirai hardiment qu'elle est tout au moins du XIe, puisque l'année 1040 y vit naître ce Gerard Tenque, fondateur des moines hospitaliers de

Saint-Jean qui devinrent les chevaliers de Rhodes et de Malte.

Quelle que soit la date de la ville fondée, toute la région supérieure du pays fut certainement occupée par les peuples antiques, dont la trace est écrite sur les monticules rocheux qui lèvent leur échine dans notre région des marais au pourtour de l'étang de Berre et qui meurent enfin au bord de cette mer, après des courbes et des détours multipliés. La plus sauvage et la moins fréquentée de ces presqu'îles forme un entablement décharné où sont les débris de trois ou quatre centres d'habitats successifs, imposés presque l'un sur l'autre. Le dernier date de la fin du moyen âge ; le premier, d'une antiquité mal évaluée. Des appareils de blocs rectangulaires dessinent des fondations de remparts, des bases de tours : la science indécise murmure là-dessus des noms puniques, ligures et pélasgiques. Non loin, plusieurs centaines de tombeaux, creusés dans une pierre assez tendre, indiquent par la variété de leurs dimensions le séjour prolongé d'une peuplade, avec ses enfants et ses femmes. Violées maintenant, les tombes pleines d'eau de pluie servent d'abreuvoirs aux troupeaux ou portent des corbeilles de menthe sauvage et de thym.

IV

Une pièce mieux définie, plus élégante et d'un passé presque sans brume, faillit donner à ce rivage un très beau nom.

C'est un petit tableau de marbre trouvé en 1801 par un chirurgien du pays dans une île qui s'est longtemps appelée l'île Marseillès. Il représente une prêtresse qui, chargée d'une statuette, se prépare à monter dans un navire. Un jeune homme portant pour tout habit le capuchon des gens de mer, s'avance dans la barque au-devant de la passagère. Ce curieux groupe * acquiert tout son sens par un texte, d'ailleurs bien connu, de Strabon.

Le géographe dit que les Phocéens, quand ils s'éloignèrent de leur patrie, reçurent un oracle leur enjoignant d'aller prendre un guide désigné par la Diane d'Ephèse. Ils poussèrent donc à Ephèse, s'enquérir du guide inconnu. Mais l'une des plus illustres dames d'Ephèse, Aristarchê (nom bienheureux pour cette fondatrice de colonie) venait précisément d'avoir un songe, dans lequel Diane lui avait ordonné de suivre en mer des étrangers après s'être munie d'une image de ses autels. Aristarchê n'objecta rien, mais obéit. Les Phocéens charmés lui firent grand

* Le Commandant Espérandieu y voit un Enlèvement d'Hélène.

accueil et, plus tard, une fois fixés à Marseille, quand ils eurent bâti à Diane un temple magnifique, Aristarchê en fut constituée la grande prêtresse et comblée de tous les honneurs. Chaque colonie de Marseille eut, dit Strabon, son Ephesium ou temple de Diane, pareil à celui de la métropole. Diane y tenait le premier rang et son image était placée et honorée, suivant le rite éphésien.

Il est trop évident que le marbre trouvé au Martigue fournit un abrégé délicat de cette anecdote. Voici le rivage d'Ephèse, voici Aristarchê, comme elle finit d'obéir. Elle s'embarque. Le pied droit pose sur la terre et la quitte, le gauche appuie déjà sur le bas de la planche qui monte du sol au vaisseau... Heure sacrée, Aristarchê vient de commencer son émigration. Au-dessous, se recourbe et serpente le flot de la mer vagabonde. Nu-tête, de très beaux cheveux ondés glissant en chignon sur la nuque, les plis du manteau à la brise, elle-même emportée par son mouvement, elle semble esquisser toutefois un recul léger. C'est qu'elle a sur l'épaule la déesse éphésienne de la ville future et que, trop obligeant ou mal instruit du rite, l'homme qui la reçoit veut lui enlever cette charge. De quel geste elle la défend !

La statue a la forme des *xoana*, mais c'est un *xoanon* embelli, poli et dégagé. nullement la gros-

sière idole primitive. Si elle affecte une rigide forme oblongue, un peu égyptienne, la cause n'en est point un défaut de science, mais souci d'observer un certain canon religieux. L'hiératisme a stimulé la recherche de l'élégance. Rien de mieux fait, ni qui soit indiqué plus fidèlement que cette gaîne lisse dans laquelle les pieds divins sont emmaillottés. Un pan de voile est ramené en carré sur le haut du front à peu près comme dans la coiffure de nos madones. Chaque détail de barbarie, étant ici la chose sainte, y est mis en valeur de toutes les forces de l'art.

En même temps qu'elle repousse les offices du Phocéen, Aristarchê, d'un souple effort, raffermit la déesse sur son épaule. Si elle a quitté la patrie, on ne la verra point négliger le dieu paternel. Aucun autre qu'Aristarchê n'en transmettra le culte à la terre étrangère ; mais elle le fera dans les circonstances et selon le cérémonial convenus.

Si nous voulons entendre battre le cœur de l'homme antique, l'occasion nous en est proposée dans ce petit marbre. Depuis le sol éphésien, paré d'un arbre sans feuillage, jusqu'à l'élégante nef de Phocée, ce qui passe, ce qui franchit le feston de la mer sur cette planche oblique, c'est autre chose qu'une sainte femme exaltée, c'est le corps, c'est l'âme vivante de la religion, et dans ce corps, et dans cette âme, une tradition, une politique, une patrie, une intelligence, des

mœurs. La ville de demain est comprise dans la déesse. Elle a chargé la délicate Aristarchê. La mer, les vents, le ciel, la destinée n'ont plus qu'à se faire propices : moyennant quelque sourire des conjonctures, Marseille lèvera des semences mystiques enfermées dans cette poitrine et sous ce beau front.

V

Il faut bien se garder de juger de Marseille antique par un coin de la ville moderne, le rendez-vous des levantins, des nègres et des juifs. Il ne faut même pas s'arrêter aux éloges que lui prodigua Rome après qu'elle l'eût occupée, quand elle la priait de lui enseigner la grammaire et les lettres grecques comme une maîtresse d'école. Avant d'être aux Romains, Marseille était comptée entre les plus polies des villes de la Grèce. On donnait en modèle sa constitution aristocratique, la sagesse de ses sénateurs, ou timouques, nommés à vie au nombre de six cents et pris dans les seules familles ayant droit de cité depuis trois générations. On vantait son hospitalité libérale, sa frugalité et sa retenue. Des lois équitables, en petit nombre, exposées à la vue de tous, fournissaient une règle aux actes de la vie,

et ceux-mêmes qui voulaient se donner la mort étaient invités à soumettre leur projet aux débats du conseil de ville. Jamais la fantaisie et l'humeur du privé ne furent à ce point tempérées pour le bien de tous.

Cette remarquable sagesse s'expliquera d'un mot. Elle était athénienne. J'entends qu'elle était venue d'Athènes tout droit. Phocée avait été fondée par un Athénien, Philogène, et Ephèse par Androclès, fils de Codrus, Athénien encore, en même temps que les dix autres colonies athéniennes de l'Ionie : Chio, Priène, Colophon, Lebedos, Myonte, Milet, Erythrée, Teos, Clazomènes et Samos. Smyrne en sortit un peu plus tard. C'est de ces émigrés athéniens de l'Ionicon qu'Homère naquit, s'il naquit. Les Phocéens qu'Aristarchê suivit à Marseille étaient donc deux fois Athéniens, par leur ligne directe et par l'adoption religieuse d'Ephèse. Comme s'ils eussent dû participer de toutes les forces du monde antique, ils s'assurèrent, en passant à la hauteur du Tibre, l'amitié du peuple romain. Ce premier traité fut conclu vers l'an 600 et sous Tarquin.

Les émigrants avaient aussi passé en Corse, peut-être en d'autres lieux de ces mers d'Hespérie qu'ils connaissaient de longue date, les ayant écumées pour y faire la pêche, le négoce et la course, qui, observe Justin. était alors en grand hon-

neur. Le même Justin semble dire que le premier détachement phocéen, formé de jeunes gens, ne toucha point le sol gaulois à Marseille, mais bien à la bouche du Rhône : le bon accueil qu'ils y reçurent les aurait décidés à retourner quérir le gros de leurs concitoyens qu'ils avaient dû laisser sur un autre point de la mer.

Ce texte de Justin a retenu l'attention des archéologues. Ils se sont demandé si la Marseille primitive ou, du moins, le premier établissement phocéen ne fut pas dans cette *île Marseillès* où le marbre d'Aristarchê a été découvert. Le nom de l'île donne à songer. Sans doute elle n'est pas située à la bouche du Rhône, comme il le faudrait pour vérifier absolument le texte de Justin. Mais les premiers colons phocéens, commettant une erreur qui fut fréquente plus tard, purent se croire au bord du fleuve même, quand ils n'étaient qu'au débouché d'une suite d'étangs. Ayant débarqué en ce lieu, ils y durent bâtir leurs premiers édifices.

Soit fille de Marseille, soit peut-être sa sœur aînée, la colonie phocéenne de Marseillès fut, de toute façon, l'un des centres helléniques de la Provence. Le bas-relief d'Aristarchê ne peut avoir été apporté d'autre part. Le docteur Terlier, auteur de la trouvaille, vit la stèle encastrée dans un petit monument qu'il appelle un tombeau. Il dut l'en détacher. Le reste de l'ouvrage a disparu

de l'île, que des carriers ont aujourd'hui à peu près nivelée, mais l'existence en est formellement attestée. Si quelque temple avoisina ce tombeau, c'était sans doute un Dianium, chacune des colonies marseillaises ayant le sien, et la tombe à laquelle se rapporte le bas-relief pouvait être d'une prêtresse de Diane, sans doute du même rite qu'Aristarchê. Il serait ambitieux de croire que nous possédions un fragment du tombeau de l'Éphésienne elle-même. Cependant, pourquoi pas ?

Avec cette Diane d'Ephèse, présent d'Aristarchê, avec l'Apollon delphinien, commun patron de l'Ionien en quelque pays qu'il émigre, la Minerve athénienne devait être adorée ici. Non peut-être la Minerve de Phidias, trop postérieure aux premiers transferts d'Attique en Asie et d'Asie dans les Gaules, mais cette très ancienne image de Minerve, qui figurait la déesse assise et aux genoux de qui la vieille reine Hécube, accompagnée des plus nobles dames de Troie, porta le voile d'or et, dit Homère, *les prières qui ne furent pas exaucées.* Phocée possédait une des Minerves assises. On en gardait une autre à Chio. Homme de Smyrne ou de Chio, Homère donna aux Troyennes la déesse de sa patrie. Un texte formel nous apprend que Marseille posséda également la statue honorée par Phocée et Chio. La patronne d'Athènes a donc régné sur nos rochers et leur pure corniche connut

les pompes dérivées de Panathénées archaïques. Un ciel infiniment moins brutal que celui du reste de la Provence maritime flotte sur ces promontoires bleus et dorés ; la délicatesse de sa lumière ne pouvait manquer d'enchanter des yeux ioniens, soit qu'elle s'éteignît sur les eaux du couchant, au milieu des plus vives nuances de la pourpre adoucies d'améthyste et d'or, soit que ses premiers feux revinssent couronner de safran et de rose le cône vigoureux où se lève notre soleil.

VI

Du cône oriental de cette montagne maîtresse nommée plus tard par les Latins la montagne de la Victoire *, parce que la victoire de Marius ouvrit de là son aile sur la barbarie cimmérienne, le pays entier se compose, exactement comme l'Attique tire toute sa loi du Pentélique protecteur, qui étend son bras sur Athènes. Les coteaux qui descendent de cette Victoire azurée, les collines qui font le cercle à son entour

* Les chrétiens en ont fait sainte Victoire. Mais nos marins ne connaissent ni la sainte ni la Déesse. Ils disent *dalubre* ou *delubre*, n'ayant gardé mémoire que du temple, *Delubrum Victoriæ,* qui brillait autrefois comme le flambeau du pays.

ne sont pas indignes de ce beau chef. La plupart se distinguent par la nervure et l'assemblage, d'une précision excellente. Leurs grands corps allongés déclinant à la mer suivant une courbe très pure m'ont rappelé parfois cette déesse que Phidias avait couchée à l'angle de l'un de ses frontons. Ils encaissent des vallons spacieux, dont quelques-uns sont égayés de vignes, de vergers, de labours et de petits bois. Là nymphes et sylvains menèrent à la danse la jeunesse des environs ; là dut s'épanouir cette fine et puissante conception de la vie qui, faisant la vertu plus vertueuse qu'aujourd'hui, l'innocence plus innocente, donnait aux différents plaisirs de l'esprit ou du corps un caractère de pureté ou de perfection.

Que la prêtresse Aristarchê ou ses élèves aient enseigné ici les arts de la sagesse et de la volupté, j'en ai des preuves plus certaines que le marbre, car elles vivent, elles sont de chair et de sang. Ces beautés naturelles sont issues de l'effort ardent et délicat du régime de la sélection de l'amour. Leur privilège se continue comme de lui-même ; il ne se forma point sans la palestre et les autres jeux qui sont les maîtres de l'élégance physique. Le torse, le buste divin de l'*Amazone d'Epidaure* à laquelle j'ai fait visite chaque jour de mon mois d'Athènes, je le revois ici, mais inflétri et sans blessure, quand la saison des bains fait accourir la troupe de nos vierges sur le rivage.

De tant de beaux corps demi-nus, il en est souvent jusqu'à deux ou trois dont la forme et l'impétueux mouvement ne dépareraient point le splendide coursier de marbre aux pieds brisés que chevauche cette *Amazone*... « Tu es parfaite, arrête ! » Mais aucune ne s'est arrêtée dans sa perfection et, sans être un vieillard, j'en peux nommer plus d'une qui se délie dans l'argile du cimetière. Jamais les dieux ne cessent de dissoudre ni de créer. Mais les générations répètent ta formule, Ordre de l'insertion et de l'involution, éternel au même rameau !

Aristarchê me paraît présente et comme vivante en divers autres caractères qui ne peuvent venir que d'elle, et, par exemple, un certain amour des tâches bien faites, le goût de l'achevé, du poli, du fini. Qu'il s'agisse d'une enceinte à prendre les thons ou d'un sauvetage très difficile, les pêcheurs du pays, dans la pratique de leur art, aiment, en quelque sorte, l'art. C'est une inclination qui ne fait pas uniquement des artisans habiles. C'est un principe de bonté. Celui qui sut aimer l'emploi coutumier de ses heures ne peine plus comme un esclave que reploie la main de son dieu. L'activité résulte du jeu même de ses puissances ; elle jaillit d'une nature qui met sa force et sa gaieté à changer la face du monde. Il ne peut être homme nuisible ni mauvais homme.

Fier du produit, plus qu'intéressé au profit, ce

subtil artisan peut avoir des passions, mais il n'aura point de bassesses. Nos prud'hommes disaient en calant leurs filets : — *Nòtre Père, faites nous prendre assez de poisson pour en manger, en donner, en vendre et nous en laisser dérober !* Le Juif cupide, l'étroit Latin, le Celte paresseux et léger n'auront pas fait cette prière. Elle est grecque, tant par l'épigramme finale que par le beau tour généreux, et devait s'adresser originairement aux esprits de l'abîme. Les dieux d'Aristarchê furent des génies bienveillants. Il serait un peu niais de leur imputer, comme on le fait parfois, l'invention de la justice surnaturelle, qui vient de Judée, ou l'idée de l'égalité entre les hommes, qui découle des mêmes sources turbulentes : mais justement à cause de ces fausses attributions, souvenons-nous que la bonté, la générosité, une souriante indulgence, tous ces privilèges des forts sont l'effet naturel d'une finesse et d'une netteté de l'esprit qui n'a de patrie que l'air grec.

VII

On discute beaucoup des services que Rome rendit au monde. Je reprends qui les nie, mais je blâme qui les célèbre. Rome a propagé l'hellé-

nisme, et avec l'hellénisme, le sémitisme et son convoi de bateleurs, de prophètes, de nécromans, agités et agitateurs sans patrie. Quel manque de discernement chez ses prêteurs et ses proconsuls ! Non seulement ils ne surent point distinguer l'Hellène pur de l'Hellène contaminé, mais ils poussèrent à la contagion de l'Asie.

Marius était le plus grossier des soldats. Plutarque nous apprend qu'il traînait depuis Rome dans ses camps de Provence une devineresse née en Syrie et du nom de Marthe. A Rome, les débuts de cette Marthe avaient été durs. Le sénat l'avait éconduite. Mais un jour, dans l'amphithéâtre, s'étant flattée de deviner le gladiateur qui vaincrait, son présage se trouva juste. L'événement frappa d'admiration la femme de Marius. Cette Julie était crédule, elle dépêcha Marthe à son démagogue d'époux. Celui-ci, n'ayant aucun préjugé de sénateur, avait probablement tous les autres. Plutarque, qui fait très peu de cas de la prophétesse, se demande si Marius était plus fourbe que superstitieux. Dans les deux cas Marthe convenait. Elle lui plut et fit fortune. On ne la revit dans les camps que portée en litière avec de grands honneurs. Le général romain n'offrait de sacrifice qu'après avoir pris son avis.

Marthe avait de grands dons, l'impudence, l'entêtement, la solennité de l'affirmation reli-

gieuse, et beaucoup de souplesse. Cela est juif. Mais elle avait tiré parti de son séjour parmi les peuples civilisés, qui lui avaient appris des raffinements de costume. Quand Marthe allait au sacrifice, elle portait, selon Plutarque, « une « grande mante de pourpre qui s'attachait à sa « gorge avec des agrafes, et elle tenait à la main « une pique environnée de bandelettes et de « couronnes de fleurs. » Ce brillant appareil passait naguère encore pour inscrit sur un roc des Alpilles, aux Baux. On croyait reconnaître sur le bas-relief la figure de Marthe, entre un soldat que l'on appelait Marius et une femme qui correspondait à Julie : la pique et le manteau, joints à la mître orientale dont la fausse Marthe est coiffée, donnent de l'apparence à cette attribution. Mais on la rejette à présent. Il est admis que Marthe ne nous laissa aucun portrait, ou qu'elle l'inscrivit sur une eau indécise et trompeuse comme elle-même.

Car cette comédienne (ainsi la dénomme Plutarque) dut plutôt se fixer sur le bord de nos marécages et dans les lieux les plus stagnants de la contrée. Un territoire moins sujet à la confusion primitive aurait moins secondé l'art de cette sorcière. Les auditeurs eussent trouvé sur les rochers de la montagne et dans les figures du ciel des points de repère et d'appui contre la maligne influence. Mais surtout, la barbare aurait risqué de

se heurter à la salubre sagesse de l'Ionie. L'esprit des Grecs ne s'était pas encore gâté dans ces parages, habités par Minerve, Apollon et Diane, les plus nobles de tous les dieux. Une religion comme celle d'Aristarchê faisait partie de la politique. C'était le cœur de la cité aussi bien que de la maison. Elle rejetait naturellement les prêtres libres et les prêtresses ambulantes. Un magistrat eût questionné notre histrionne sur son dieu inconnu et mal qualifié. Ou quelque aréopage lui eût répliqué sèchement qu'on l'entendrait une autre fois. Le sourire public aurait consommé la justice. Marthe ne s'y exposa point et resta dans le bas pays.

En un endroit que le navigateur Pythéas aurait comparé au visqueux élément du poumon marin, près d'un étang, entre une eau épaissie de bourbe et le sol toujours détrempé, sur des lits d'une algue confuse et pestilentielle, cette femme syrienne affola tout ce que le pays contenait de rustres et de goujats. Elle les rapprocha des bêtes et ils la portèrent aux nues. Elle prophétisait, donnait le mal, l'ôtait, le rendait, et cette solitude tragique lui servant de vague trépied, le lieu impressionnant, l'opaque fumée du repaire, une fièvre pernicieuse éparse dans l'air alourdi ajoutaient à l'effet des incantations qu'elle psalmodiait du fond de la gorge. Elle agitait le cœur de l'homme. Elle l'isolait, l'égarait. On la salua

bienfaitrice. Il ne fut question que de Marthe et de son étang. Si cette gloire abjecte dut se désagréger plus vite que ce corps hideux, il en resta les syllabes évocatrices qu'elle avait attachées au mauvais canton du pays. Une suite de dérivations régulières donna du *marthicum stagnum*, le moderne Marthègue ou Marthigue et Martigue.

Le véritable étang de Marthe s'est desséché comme la plupart de nos marécages, mais le nom passa et demeura fort longtemps à la nappe méridionale de notre petite mer de Berre. Le peuple apprit et conserva ce nom d'autant plus volontiers qu'une autre étrangère de même nom, venue dans la barque de Lazare et de Maximin, aborda, dit-on, dans nos parages au siècle suivant. Les deux types se confondirent, tous deux distincts de l'autochtone et tous deux venus de l'Asie.

Telle est une des destinées de notre patrie plusieurs fois recouverte par l'invasion. Peu de terres en France gardent le souvenir nominatif des premiers civilisateurs. Plus une race est étrangère, mieux son passage est accusé dans la nomenclature des lieux. A l'autre bout du territoire, en Neustrie, les goths scandinaves n'ont pas introduit dix vocables dans le patois roman de la province, mais celle-ci s'appelle de leur nom Normandie. Ces Normands ont aussi nommé un certain nombre de villes comme Harfleur, Barfleur,

Honfleur, Le Havre. Et le nom général de toutes nos provinces, la France, ne désigne pas le caractère gallo-romain qu'elles ont en commun, mais la petite horde franke qui leur a donné quelques rois.

Qu'ils soient de Sem ou de Japhet, les barbares errants écrivent leur nom sur les murs. Ils laissent ce nom propre en manière de monument. Le gracieux petit marbre que j'ai décrit résume le précieux apport de la Grèce dans ce district. Toutes les briques du pays comme tous les mots du langage sont le souvenir des Romains dont on conserve aussi plus d'un vestige religieux : un autel à Junon, retourné et creusé au socle et faisant ainsi office de bénitier dans une église de campagne, porte une dédicace latine à la reine des dieux. Pour tout bien, la syrienne Marthe a marqué de son nom les lagunes qu'elle infesta.

VI

Les névropathes sont communément stériles. Est-il sûr toutefois que cette juive l'ait été ? Son mal sacré n'est-il jamais revenu troubler la région ? N'a-t-elle une ombre maléfique, comme Aristarchê donne le rayon bienfaisant ? Et ne faut-il appréhender l'influence de ses prestiges ?

Non plus sous la pourpre, les fleurs et la pique empruntées de Rome, mais nue, le poil dressé, cette sorcière ne refait-elle point son sabbat pendant les nuits d'hiver sur une plage mal séparée des étangs ? L'astrologue Nostradamus est venu mourir à peu de distance d'ici. Il a son tombeau à Salon. Le maréchal ferrant qui vint parler à Louis XIV de la part du fantôme de la reine défunte était né sur les mêmes bords. L'obscur génie de Marthe anima peut-être ces rêves. Si l'on faisait son interrogatoire en règle, il faudrait demander à Marthe quelle fut son action sur les trois grandes catastrophes qui, ayant suivi l'arrivée en Gaule des mœurs et des songes syriens, furent plus ou moins les effets de ces nouveautés douloureuses.

D'abord, quand une troupe de barbares, d'un autre sang que Marthe, aux corps blancs et aux cheveux roux, se montrèrent sur nos lagunes, les guidait-elle de ses yeux et de ses cheveux sombres ? Mena-t-elle le chœur des étranges pythonisses couleur de lune ? Et si, dès le IXe siècle, cette barbare d'Orient avait fait alliance avec les barbares du Nord, n'y a-t-il pas lieu d'estimer que, au seizième, Marthe dut conspirer pour ce réveil de l'esprit juif et l'impur délire biblique que nous appelons ironiquement la Réforme ? Au XVIIIe siècle, n'était-elle point l'âme de la Révolution ? Qu'une folie se fasse, qu'une faute de goût et de sens in-

sulte au soleil, la présence de Marthe doit être retenue et scrutée avec attention. Toute déraison nous vient d'elle, la rupture des hautes traditions de l'esprit, le retour aux états sauvages. Mais l'influence fut petite. Nos Scandinaves furent vite romanisés. C'est de ligueurs déterminés plus que de huguenots que furent remplies nos murailles, et M. Taine cite un curieux document qui démontre que le pays de Marthe ne comptait pas plus de quatorze sans-culottes en pleine Terreur. Sur dix mille habitants, la proportion paraîtra faible. Elle est toujours assez forte pour témoigner des perturbations que causèrent l'âpre folie de l'Orient, et sa religion sensitive, et le goût de l'orage proposé de la sorte aux esprits fatigués. Les grands malaises historiques s'interprètent, pour notre Occident tout entier comme pour l'étroite bourgade, par les chaleurs du même miasme juif et syrien.

VII

Telle a été l'épreuve. Je ne crois pas qu'elle doive nous inquiéter. La plus ancienne Grèce a connu avant nous cette molle et funeste écume de l'Asie. Elle aurait pu la dissoudre et la rejeter : son vif esprit jugea préférable de l'employer dans

le concept sublime de sa Vénus marine et ainsi de tirer du principe de toutes les tempêtes de l'âme une divinité rayonnante qui les apaise. La lumière qui brille sur le front des héros ne vient que des luttes antiques accrues du sentiment d'un triomphe définitif. La nature des terres grecques se prononçait pour la réussite de ses enfants. Si la nature de notre pays le veut, nous aurons le même bonheur.

De nos bas fonds déserts, de ces platitudes fiévreuses où l'enfance du monde se recommence à l'infini, il ne faut pas marcher longtemps pour gagner les hauteurs où l'ordre se construit et se continue ; tout le temps du trajet, le ciel, le vent, les astres sont des guides et des amis :

— Courage, disent-ils, tes premières folies sont les mères de ta sagesse. Tu veux la vérité, ton erreur en est le chemin ! Ta race antique n'est point lasse, et ton vieux sang n'est pas aigri. Le feu, tant qu'il flamboie, la vie, tant qu'elle brûle, sont la noble substance qui s'épure en se dévorant. Ton esprit qui veut vivre élimine de toi tout ce qui n'est pas le meilleur.

» Courage, le filet des pêcheurs, tes amis, est redescendu sous l'eau vive. Le pic des charpentiers heurte à coups sourds contre la cale des navires en construction, et les calfats armés de torches de résine secouent ces lueurs dans le soir. Bientôt les jeunes filles aux hanches balancées se

seront mises en route pour la fontaine. Au même instant qu'une agonie se résoudra, le soupir de l'amour prophétisera des semences. Tu peux vérifier qu'il n'y a nulle part une chose si humble qui ne soit animée d'un immense vœu de grandir. Va, personne n'en désespère. Rejoins donc ta prêtresse et, auprès d'elle, oublie tout ce qui n'est pas de son chœur. Plein des forces d'en bas, demande à sa lumière un modèle de leur usage. Le corps de l'Ephésienne scintille comme Diane sur le plus voisin des coteaux. Aristarchê t'attend pour t'initier au mystère et le chant de sa lyre te révèle déjà une enceinte de la cité. »

L'AME DES OLIVIERS

A Lucien Corpechot.

J'ai gravi aujourd'hui le tertre qui domine toute cette contrée. Son sommet, garni d'un ermitage et d'une chapelle, porte de vieux cyprès taillés par la foudre et le vent. A mi-côte s'étend un bois de pins, blond de lumière à ses touffes supérieures ; il traîne dans la nuit ses extrémités retombantes. Enfin, vers le soubassement de la colline est un long verger d'oliviers. Egales pour la gloire, ce sont trois races d'arbres bien inégales en beauté, car l'olivier passe de beaucoup les deux autres. Mais des traits qui leur sont particuliers distinguent les blancs oliviers de ce lieu.

Supérieurs au type ordinaire de ce bel arbre, ils montraient parmi les ondoiements de leur cime une beauté plus rare, un signe de vigueur et de perfection qu'ils ne font apparaître qu'en des circonstances choisies : je leur vis le souple

bouquet, frêle comme un bourgeon, dense et resserré comme un fruit, que se plaisait à reproduire la sculpture des Athéniens. Le ciseau des Attiques n'a aimé que l'exquis. Il nous conserve encore une fleur même de la fleur. Je me mis à l'étude du chef-d'œuvre de la nature éclos dans le sol maternel. Les purs rameaux me suspendaient amoureusement à leur forme, mais, en me révélant avec largesse ce trésor, les mystérieux petits arbres ajoutaient le conseil de les louer tout bas. Élevant à l'enthousiasme, ils recommandaient la pudeur.

« *Pampres de Bacchus, pourquoi m'étreignez-* « *vous ? Otez vos raisins, je suis vierge et ne* « *m'enivre point.* » Ainsi, se plaint chez un poète de l'Anthologie l'arbre chaste et sauvage qu'on voulait charger de présents. Comme il eût écarté, lui aussi, la grappe et le pampre, l'olivier provençal me faisait modérer les signes de ma religion. Mais le goût, la pudeur devaient être vaincus par la force d'un souvenir. L'olivier m'apparut, tel que je l'avais vu antérieurement un matin de jeunesse impétueuse et concentrée, épanoui dans le point central de mes songes qu'agitait le frisson de la silhouette argentée... Réminiscence de Platon, de Renan et de France, que je suivais alors tous trois, l'ancienne invocation se répéta presque telle quelle dans ma pensée.

« — Petit arbre nerveux et pâle », lui disais-je, en modifiant à peine le premier texte, « vous que néglige le vulgaire et qu'il a bien soin d'insulter : un rare privilège vous défend, olivier, de flatter l'indigne regard. Je vous refuse tout honneur de la part de ceux qui n'en méritent aucun : moins ils vous considérent, plus il vous appartient d'exceller dans votre ordre, délice des cœurs exercés.

» Vous nouez vos racines au-dessus de la terre, mais vous les enfoncez fort avant dans un sol léger et aride comme l'esprit. Si votre tronc est court, s'il élève peu de rameaux, sous une écorce délicate, le plus frêle est solide et plein de vigueur. De tronc rugueux, de rameaux lisses, lent à croître, long à mourir, ainsi que la sagesse, le dieu qui vous habite a l'âme curieuse. Pour atteindre à la paix, il est ennemi du repos. Comme les sentinelles et les coureurs de nuit, il se maintient par la sensibilité vigilante. Mais chaque pas des heures touche sa verte lyre du frémissement infini, le moindre ébranlement de votre air lui donne la fièvre, et personne ne montre plus de résignation à ce qui n'a point de recours. Ni langoureux abattement, ni vaine révolte : tous les fléaux ajoutent un éloge à votre vertu et, des pires injures qui lui tombent du ciel, votre automne compose un amer et généreux fruit.

« Que votre bois, olivier, ait notre cantique, car les premières crosses des pasteurs en sont façonnées. Les rois pères des peuples vous ont pris le sceptre amical. Lorsque Thersite alla prêcher une confusion de pouvoirs qui eût imposé l'anarchie, c'est avec vous qu'Ulysse punit le bavard impudent, c'est à coups d'olivier que lui furent scandées les inestimables doctrines : — *Le gouvernement de plusieurs n'est pas bon. Qu'il y ait un seul chef, un roi...* A Ithaque, dans sa maison, au centre d'une cour, s'ouvrait le plus beau d'entre vous. Ayant été ployé et débité des mains d'Ulysse, il devint son lit nuptial et l'arbre, dont le tronc et la maîtresse branche n'avaient été ni déplacés, ni retranchés de leurs racines, mais abrités d'une toiture et clos de toute part, connut l'hymen de Pénélope, sa défense innocente et la chasteté de sa foi.

« Telle étant sa substance, votre feuille, olivier, porte en sa couleur double le signe de la vérité. Son ovale acéré défie le reproche et sa coupure nette ne redoute aucun examen. Toutefois, épaissie en touffes légères qui tremblent, elle se mêle à tous les fantômes de l'air. Des sophismes pressés y confondent leur aile grise, les nuances subtiles y décrivent agilement un mystère discret qui ne peut tenter le profane. L'œil du peuple ne voit qu'un bouquet confus et cendré : mais, voisins des dieux, les paysans taillent ou courbent

chaque plant selon la forme des cratères, et le Sage qui passe une fois ou deux chaque siècle, n'en pourra nier la leçon.

« Que l'amandier bachique anime son branchage de grimaces désespérées ; que le cyprès, du flanc d'une métairie solitaire, élève sa colonne blanche et noire contre le jour ; que le pin turbulent se précipite en indiscernables troupeaux : ô nobles oliviers, il ne saurait vous plaire d'interrompre d'aucun dissentiment la courbe déliée des collines de nos pays. Non, vous faites corps avec elle. Ni ennui, ni orgueil ne vous jetteraient au désert, et vous vous aimez trop, car vous vous sentez trop bien vivre, pour vous mêler les uns dans les autres, comme ces pins. O Énergies, mais indomptables, ô Patiences, mais redressées, Constances, Industries, plus que fertiles Inventions, osant tout et tout supportant, mais tout méprisant au besoin, vos mépris n'ont été durables qu'à l'égard du crime inutile, l'Excès. Distant des bas fonds et des crêtes, c'est en chœur, oliviers, qu'il vous intéresse d'aller. Sans vous presser l'un l'autre, sociables rameaux qui communiquez entre vous, vous aimez vous toucher en rendant un son qui ressemble aux discours de la Mer intelligemment mesurée et des hommes qui la longèrent. Vous savez une langue bien accordée à l'âme. Parole et pensée n'y font qu'un, et le même mot les révèle, pensée toujours con-

duite à la perfection de son signe, mais signe plein et dense, vertueux et signifiant*.

« De sorte, clairs feuillages, qu'il n'y a presque rien qui altère votre bonheur ! La méditation n'impose ni fatigue, ni souillure à vos transparences et la nuit ne les couvre pas. Voulant des clartés, vous en faites. En montant vers le ciel, vous formez un chapeau de mystérieuse lumière. Le phosphore divin brille à la pointe de vos tiges, comme dans l'œil des chats sacrés et des oiseaux de nuit et de tout ce qui fut conçu et procréé du sein de la Vierge elle-même.

« Fils certains de Pallas, rangées d'yeux pers fleuris des modérations éternelles, athénienne semence qui, à son tour, compose le plus délicat des boutons, vous êtes apparus par la sûre volonté de cette déesse : premiers, derniers, maîtres du monde, secoués des déluges et victorieux de la nuit, pacifiques, guerriers, auteurs et enfants des cités, exterminateurs des désordres, extincteurs des barbares nuits, il n'y a point de siècle qui ne vous ait reconnus les pères et les mères de ses destinées favorables. Vos diffuses lueurs étant choses humaines, aucun trouble n'en provenait : mais quand, formés de votre chair et bourrés de vos fruits, les pressoirs épanchèrent un rayon de chrême doré, la Déesse ouvrière en fit éclater son

* ΛΟΓΟΣ, VERBUM, RESOUN.

orgueil. Aliment ou breuvage, douce onction de l'athlète ou baume des corps déchirés, elle s'applaudit elle-même et pour que son collaborateur, le peuple athénien, eût sa part de satisfaction, elle lui prit la main et la serra, du geste que le marbre a perpétué.

« Tout autrement beau que le marbre, soyez-nous, Olivier, le garant animé des assentiments de Pallas. Redites son grand témoignage. Ne vous lassez point d'enseigner ce qu'elle aime et approuve, et comment elle sait sourire à celui qui la sert. L'homme qui la comprend n'a pas besoin d'être encouragé à la suivre. S'il connaît la sagesse, il s'y précipite après vous. Oh ! redoublez l'éclaircissement de votre sagesse ! Sous une pâle armure d'émeraude voilée, annoncez la brillante agoniste de la raison, paranymphe de l'homme qui, digne de son nom, apprivoise, domine, conduit ses frères bestiaux. Bel ordre des Sciences et fine mesure des Arts, gardez-en, communiquez-en plus que n'en veut, plus que n'en souffre l'imbécile dégénéré. Sur les côteaux où procèdent vos théories, rien ne pourra se perdre du moment que vous subsistez, la Merveille du monde ne s'abîmera qu'avec vous ! »

APPENDICE

LETTRES DES JEUX OLYMPIQUES

APPENDICE *

LETTRES DES JEUX OLYMPIQUES

SUITE DE LA DEUXIÈME LETTRE : **Premiers pas.**

. . . .

Ne comptez pas sur un récit de ces courses ou de celles qui furent faites le lendemain et le jour suivant. Erreurs précipitées, stations désordonnées, je n'en écris pas le journal. Ou je fatiguerais par un bruit de paroles, ou j'embarrasserais d'indigestes détails locaux.

Qu'en me promenant sous la citadelle, j'aie arrêté, une minute ou une heure, mes yeux charmés sur le monument choragique, ses contours délicieux et sa molle frise, ou que j'aie choisi l'esplanade du temple de Thésée pour le théâtre de mon premier exercice de méditation et d'intelligence athénienne ; qu'enfin troublé ici, là pleurant presque de plaisir, j'aie fait une suite d'épreuves avant de me former l'idée juste

* Dans la première édition d'*Anthinea*, les pages qui suivent faisaient partie du livre premier, « le voyage d'Athènes ».

et les sentiments qui me convenaient, les résultats seuls vous importent, non le détail quotidien des préparations.

Deux fois déjà, j'ai vu le soleil se coucher, je l'ai vu deux fois se lever, aux deux pointes de l'Acropole. Aujourd'hui, avant de partir pour les Jeux Olympiques, car je vous dois une chronique de ces jeux, j'irai revoir l'éclat des marbres au plein midi. La journée est superbe ; le ciel, tout à la fois très pur et divinement dégradé. Les jeux ne seront point gâtés comme il le fut hier par la bise. Mes amis athéniens étaient fort en colère contre le vent. Néanmoins nous nous sommes très honnêtement divertis.

Dans les beaux temps d'Athènes, le Stade où eurent lieu tant de jeux illustres était fait de simple gazon ; les gradins pratiqués au flanc de l'Hymette ne portaient aucun revêtement étranger. Le précepteur de Marc-Aurèle, Hérode Atticus, inventa de les recouvrir d'un appareil de marbre. Tel est le monument qu'Athènes vient de restaurer, grâce aux munificences d'un marchand grec d'Alexandrie, M. Averof. Il a payé jusqu'à 750.000 francs, selon les uns, et, selon les autres, le double. En pareille occasion, les Athéniens de la décadence eussent décerné à leur bienfaiteur quelque trois cents statues d'or massif ; on s'est contenté de lui en ériger une seule, de marbre fin à la porte même du Stade. Les gens de goût déplorent que l'image mortelle du nouvel Hérode Atticus arbore une paire de moustaches scythiques d'autant moins supportables que le menton est glabre ainsi que les joues. Que n'a-t-il une barbe pareille à celle qui fleurit M. Philémon, le président des Jeux, taillée comme un portique, la plus belle barbe d'Athènes. Le peuple ne

fait pas attention à ces différences. Généreusement, sans critique, il ne perd pas une occasion de crier *Vive Averof !* Ce cri est devenu en peu de temps aussi vulgaire que *Vive le Roi !* ou même que *Vive le diadoque !* Le diadoque est l'héritier présomptif du trône des Grecs, leur dauphin.

Venons aux Jeux, qui sont fort beaux. Mais j'ai eu l'ennui d'assister, pour mon début, à trois victoires de gymnastes prussiens. Trois fois le drapeau blanc et noir a été hissé sur le Stade. La première, je dois le dire, n'alla point sans huées. Le peuple entier était debout ; tout le monde criait *adika ! adika !* (injustice, injustice !) Il paraît que les juges n'avaient pas bien jugé ; la palme décernée à l'équipe prussienne aurait dû revenir à l'équipe hellénique. Pourtant le beau travail de deux ou trois de ces barbares borusses et germains a fini par conquérir l'admiration générale. C'est qu'ils n'avaient point de concurrents français devant eux. Cette réflexion faite, j'ai pu m'abandonner au sentiment commun.

Mon voisin du Stade, un Hellène, avec lequel je converse en mauvais anglais (car il ne sait pas le français, ce que j'ai de grec, prononcé à l'érasmienne, ne m'est d'aucun secours), cet Hellène me fait entendre que, dans une course de cycles qui fut la première de toutes, c'est un de mes compatriotes, M. Flamand, qui a obtenu le prix. Je lis sur son visage qu'il est certain de me procurer un plaisir extrême. Je l'en remercie de mon mieux dans l'idiome de Shakespeare, que j'ai bien soin d'estropier. Hélas ! même écorché, qu'ont pu dire les Muses entendant un pareil propos sous leur colline.

TROISIÈME LETTRE

LE STADE PANATHÉNAÏQUE

Figurez-vous, au flanc du mont Hymette, un monument de forme antique, dont la matière neuve, fraîchement coupée et polie, répond d'un éclat doux, point aveuglant, mais net au ciel varié de l'Attique. On n'a point demandé au Stade d'être beau. Il ne peut guère l'être. Mais il répond exactement à son emploi. C'est à peine si la dixième partie des gradins est achevée. Ce qui manquait a été suppléé, non sans habileté, non sans art, avec des planches employées à l'état brut ou couvertes d'un enduit blanc. L'œil indulgent n'est pas choqué.

Les traités d'archéologie ont une phrase ingénieuse pour définir le Stade : c'est, disent-ils, une large avenue fermée et arrondie à l'une de ses extrémités. Je dirai, à mon tour, que c'est un U couché au sol, mais renversé. Tapissez de gradins les branches parallèles et la boucle du fond de l'U. Appuyez la boucle et les branches à un amphithéâtre de collines violettes et grises, presque sans herbe, mais d'où viennent quelques légères brises parfumées de lavande. Enfin, faites couler devant l'ouverture de l'U un petit fleuve aux ondes lentes entre des massifs de lauriers-roses encore défleuris, et que cette onde rare s'appelle l'Illissus.

Ce Stade athénien reçoit dans son enceinte quatre-vingt mille spectateurs. De la longue chaussée sur laquelle se font les exercices athlétiques jusqu'au faîte de l'édifice, j'ai compté soixante gradins, soixante étages ; ils règnent sur toute la longueur du Stade. Ils sont divisés en tribunes, traversés par des escaliers qui dégagent la circulation. Bien qu'on fût à l'étroit, l'on pouvait cependant, grâce à la largeur des degrés, s'y mouvoir d'avant en arrière et s'y renverser à l'aise. Les nouveaux Athéniens sont des gens expansifs ; mais je n'ai point vu d'accident. Hier comme aujourd'hui, l'on a seulement souffert de la bise quand elle venait du nord, et du soleil quand il nous faisait vis-à-vis. Tel est l'inconvénient des spectacles en plein air. Nous n'y sommes plus endurcis. Joignez que la saison est fraîche. D'ailleurs, en août comme en avril, c'est l'immobilité au grand air qui est pénible. Je me souviens de m'être alternativement transi et rôti aux représentations du théâtre antique d'Orange et elles avaient lieu en pleine canicule.

De ces quatre-vingt mille spectateurs, un bon quart était fort heureux : c'étaient tous ceux-là dont la place avait été marquée un peu haut, du côté de l'orient. Presque sans quitter du regard la suite des jeux célébrés et pendant que la vue des autres spectateurs se bornait au tour de la piste ou se brisait contre le rideau des grands arbres qui défendent le Zappion, nous avions sous les yeux un abrégé des plus belles choses d'Attique : à gauche du triste portique d'Adrien, les hautes colonnes corinthiques du Jupiter; plus loin, les ruines du théâtre de Bacchus. Une clarté sublime nous élevait ensuite sur la pente de l'Acropole que couronne le Parthénon.

Le roi des Grecs a pris sa place sur l'un des trônes qui sont taillés, au fond du Stade, au milieu du premier gradin. Sur l'autre, il vient de faire asseoir le jeune Alexandre, roi de Serbie, son hôte.

A la gauche du roi Georges, se tient la princesse royale, femme du diadoque et sœur de l'empereur d'Allemagne. C'est une forte belle personne à cheveux blonds qui brillent d'un étrange éclat dans l'air de la Grèce. Ses deux enfants, vêtus en matelots comme tous les petits garçons de l'univers, s'appuient languissamment aux genoux de leur gouvernante. A la droite du jeune roi de Serbie, la princesse Marie, fille du roi de Grèce, rose et blanche comme Gretchen. Ses fiançailles ont été célébrées la semaine dernière avec le grand-duc Georges de Russie. Celui-ci se tient à la droite de sa fiancée. C'est un grand homme à fortes moustaches châtaines. Les Athéniennes sont unanimes à regretter qu'il se cache le front sous la visière d'une casquette ; il en faudra tomber d'accord, nos amis russes gagneraient à sacrifier le gâteau rose et vert qu'ils s'enfoncent au sinciput.

Après le Grand-duc, en continuant sur la droite, se tiennent les derniers infants de Grèce, vêtus, eux aussi, en marins. Le teint transparent, les yeux d'un bleu pâle, tous deux font songer comme leur sœur au climat hyperboréen.

Je ne crois pas que tout ce monde tarde trop à s'helléniser. Le peuple hellène absorbe et assimile tous les barbares qu'il lui plaît, et cette famille régnante semble absolument disposée à tout recevoir et à tout souffrir. Il n'est aucune fantaisie hellénique à laquelle le roi ne se prête de bonne grâce, et ses trois fils aînés, circulant dans le Stade, paraîssent populaires.

L'héritier présomptif est président des Jeux. Il les

préside réellement. Aucun détail ne lui échappe. Sanglé à la prussienne dans son uniforme d'officier général d'infanterie, le diadoque Constantin veut tout surveiller par lui-même. Il est secondé de près par son frère le prince Georges, en capitaine de vaisseau. Ces deux princes suggèrent toute sorte de souvenirs. On peut les comparer soit aux fils de Nestor dans la belle Pylos, soit encore au prince Polydamas, qui fut l'ordonnateur des Jeux dans l'île de Schérie, sur laquelle régnait Alcinoüs son père, selon l'ordre de Jupiter. Comme ils s'empressent de chaque côté du trône, au repos, on les nommerait les vivantes colonnes de la dynastie scandinave. Le prince Nicolas, leur frère, qui porte l'uniforme d'officier d'artillerie, me paraît un peu moins actif que ses deux aînés ; il ne règle pas les querelles qui s'élèvent à tout propos du sable fumant, mais passe pour ami des belles-lettres, des sciences et des arts.

On continue à me montrer, toujours sur le premier gradin, et sur la droite du roi de Serbie, immédiatement après les petits princes, avant le corps diplomatique, nonchalamment assis et occupé à tordre de longues moustaches brun clair, le colonel Pappadiamantopoulos, aide de camp du roi de Grèce, et qui est, si je ne me trompe, le proche parent d'un poète français, né athénien, dont l'œuvre et la personne doivent être également chères, M. Jean Moréas. Au delà, sur le même rang, plusieurs ambassadeurs, de pompeuses ambassadrices. Les membres du cabinet grec sont placés avec leurs familles, du côté opposé, sur la gauche du roi, à la suite de la princesse royale et des enfants de celle-ci. Tel est ce premier gradin de la tribune centrale, rempli d'un bout à l'autre par des personnages de sang royal ou revêtus des premières

charges d'État. Ensuite viennent les gradins secondaires de la même tribune qui se trouvent occupés par les députés, leurs femmes et leurs filles.

Plusieurs sont d'une beauté assez pure. Il en est beaucoup de jolies. Les anciens historiens et les modernes voyageurs s'accordent à médire des Athéniennes. On leur concède de l'esprit et de la vertu. Je ne sais trop pourquoi on leur refuse si généralement la beauté. Celles que j'ai aperçues avaient, au moins, beaucoup de grâce. Quelques-unes d'un teint de lait. Je distingue une chevelure dorée de la nuance la plus pâle, et deux ou trois d'un fauve ardent. C'est le foncé qui domine, comme il convient. Deux visages des plus délicats montrent la couleur de l'olive parfaitement mûre, on leur redirait volontiers l'épigramme d'Asclépiade à cette belle Didymé, fleur de l'*Anthologie* : « Elle est noire et qu'importe ? Les charbons aussi « sont noirs, mais quand ils sont en feu, ils sont « brillants comme des calices de rose ». Et les beaux yeux ! Vifs et mouillés, aigus et tendres, on ne nous parle pas assez des beaux yeux de l'Athénienne.

Ces yeux m'ont mis en grand retard. Le courrier va partir. Il me faut ajourner la suite de mes tableaux du Stade. J'ai dit l'aspect du monument. Mais le stade est plein et les collines sont couvertes de peuple. Çà et là un *Cosmétôr* place les gens ; un *époptès*, coiffé d'un casque colonial tout rouge, affublé d'un justaucorps de même, fait sa ronde ; un médecin, sous le poteau indicateur, où l'on peut lire *iatros*, attend qu'on réclame ses soins. Et la foule chante et s'agite. Mais pourquoi fait-elle une tache dans la clarté ? Les Athéniens viennent au Stade la boutonnière fleurie de violettes blanches, ils devraient y ajouter des vêtements clairs.

QUATRIÈME LETTRE

LES NATIONS DANS LE STADE ET LA COURSE DE MARATHON

L'origine des Jeux Olympiques se perd dans l'antiquité de la Grèce. La première Olympiade, qui part de 776 avant J.-C., nous marque le dernier règlement de ces jeux. Ils se célèbrèrent toujours, ainsi que leur nom le constate, à Olympie, le sanctuaire de l'Elide, qui est elle-même une province du Péloponèse. Ils furent abolis trois cent quatre-vingt-quatorze ans après J.-C., par un décret de Théodose. Du 6 au 15 avril 1896 on les a vus ressuscités aux portes d'Athènes et peut-être dureront-ils.

Les anciens Grecs conviaient au bord de l'Alphée tous les peuples de leur langue, y compris les Macédoniens. Mais ils durent plus tard ouvrir le stade au conquérant latin. Les Athéniens modernes ont refait le pacte olympique, non avec les seuls Grecs, ni les seuls Helléno-latins, ni les seuls Européens, avec l'univers. Quand la première idée en fut publiée, j'avoue que je l'ai blâmée de toutes mes forces. L'Internationale des jeux me déplaisait. J'y craignais la profanation d'un beau nom, assaisonnée d'un contre-sens. Et j'y voyais de plus un anachronisme. Des olympiades grecques étaient possi-

bles quand il existait une Grèce. Depuis la Réforme, surtout depuis la Révolution française, il n'y a presque plus d'Europe : qu'allaient signifier des Olympiades ouvertes au monde entier ? Enfin, ce mélange de races menaçait d'aboutir, non à l'intelligente et raisonnable fédération des peuples modernes, mais aux vagues désordres du cosmopolitisme.

Or, je vous prie, à qui reviennent tous les bénéfices du cosmopolitisme ? Au moins cosmopolite des peuples, à la plus nationaliste des races, à l'anglo-saxonne. L'ère olympique qui doit s'ouvrir à Athènes ne fera qu'apporter un nouvel élément d'activité et de prospérité à ce concurrent éternel.

Ainsi, avais-je raisonné, et non, je crois, sans vraisemblance. Je subis là-dessus les vives remontrances de M. Pierre de Coubertin, le zélateur de l'entreprise. Elles glissèrent sur mon esprit, sans y faire grande impression. Pourtant, la réflexion ne laissa pas de nuancer ce premier sentiment. Il ne s'était jamais offert occasion aussi favorable pour essayer de distinguer exactement le cosmopolitisme, qui n'est qu'un mélange confus de nationalités réduites ou détruites, d'avec l'internationalisme qui suppose d'abord le maintien des différents esprits nationaux. Il me semblait, de plus, que le tendre ciel de la Grèce, le saint rocher que domine le Parthénon devaient agir utilement sur cette première rencontre : certaines barbaries ne pourraient s'y donner carrière, et la suite des représentations athlétiques conserverait peut-être l'influence de son point de départ. Lorsque je bouclai ma valise, la bienveillance l'emportait. Puisque j'allais en juger de mes propres yeux, il fallait que l'affaire bénéficiât d'abord de mes doutes.

L'expérience à laquelle j'ai assisté achève de me con-

vertir. Les premières raisons ne manquaient point de fondement, mais elles étaient incomplètes. J'avais négligé deux grands traits.

Pour ce qui est du cosmopolitisme, je ne voyais pas qu'il n'y aurait rien à craindre de ce côté, par la bonne raison que, de nos jours, *quand plusieurs races distinctes sont mises en présence et contraintes de se fréquenter, elles se repoussent, s'éloignent dans l'instant même où elles pensent se mélanger*. Paul Bourget a fait avant moi cette observation ; mais j'en donnerai des images.

Pour la prépondérance anglo-saxonne, elle n'est peut-être si forte que pour avoir procédé en un grand mystère. Les progrès n'en ont pas été, comme ceux des Prussiens entre 1860 et 1870, une vive fulguration. Ils ont duré un siècle. Jusqu'à ces derniers temps, l'Anglais et l'Américain se sont partagé l'univers dans un grand silence *. Même aujourd'hui, quand les Anglo-Saxons sont les maîtres partout, personne ne mesure quelle est leur puissance réelle. Ces conquérants universels profitent de ce que nous ne voyons au juste ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils rêvent de faire. Les modernes olympiades auront peut-être l'avantage de montrer aux peuples latins le nombre, la puissance, l'influence, les ambitions croissantes et encore le point faible ou vulnérable de ces audacieux prétendants à la tyrannie. Il est possible que cela nous vaille un quart d'heure d'angoisse. Nous serions le dernier des peuples si nous avions peur d'avoir peur. A sentir le péril, nous aurons une chance de moins d'y succomber.

* Les deux guerres anglo transvaalienne et hispano-américaine sont postérieures à ces observations de 1896.

Parlons des Jeux. Les mouvements d'ensemble des équipes gymnastiques ressemblent pour la règle, l'accord, la sûreté savante et douce des mêmes gestes pris et repris en demi-chœur, à une musique parfaite. On est tout assailli de souvenirs platoniciens. En revanche, le saut, les anneaux et certaines courses perdaient leur caractère dans ce grand espace béant. Mais les assauts de lutte passionnent : on ne peut s'empêcher d'y sentir son cœur réuni dans une attention irritée. Les luttes d'hier ont d'ailleurs été pleines d'incidents caractéristiques.

Un Grec et un Danois étaient aux prises, M. Jensen du Rowing-club de Copenhague et M. Christopoulos de la Société gymnastique de Patras, ce dernier mince, souple et de beaucoup inférieur en musculature à son concurrent. Quant à M. Jensen, qui n'a rien du géant du Nord, c'est un athlète de taille moyenne, si trapu qu'il en semble bref. Brute savante et méthodique autant que vigoureuse, il nous donne loisir d'admirer ses biceps, qui sont d'un colosse, ses jarrets inflexibles et ses poignets tendus comme deux branches de métal. Cet étalage ne peut venir à bout de la ruse et de l'agilité de M. Christopoulos, qui, un moment, a le dessus. Pourtant le Scandinave ne mord pas la poussière. On est forcé de séparer les adversaires, mais toute la Grèce sourit. De quel cœur on embrasse M. Christopoulos ! Le champion de Patras peut rêver cette nuit qu'il a représenté sa race subtile et légère.

On met ensuite aux prises un Allemand et un Anglais. En un clin d'œil M. Schumann a fait mordre la poussière à M. Éliott ; mais voici que, avec une ténacité toute britannique, celui-ci se démène comme s'il n'avait pas touché terre des deux épaules. Le gros Germain est émerveillé de tant d'impudence, mais

Athènes s'épanouit. Il faut que le diadoque et le prince Georges prennent sur eux de renvoyer M. Eliott à son club. A ce moment les organisateurs ont la mauvaise idée d'engager un combat entre M. Christopoulos et un autre Grec... Tumulte magnifique. De tous les points du stade, le peuple entier proteste. Non, non! *Oki, Oki. Oki !* On n'admet point le sacrilège, on ne veut pas de lutte entre les hommes de même langue et de même sang. J'ai beaucoup admiré ce soulèvement hellénique. Il s'en produit ainsi, du même ordre, à tous les instants.

On s'afflige si l'Hellène en sautant à la perche manque la barre ou exécute de travers le rétablissement aux anneaux. Si l'Anglais, l'Américain ou le Français ont plus d'adresse et de bonheur, c'est un froncement du sourcil. La justice n'en souffre pas. Chacun admire ce qu'il convient d'admirer, mais il le fait d'un cœur plus ou moins généreux suivant les honneurs engagés. Ainsi, loin d'étouffer les passions nationales, tout ce faux cosmopolitisme du Stade les exaspère.

Mais nos vieux peuples, comme on dit, n'en gardent pas le monopole. Les plus violents, les plus bruyants nationalistes du stade, savez-vous leur patrie? Ce ne sont pas les Grecs peut-être. Ce sont les gens de l'Amérique. Venus en bandes, les yankees paraissent trois fois plus nombreux qu'ils ne sont : toutes les fois qu'une victoire est proclamée, les drapeaux de l'Union claquent au vent ; les chapeaux, les bérets s'envolent ; des *bans* secouent les gradins de bois. Cette Amérique ignore ce que le monde hellénisé a conçu de plus rare, et de plus secret, la mesure. Je lis de beaux sourires sur les lèvres des Athéniennes. Les journaux grecs parlent avec une indulgence amusée des « manifestations « exubérantes des gais et excentriques Yankees »

M. Konnoly, vainqueur pour le saut triple, a noblement télégraphié à ses nationaux : « Les Hellènes ont « vaincu l'Europe ; moi, j'ai vaincu le monde entier. » J'ai toujours dit que Tarascon était une ville d'Amérique. Le bulletin de victoire de M. Konnoly fait le tour des salons et des cafés d'Athènes.

Non, les patries ne sont pas encore dissociées. La guerre non plus n'est pas morte. Jadis les peuples se fréquentaient par ambassadeurs. C'étaient des intermédiaires qui atténuaient bien des chocs : les peuples déliés du poids de la terre, servis par la vapeur et l'électricité, vont se fréquenter sans procurations, s'injurier de bouche à bouche et s'accabler de cœur à cœur. L'ancien *ludus pro patria* n'en sera que plus nécessaire.

Quarante kilomètres séparent du stade d'Athènes le bourg de Marathon. A quelque race qu'il appartienne et pourvu qu'il soit d'une nation cultivée, tout homme se souvient, comme d'un trait saillant de sa propre jeunesse, de la défaite que les Grecs, sous Miltiade, infligèrent aux Perses de Darius. Le soir de la bataille, un soldat athénien, blessé et chargé de ses armes, couvrit d'une traite le chemin qui va de Marathon à Athènes et vint tomber mourant au pied des magistrats en leur annonçant la victoire. C'est en mémoire de ce héros que l'ancienne Athènes avait fondé une course de Marathon. L'Athènes nouvelle profite des Jeux Olympiques pour renouer la tradition. Le goût d'enchaîner le présent au passé doit être compté à ce peuple.

Or, le vendredi 10 avril, le Stade entier, avec une prodigieuse anxiété, attendait le vainqueur de la course de Marathon. Qui l'emporterait des étrangers ou des

autochtones ? Comment finirait cette épreuve vraiment nationale ? Une sorte de sens mystique y était attachée. La crainte et l'espérance faisaient flotter le cœur de nos citoyens rassemblés. Non seulement le Stade, mais les collines des environs, les routes et les rues tremblaient d'inquiétude et de fièvre. Le signal du départ de Marathon avait été donné à 1 h. 56' 30". Et l'après-midi s'avançait. Mais un coup de canon éveille enfin de longs échos. C'est le signe espéré, le coureur athénien arrive, il est en tête. Une énorme agitation ébranle la masse, un immense *Nenikikamen !* « nous avons vaincu ». Les bourgeois athéniens aussi enthousiastes que le moindre manœuvre, les vieillards comme les enfants. Les drapeaux secoués, des cris, des chants portaient la joie magnétique d'un peuple. Le roi, fort agité, se lève à demi, personne autour de lui ne se tient en place. Chacun sait, mais chacun veut voir. Animés par le vent, les grands ombrages de cyprès et de pins qui limitent la vue du Stade avaient, à ce moment, une ondulation moins large et moins profonde que la forêt humaine étendue sur tous les gradins.

Le signal n'avait pas menti. Au plus beau de cette solennelle folie, un coureur revêtu du maillot blanc et bleu, les couleurs de la Grèce, débouche ; il s'engouffre dans l'allée profonde du Stade à travers les éclats redoublés de mêmes clameurs. — *O nikitis ! O nikitis ! Zitô !* « Le vainqueur ! Le vainqueur ! Vive ! » Il n'y a fils de bon Héllène qui ne se lève pour acclamer le *marathonomaque !* Celui-ci, d'un mouvement vif qui est trouvé sublime, pousse droit au prince Constantin et au prince Georges et tombe entre leurs bras, liés au milieu d'une mer de trépignements et de cris. Toutes les cigales attiques élèvent une sèche et perçante chanson, et, pendant que la foule chante, le roi salue.

Puis, le nom de cet heureux vainqueur, à peine connu, vole au ciel. Spiro Louys est un paysan du bourg de Maroussi en Attique. Bon, il aura un champ ; les riches se cotisent pour lui en faire honneur. On lui apporte du café. On lui jette mille cadeaux. Une dame de Smyrne lui attache de sa main une chaîne d'or. D'autres l'essuient, le frottent, l'étrillent avec un art de cajolerie spontanée qui fait les délices profondes de l'œil observateur. Les six coureurs qui suivent Spiro Louys, tous Héllènes, sont traités comme lui, accablés de baisers, d'étreintes ou de compliments. Ainsi doit savoir déraisonner à propos chaque peuple. Celui-ci, succombant à l'ivresse historique, prenait conscience de soi dans l'instant même où il semblait hors de lui.

CINQUIÈME LETTRE

INTERMÈDES. — LA MORT DE M. TRICOUPIS
L'ÉTAT GREC

Ces jours-ci, les concours se donnaient au vélodrome du Nouveau Phalère et au champ de tir aménagé non loin de Phalère le Vieux. Il est fort agréable d'aller prendre l'air de la mer en ces divers endroits. Si je n'y reviens pas chaque jour, c'est uniquement qu'il me fâche de revoir les Propylées et les autres colonnades de l'Acropole dessinés dans le ciel entre deux pavillons chinois.

Mais tournons le dos à la terre. Phalère et, plus encore, le Pirée ont le charme des petits ports construits en avant des grandes villes maritimes, et réduits aux fonctions d'entrepôts, d'arsenaux ou de magasins. Le mouvement particulier à l'étrange monde marin répand dans ces escales une turbulence inouïe. Les mâts prêts à s'enfuir qui oscillent dans l'air plus pâle, les cheminées qui fument, les coques qui halètent, les sillages croisés des caïques aux rouges voiles, les caisses des changeurs, leurs médailles brillant sous la vitre au fond des sébilles, les cordages roulés, les ancres hors d'usage ensablées à mi-corps et dont l'épais goudron pleure son parfum au soleil, les sacs, les caisses, les ballots trempés d'une âcre odeur de raisin, d'épice et d'orange : ce qui ne fait que d'arriver et ce qu'on

exporte, ce qui fera le tour du monde et ce qu'on livrera ce soir, les éléments et leurs fantômes, le corps solide et l'âme errante de ce paysage trop familier ne peuvent reparaître un moment devant moi sans être un objet de désir et, bien que visiteur acharné aux ruines d'Athènes, les propositions de voyage qui s'élèvent ainsi de la face de l'eau me communiquent un étourdissement délicieux. Un plant de cassie marseillaise trouvé dans un jardin public avait accru mon trouble. Il me fallut faire effort pour m'en délivrer.

Traversant le théâtre du Pirée, songeant aux chrétiens, à saint Paul, je pris les landes solitaires de la péninsule d'Acté, plus sauvage et plus stérile que toute mer. Avec ses asphodèles qui ont déjà séché au vent dur (elles sont en fleur sur l'Hymette) ses remparts rasés près du sol, son magnifique sarcophage, où fut, paraît-il, Thémistocle, aujourd'hui couvert et découvert par le flot, Acté, en irritant et exaspérant mon humeur, la calma enfin. J'ai retrouvé Athènes et continué mes chroniques.

Un homme, en ce moment, est la coqueluche d'Athènes ; c'est le petit coureur de Maroussi qui devança la Grèce, l'Europe et l'Amérique à la course de Marathon. On n'entend que le nom de M. Spiro Louys, et l'on ne voit que ses images. Il était chez le roi, dimanche soir, en fustanelle blanche, au milieu des habits et des uniformes brodés. On va lui acheter un champ au village natal. Tout lui rit, mais cet heureux marathonomaque a causé de violents ennuis à une jeune et jolie fille, la plus jolie, dit-on, de la bourgeoisie athénienne.

Mademoiselle Y..., aussi patriote que belle, avait entendu le patriotisme à l'antique. La veille de la course, elle voua publiquement son cœur et sa main

au vainqueur, s'il était Hellène. Mademoiselle Y... pouvait se permettre, sans trop de risques, un aussi grave engagement : on savait que le plus grand nombre des champions, tous jeunes gens de bonne mine, appartenait à des familles excellentes, étudiants, officiers... Et voilà qu'un petit pâtre gagne le prix.

La jeune dame grecque qui me contait ce trait en faisait les plus grands éclats. Elle m'a confié, au milieu des larmes que lui donnait le rire, que personne à Athènes ne savait comment se dénouerait l'aventure. Mademoiselle Y... paraît embarrassée de son lauréat, et toutefois témoigne une certaine horreur de ne point tenir le serment fait à l'autel de la Patrie.

Samedi, comme je rentrais au milieu de la nuit, on affichait une feuille télégraphique au vestibule de l'hôtel. Elle ne portait que ces mots : *M. Tricoupis est mort à Cannes, à six heures du soir.* Le lendemain, tous les journaux athéniens ont rendu hommage à l'orgueilleux, énergique et imprudent patriote grec. Bien que les ennemis du premier ministre accusent M. Delyannis d'avoir dansé en apprenant la mort de son rival, les éloges des delyannistes sont unanimes. On n'a pas oublié que M. Charilaüs Tricoupis est l'auteur principal, sinon le seul, et en tout cas le plus directement responsable des erreurs qui ont jeté la Grèce dans le discrédit financier ; mais, sans se détacher de souvenirs qui sont des exemples, les anciens adversaires de M. Tricoupis ont tenu à l'ensevelir avec honneur. Dithyrambe et apothéose, c'est aujourd'hui le ton de toute la presse athénienne ; on dirait le deuil d'un Colbert.

La faillite de 1896 a cependant porté un grave coup à l'héllénisme. Un Hellène de son parti me dit :

— Oui, Tricoupis a fait d'énormes dépenses. Vaisseaux, écoles, chemins de fer, il s'endettait à corps perdu pour réaliser tous ses projets à la fois. Il aurait dû y venir petit à petit. De là, sa chute et sans doute sa mort. Mais qu'ont donc fait ses successeurs ? Ils parlaient d'économie, dans l'opposition ; leurs budgets sont exactement ceux de Tricoupis. Nos créanciers d'Europe ont eu un moment d'espérance : ils l'ont si bien perdue qu'ils cherchent à nous imposer une commission de contrôle financier.

» Comme ils personnifiaient les économies, les adversaires de Tricoupis personnifiaient la patrie. Combattre Tricoupis, c'était faire une chose légitime, honorable, et parfaitement bien portée. Cet homme d'État distingué ayant des manières anglaises, on jugea national de lui faire de l'opposition. Mais s'il était facile de renverser Tricoupis, il l'était un peu moins de réaliser l'hellénisme et nous n'avons encore ni Crète, ni Macédoine, ni le moindre morceau de Grèce esclave à nous annexer. »

Mon interlocuteur m'assure qu'on regrette déjà Tricoupis. Les obsèques qu'on lui a faites, et auxquelles le roi Georges, sagement, s'est associé, me montrent l'extrême animosité des partis ou plutôt des clans. Les tricoupistes se sont battus pour l'honneur de porter le corps de l'ancien chef, et, quand le roi s'est incliné pour donner le baiser de paix sur le vitrage du cercueil, un long murmure de scandale courut à travers l'assistance.

Une vieille femme vêtue de noir, le visage entouré d'un crêpe, s'approcha de nous.

— Mais il est mort, s'écria-t-elle. Que peut lui faire tout cela ?

A lui personnellement, rien du tout. Mais cela peut

faire grand bien aux survivants. Ils vivaient de sa politique. Ils continuent à l'exploiter,

Le royaume de Grèce est la proie des partis. Intelligente, patriote, encore soutenue par une ancienne et traditionnelle organisation (certains députés sont élus à la Chambre de père en fils), à peu près pure de toute fièvre socialiste, la Grèce entretient à Athènes deux mille étudiants en philosophie, en droit ou en médecine : comptez les aspirants fonctionnaires et les aspirants députés. Ce peuple d'avocats, de prêtres et de docteurs ne trouvera jamais dans l'Orient entier un assez grand nombre d'ouailles à prêcher, de clients à médicamenter et à conseiller. Qu'est-ce qui soutiendra une bourgeoisie si nombreuse ? Il faudrait des esclaves à ces modernes Athéniens.

J'ai bien peur que l'État ne soit, en fin de compte, chargé de travailler et de payer pour eux. De cet État réduit à la fonction de pourvoyeur et de nourricier sortira fatalement la ruine civile. Les employés de l'État ne sont déjà plus rares. Ils font tous de la politique. Ils n'en feront que davantage, et leur nombre en sera accru : si maigres que soient les ressources sur lesquelles on les prélève, les traitements, aujourd'hui médiocres ou petits, augmenteront du même pas. Telle est la destinée des pays où la foule a trop d'influence. Les troubles intestins y provoquent des pactes qui se concluent au détriment de l'avoir public. Mais ces pactes absurdes causent de nouvelles querelles, qui tendent elles-mêmes à produire d'autres compromis onéreux. Ainsi de suite, jusqu'au terme de la dégénérescence commune ou jusqu'à l'entrée en scène de l'Étranger.

Dénuée d'une dynastie nationale, la Grèce s'est choisi un roi dans une famille étrangère. Ce roi lui rend

de grands services. La fonction royale assume ici la même charge que les podestats des républiques de l'Italie ; elle existe, avant tout, en vue de départager les factions. Personnellement estimé pour la bonhomie, la finesse et la discrétion de son attitude, déjà entouré de dévouements qu'il m'a bien fallu remarquer, le roi Georges est blâmé pour son usage extraordinairement modéré des prérogatives constitutionnelles.

— Pourquoi êtes-vous contre le roi ? dis-je à quelqu'un.

— Parce qu'il ne fait rien, parce qu'il ne dit rien, parce qu'il n'exerce pas assez son pouvoir...

D'autres m'ont déclaré être républicains parce que le roi Georges menace de démissionner toutes les fois qu'on lui cause trop d'embarras. Un troisième parti prétend enfin imposer à la royauté un accroissement de fonctions. Plus royalistes que le roi, ce ne sont pas les moins violents ni les moins aigres envers la personne royale.

Chez tous, s'épanouit une confiance sans bornes dans les qualités de la masse du peuple grec. « Ce qui est » bon est notre ouvrage, l'ouvrage de nos citoyens. Le » mauvais vient en droite ligne de la méchante admi- » nistration, du méchant Etat. » Cependant ils déplorent que l'État soit si faible contre les partis et les plus *avancés* voudraient en conséquence que l'État fût encore affaibli et diminué par la suppression de la fonction royale ! Ils rêvent d'une sorte de république fédérative présidée par un magistrat annuel et dans laquelle les partis demeureraient seuls en face les uns des autres...

Bien qu'ils m'aient fait l'honneur de me demander mon avis, je n'ai pu le leur dire. Une pudeur secrète

m'en a retenu. En me taisant, je me reprochais ce silence. Il était sans doute coupable, puisque je sentais avec force combien l'erreur démocratique, républicaine et libérale de tous ces patriotes grecs leur promettait plus de déboires que le tzar et que le sultan : mais, pour montrer l'erreur hellène, il m'aurait fallu faire voir l'erreur des Français dans les cent dernières années de leur histoire. Je n'ai pas eu le cœur d'humilier ainsi les miens et c'est en mon secret, tout bas, avec une pénétrante amertume que j'ai fait le compte des responsabilités incroyables assumées par la Révolution Française dans la déviation de l'esprit politique chez les peuples qu'elle a instruits.

SIXIÈME LETTRE

CLÔTURE DES JEUX OLYMPIQUES. — L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

Il a fait un air délicieux et, par les grandes déchirures que l'âge, le vent, la poussière ont pratiquées dans la masse de ces beaux arbres, les cyprès des jardins exhalaient des bouffées de cassie et de laurier-rose. Tout ce que ces mots de matinée de printemps conservent de grâce et de fraîcheur, rêvez-le, ce sera notre matinée d'aujourd'hui. Tels sont les lendemains d'averse dans ce pays. On se plaint qu'ils soient rares. Athènes est un des lieux du monde où il tombe le moins de pluie. C'est aussi le cas de Paris. Mais, comme à Paris, le ciel d'Athènes est d'une grande variété. Je ne rouvre jamais ma croisée sans un peu d'angoisse.

Ce matin, de légères compagnies de nuages entraînées par le vent couvraient quelquefois le soleil. Cela n'a rien ôté à la magnificence de la cérémonie. L'enthousiasme populaire s'est élevé comme le jour de Marathon. On poussait des *zitó*. On lâchait des colombes. On agitait dans l'air les petits drapeaux bleu de ciel.

Le roi, sur son estrade, placée à cette extrémité du stade que je vous ai décrite, celle-là même que les anciens appelaient la Fronde, parce qu'elle est assez

brusquement arrondie, le roi, dis-je, était paternel et grave. On eût dit un bon colonel présidant, à quelque fête régimentaire, une distribution de prix. Les lauréats, bien nettoyés de la « noble crasse » olympique dont parle Ronsard, escaladaient les gradins et s'inclinaient profondément : le roi répondait par le salut militaire, donnait une poignée de mains ; nouveau salut de notre athlète : en sus du prix et du diplôme, il emportait une petite branche cueillie sur l'olivier sauvage duquel les olympionices étaient couronnés autrefois.

Ces oliviers attiques m'enchantent. Ils sont beaucoup plus élancés que ceux de ma Provence occidentale, mais du même feuillage subtil et pur qui fait que la lumière se mélange intimement à leur ombre grise. J'ai aussi fait grand cas des lauriers que le roi entremêlait judicieusement aux autres rameaux. Ce laurier qui ouvre de grandes feuilles vigoureuses, très fermes, d'un vert sombre, brillant et dur, signifie la victoire ravie de force et par élan. Mais l'énergie en est pleine de grâce encore. Une nymphe jeune et charmante est captive dans le tronc lisse et immaculé du laurier. Les lauriers d'Athènes nous gardent le cœur de Daphné.

Ce mystique laurier ou le grave olivier au poing, les vainqueurs ont dû faire le tour du Stade immense et ils l'ont même fait deux fois. Ils passaient au milieu des acclamations. Le petit paysan de Maroussi, vainqueur inoubliable de Marathon, toujours vêtu de sa bien-aimée fustanelle, marchait en tête de la théorie internationale, serrant contre son cœur le diplôme avec le rameau, et de sa main libre jetant à la foule de grands baisers. Il était joyeux, plein de gloire. Peut-être le laissait-il voir avec un excès imprudent.

Depuis hier, Athènes commence à murmurer contre le nouveau Miltiade. Il manque de goût, songe-t-elle. Louys, s'il était sage, prendrait garde à l'accusation. Elle a été terrible. Elle perdit Aristide et Socrate. L'un avait cultivé l'ironie, l'autre la justice, mais également sans mesure.

Toutefois, Spiro Louys a bénéficié de la comparaison avec les athlètes barbares, ses collègues. Les sottes gens ! Anglais, Germains, surtout Yankees, on n'a point l'idée du farouche ramage que faisait leur voix, rauque ou perçante, avec ses *hourrah* et ses *hoch*. Sans doute on les supporte, on leur fait fête, il le faut bien. Mais tous les spectateurs désintéressés en ont le cœur soulevé. Ces langages barbares s'accordent mal avec un lieu si facile et si doux. Dans l'ancienne Athènes, les Scythes ne servaient qu'à faire des sergents de ville.

Plusieurs Américains ont tenu la conduite de grands enfants. On ne voyait que leur drapeau. On n'entendait que leur patois. Le nationalisme est une belle passion. Encore la faut-il nuancer de civilité quand on est sorti de chez soi ! Les Athéniens ont la bonne grâce de ne s'apercevoir de rien. Ces hôtes si aimables sont encore d'habiles gens. En ce moment, ce qu'ils demandent c'est d'avoir de fréquentes occasions d'exercer la même tolérance. Pour une suite de motifs assez divers, mais dont plusieurs sont nobles, nos Athéniens voudraient que les olympiades, au lieu de rouler, comme on nous le promet, de capitale en capitale, ne fussent désormais célébrées que chez eux. Ils y auraient des avantages. Cette Athènes moderne, ainsi devenue le centre de l'athlétisme, retrouverait l'ombre d'un rôle, d'une fonction active et vivante en Europe.

Pour le moment, Athènes a partout la réputation de n'être qu'une belle morte.

— On dit qu'elle est morte,
Mais je sais, moi, qu'elle est vivante.

Ce propos d'un poète, les Athéniens se l'approprient à chaque instant. Ils souhaitent qu'il leur soit possible de faire une démonstration réglée, périodique, de leur existence et de leur développement. Je ne sais ce qu'en pourront dire les directeurs des sociétés de qui l'affaire dépend. Je ne sais même pas si M. Pierre de Coubertin, qui nous représente dans les conseils de l'Athlétisme, est favorable au désir d'Athènes. Mais je sais bien que les laideurs que je redoutais ici n'ont point paru. Une assemblée d'origine ou d'institution cosmopolite est devenue l'heureux champ de bataille des races et des langues. La nature contre laquelle on conspirait en a mieux fait entendre la souveraineté de ses lois.

Rue Didot, au bout de l'âpre rue de Marseille, sur la rampe septentrionale du Lycabète, s'élève l'Ecole française. J'aurais dû y courir dès mon premier jour. Le passant de notre nation y rencontre des guides aimables et savants. Les quatre ou cinq élèves confiés à la direction de M. Homolle savent tout ce qui intéresse la curiosité d'un nouvel Athénien ; ils mettent de la grâce à développer ce savoir, au hasard de questions qui sont quelquefois saugrenues.

Je n'ai frappé à cette porte hospitalière que ce soir, en sortant du Stade, et j'ai commencé par admirer le jardin. On y voit réunis les plus beaux arbres de l'Attique. En ce mois de printemps. au soleil couché, comme les fleurs achevaient de donner leur souffle, il m'a été plus qu'agréable de rôder entre les massifs d'ombre verte disposés devant le perron. Doux, transparent, le ciel rendait toute forme plus claire et avivait

toute couleur. Une étoile précoce alluma son pâle flambeau. Et l'Athènes nouvelle déroulée à nos pieds, il suffisait de reculer de quelques pas en élevant les yeux : j'apercevais l'Athènes antique et l'Acropole couronnée de beauté immortelle. Cet asile qui a reçu tant de sages peut en former.

Un nombre infini de bons livres grecs, latins et français sont mis au service du visiteur. Un ami, qui passait par là peu de jours avant moi, songea qu'il serait beau d'y consommer ses nuits dans la veille et l'étude. Il s'adressa à M. Homolle pour avoir à toute heure l'accès de la bibliothèque. On le lui accorda avant qu'il eût fini de dire. Une lampe fut même disposée sur la table à l'intention du visiteur. Mais je ne sais s'il pensa même à l'allumer une seule fois. Mon ami avait compté sans les nuits attiques. Elles étaient déjà fameuses au moment d'Hérode Atticus. Leurs délices le détournèrent des livres de la rue Didot. Il observa que, le jour une fois tombé, il se lève sur les hauteurs sauvages de Mélite et sur les pentes de la colline des Nymphes une brise légère qui a le goût du miel. Tout ce canton est recouvert de longues asphodèles entre lesquelles il est agréable de s'enfoncer. Le Céramique est aussi planté d'asphodèles et, par la route du Pirée, il n'y a rien de plus facile que d'y entrer après la fermeture ; des monceaux de cailloux déposés contre la muraille servent de marche-pied. Mon ami aimait à revenir caresser, sous la nuit limpide, d'un regard de prêtre et d'amant, les chapelles païennes qui gardent Hégbéso, Coralion, Eucolinê et beaucoup d'autres jeunes mortes. Dressés dans l'herbe florissante, leurs fantômes faisaient de touchantes conversations qui le confirmaient dans une belle idée de la mort.

Enfin quand on s'égare du côté de Céphise, il n'est point rare de trouver un bouquet d'aubépine ou de myrte qui font de savants conseillers de méditation paresseuse. On s'étend à leur pied. On regarde briller en un ciel profondément pur la flamme claire des étoiles ; les cornes de la lune, inscrites d'un trait net, contribuent à pousser la débauche jusqu'au matin. Pour ces raisons, pendant son passage à Athènes, mon ami négligea cette lampe pieuse qu'il aurait enflammée sur de doctes labeurs. Il aurait pu relire Homère, Thucydide, Sophocle, Platon, et tous les autres dans la bibliothèque de l'Ecole française. Et maintenant ce souvenir le fait pleurer de confusion.

LA VILLE MODERNE

A Henri Vaugeois.

L'antiquité fait dire aux sages : — Il ne faut pas juger un homme qu'il ne soit mort ; une ville, que tu n'en aies passé le rempart ; un voyage, que le terme n'en soit touché... Mon voyage est fini, les murailles d'Athènes sont loin derrière moi. Je m'en suis arraché en me flagellant de l'imprécation de Lysippe : « *Qui ne « désire pas voir Athènes est stupide ; qui la voit sans s'y « plaire est stupide encore ; mais le comble de la stupi- « dité est de la voir, de s'y plaire et de la quitter.* » Il est vrai que, maintenant que je l'ai quittée, j'en puis écrire autrement que par impression et donner à mes sentiments figure d'idée générale.

I

Il y a quatre-vingt-dix ans, lorsque Chateaubriand pénétra dans Athènes, c'était une malheureuse bourgade turque. Quelques centaines de maisons couvraient la pente septentrionale de l'Acropole. Un petit mur semblable à la clôture d'un jardin tenait lieu d'en-

ceinte ; ville et muraille étaient la propriété du chef des Eunuques noirs de Constantinople.

Vingt-six ans plus tard, lorsque vint Lamartine, la condition d'Athènes, ne s'étant pas améliorée, était même plus misérable. La révolte de 1821 y avait attiré plusieurs malheurs nouveaux et c'était presque en vain pour elle que les alliés des Hellènes avaient vaincu à Navarin. La cause grecque, devenue la cause de l'Europe, triomphait ; l'indépendance était proclamée depuis trois années et néanmoins, le Turc ayant gardé la citadelle, l'auteur du *Voyage en Orient* dut obtenir d'un janissaire l'accès du Parthénon. Près des ruines antiques, il distingua des ruines faites nouvellement, aussi bien dans la ville moderne qu'entre les murs de Thémistocle et de Cimon. A la pauvreté de jadis s'ajoutait l'œuvre des boulets, de la mine et du pic.

Ce fut deux ans après le passage de Lamartine, en 1834, que le nouveau roi de la Grèce et le Parlement grec vinrent se fixer à Athènes. Dès ce jour, la ville nouvelle est sortie du désert. Les commencements furent lents. Cela tint, paraît-il, au gouvernement du roi Othon. Ses collaborateurs venus avec lui d'Allemagne n'inspiraient qu'une confiance médiocre aux gens du pays. L'opinion commune à Athènes est que, avant le mouvement de 1862, rien d'utile ne s'accomplit. Il y a bien de la rudesse dans ce jugement. Toute période organique est difficile ; tout règne improvisé, malheureux. Les esprits justes tiennent compte des efforts et des talents du premier roi des Grecs. Il n'en put bénéficier. Une insurrection de palais jeta hors de la Grèce le monarque et son entourage.

Sous la nouvelle dynastie, le développement fut aussi brillant que rapide. Le roi Georges s'est montré fort habile à faire pardonner sa naissance. La plupart

des Athéniens ne le félicitent que d'avoir laissé le champ libre aux Hellènes, car ils sont jaloux de la gloire d'avoir suffi aux élégances de leur capitale.

Quoi qu'il en soit du jugement, les faits parlent. Au Pirée, où Chateaubriand ne vit pas une seule barque et qui ne consistait en 1802 qu'en un couvent flanqué d'une baraque de douaniers, une cité populeuse, commerçante et industrieuse s'éveille. Le Pirée est la seconde ville de Grèce.

Athènes reste la première : elle avait, en 1870, 48.000 habitants : neuf ans après, l'on y comptait 10.000 nouveaux Athéniens. Or, le chiffre de 58.000 a bien doublé en dix-sept ans. C'est à plus de 120.000 âmes que se monte la population de la métropole du monde grec. N'y a-t-il aucune imprudence à développer de la sorte, dans un petit royaume, d'aussi vastes centres urbains ? Que la population y soit accourue des campagnes ou qu'elle ait été empruntée aux villes grecques de l'empire turc, on peut se demander si tant de progrès n'eurent pas quelque chose de fictif et de dangereux. Trop de nouveaux venus peuvent gâter un peuple, trop de paysans changés en citadins peuvent l'affaiblir. Et les fabriques de *koniak* ne sont peut-être pas seulement destinées à abrutir les hordes slaves des environs.

II

Mais du seuil de la ville, il faut sentir qu'elle fut faite avec amour. Ses habitants n'ont rien épargné pour qu'elle fût belle. Ils avaient leurs ressources et les richesses de leurs compatriotes, les banquiers grecs dispersés dans tout l'univers. Ils se rappelèrent que leurs ancêtres possédaient des carrières de plusieurs

sortes de marbre, le pentélique doré, le paros d'un blanc délicat dont on est ébloui, l'hymette gris et bleu, l'éleusinien noirâtre. Ces veines perdues furent rouvertes. On revêtit de marbre tous les édifices publics. Cette précieuse pierre n'est pas absente des maisons particulières ; elle les recouvre du haut en bas ou elle erre au long des corniches, rehausse le pourtour des baies et des issues, les marches des perrons, souligne la saillie des étages et verse partout une idée d'opulence et de propreté lumineuse.

Trop jeunes pour avoir des écoles d'architecture, les petits-fils de Mnésiclès ont demandé, pour la construction de la ville, le secours des artistes et des savants occidentaux. Mais l'Occident non plus n'était pas riche d'architectes. Il a envoyé des maçons et ces messieurs ont travaillé du mieux qu'ils ont pu, c'est-à-dire avec conscience et maladresse. L'Allemagne s'est distinguée par le mauvais goût de ses fils. Les Français ont coutume d'en faire des plaintes amères. Il est cependant naturel, toute considération de politique othonienne laissée à part, que les nouveaux Athéniens aient chargé des Germains du soin de tracer leurs boulevards. Ces bons barbares ont si patiemment suivi l'art antique ! Ils en parlent avec un respect si sincère, un zèle si vif ! Ce n'est pas qu'ils l'aient bien compris. Leur travail, par sa quantité, devait frapper d'étonnement un peuple qui se réveillait.

III

Les rangées de maisons de marbre, celles qui composent les quartiers les plus neufs, se coupent à l'américaine, je veux dire à angles aussi droits que peut le

permettre la nécessité de se garantir du vent, de la poussière et du soleil. Cela est d'un goût très moderne. Je m'attendais à pis. Un Hellène de mes amis m'assurait au départ que je retrouverais là-bas les beaux alignements et les hautes maisons qui l'émerveillaient rue de Rennes. Cet innocent me calomniait sa patrie. Si les maisons montrent des proportions fort nobles, elles ont peu d'étages, trois au plus, généralement. Et cela détermine même un léger défaut : comme ces étages sont assez élevés, beaucoup d'appartements, d'ailleurs spacieux, semblent étroits et courts ; la hauteur majestueuse de leurs plafonds, nous jette au fond d'un puits. Cela vaut mieux que de se heurter le front sous nos portes.

Mais ce système de construction ne se montre que sur les boulevards et les grandes places, et le désagrément en est atténué par la grâce familière, spirituelle, simple dont nos Athéniens savent approprier à leurs commodités ces froides bâtisses. Sur le seuil, on peut se croire à Boston ou à Chicago. Poussez la porte, gravissez le petit escalier extérieur qui, de la cour, mène au perron, vous retrouverez l'Orient, parfois même, à quelque détail de réminiscence naïve, une antiquité assez belle. Sur la fin de l'après-midi les balcons se garnissent de jeunes femmes en robes d'intérieur. Elles reçoivent là, comme dans un salon, les visites de leurs amies. Le motif de décoration en vaut bien un autre.

Ces quartiers sont parsemés de vastes jardins. Celui que l'on rencontre en avant du Palais du roi, formé de quelques parterres d'orangers et de cyprès, m'a retenu longtemps sous son ombre. Non que la fraîcheur fût extrême, mais l'air tiède y était saturé de fleurs capiteuses, qui s'ouvraient dans le moment même où allait

finir mon séjour. Leur souvenir associé aux préparatifs du départ garde l'arome du regret. Derrière le Palais, le Jardin Royal, complanté des rares essences, verse dans toutes les avenues qui l'entourent un souffle plus léger nourri de feuillage et d'eaux vives. Le soir venu, la foule le respire avec délices en longeant les grilles. C'est le lieu de la promenade où la société échange le salut et le sourire de chaque jour.

IV

Le Zappion est une sorte de palais public, élevé aux portes d'Athènes ; on y fait des concerts, des expositions et des conférences comme au Trocadéro. Il forme la limite de la promenade du soir. Un bon patriote, Zappa, en a fait le don à la Grèce. Ces belles pierres blanches ne coûtèrent pas un denier au budget de l'État ni de la ville. Le citoyen a tout donné, tout assuré. N'est-ce pas une idée touchante ? Les idées de ce genre sont communes ici. A chaque pas, l'on trouve des fondations privées, devenues le bien du public. Et le public reconnaissant donne, comme il est naturel, à l'objet du bienfait le nom du bienfaiteur et de l'évergète. C'est ainsi que le Panghion est nommé de Pangha, l'Arsakion d'Arsakis, de Varvakis le Varvakion, de Rhizaris le Rhizarion. En général ces donateurs n'habitent pas Athènes ; ce ne sont même point des sujets hellènes. Ils appartiennent à la Grèce esclave ou étrangère. Argentiers de Smyrne et de Constantinople, négociants de Marseille, de Trieste et de New-York, ils n'ont point oublié leur race et le prouvent facilement. M. Averof, qui a donné des cen-

taines de mille francs pour le Stade à l'occasion des Jeux olympiques, est le type de ces Hellènes bienveillants. Athènes s'est donc relevée à peu de frais.

Elle s'embellira plus tard. La génération affinée qui se lève commence à railler les lourdes bâtisses allemandes faites en forme de caserne: les absurdes pastiches du dorique et de l'ionien feront bientôt sourire et l'on regardera un peu l'Académie. l'Université, la nouvelle Bibliothèque comme on s'accorde à regarder le Palais du roi. Du reste, ces nuances de sentiment n'ont, aujourd'hui, qu'une importance secondaire. Pour une capitale âgée de soixante-six ans, la grande affaire n'est jamais de bien sentir. mais de sentir beaucoup. Pour vivre finement, elle a l'avenir devant elle; qu'elle vive énergiquement.

Ainsi a procédé l'Athènes antique. L'archéologie m'est témoin que tous ses premiers édifices n'étaient pas également dignes de la ville de Minerve. Au fur et à mesure que le temps ou la guerre couchaient au sol ces bâtiments babyloniens, égyptiens, mycéniens, les habitants d'Athènes se gardaient de les relever, ils les remplaçaient par des édifices d'un meilleur goût. Enfin ce bon goût s'épura; il devint le meilleur du monde. Athènes devint incapable de souffrir plus longtemps ses anciennes sauvageries. Elles furent rasées. Quant aux matériaux, on les utilisa dans les substructures. Je souhaite cette fortune et cet usage à quelques maisons d'aujourd'hui. Les moins élégantes deviennent plus commodes. J'y ai vu circuler l'électricité et le gaz; les tramways courent devant elles; des distributeurs et des peseurs automatiques y sont encastrés. Je crois même avoir reconnu un grand nombre de ces toiles incandescentes dont les savants occidentaux épurent et redoublent l'éclat d'un mauvais lumignon. En un

lieu si antique, tant de nouveautés du même ordre m'ont fait plaisir.

V

Telle est une partie, la plus vaste et la plus voyante de l'Athènes moderne. Beaux quartiers ou riches quartiers, maisons neuves, murs frais, constructions récentes et si activement poussées que tout y change de figure en quelques années : enfin, parfaite image de quelque jeune ville d'Australie, ennoblie et dorée par le génie du souvenir. En effet, ces rues droites, ces places symétriques attestent par les noms illustres qu'on leur donne de quel cœur nos Athéniens glorifient leurs pères antiques. Rue de Platon, rues de Phocion, de Sophocle, rues de Solon, de Thémistocle. On n'est pas libre de ne pas aimer ce sentiment.

La vertu des inscriptions en langue grecque est assez connue. Cela vient de ce qu'elles ont de clair et d'harmonieux. *Platia Omônias*, *Platia Syntàgmatos*, ces mots ne veulent dire que « place de la Concorde », « place de la Constitution », mais combien le vocabulaire latin (si bien fait cependant et, dans les deux exemples que voilà, si fidèlement calqué sur les types grecs) semble décoloré et presque sans douceur auprès du modèle ! Les hellénistes sont heureux, car ils fréquentent le langage le plus « signifiant », comme disait Montaigne, que le monde ait jamais parlé.

VI

Entre la rue d'Hermès et l'Acropole, où est l'emplacement des quartiers septentrionaux de la ville

antique, montent confusément les rues de ce que l'on peut nommer la moyenne Athènes, car on y voit la transition entre la ville turque et la capitale de la Grèce moderne. Ombreuses, tortueuses et bordées de fraîches boutiques, les beaux noms de ces rues sont les mêmes que portaient, il y a deux mille ans, des chemins à peu près pareils : rue du Pœcile, rue du Conseil (*Bouleftirion*) et enfin la rue des Trépieds déjà marquée dans l'itinéraire de Pausanias. Les plus voisines du rocher sont coupées par des escaliers et des terrasses, qui y forment une manière de casbah.

Les maisons sont petites, souvent recouvertes d'un enduit clair et doux et, avec l'unique pente de leur toiture, aménagées à peu près comme toutes les maisons d'indigents dans beaucoup de bourgades du midi de la France. N'y cherchez plus le marbre neuf. Mais, dans quelque muraille bâtie de galets et de boue, ne vous étonnez pas d'entrevoir, engagé pêle-mêle avec d'autres matériaux ou servant de soutien à la plus modeste cabane, le fût élégamment tourné d'une blanche colonne.

Cabane, maisonnette ou maison, la demeure est ici précédée d'une cour, souvent assez large. Au milieu de la cour, un bosquet d'arbrisseaux entre lesquels remonte avec une dignité presque religieuse, nu jusqu'à hauteur d'homme, le cyprès à l'écorce blanche, au feuillage sombre et serré. Aperçue de la terrasse du Theseion, cette partie d'Athènes, semée de cyprès sveltes, dont la feuille supérieure, traversant l'air léger, se courbe à peine au vent, est d'une poésie charmante. Je crois que les Athéniens du siècle prochain y trouveront sinon le modèle, au moins la juste indication de leur ville future. De discrètes maisons, d'étendue médiocre, avec un espace libre au milieu,

c'est, il me semble, ce que veulent le climat et la vie d'Athènes. Les architectes auront à examiner s'il conviendra de conserver l'espèce de balcon circulaire, fait de bois ajouré et peint en couleurs vives, qui environne la plupart des cours intérieures. Cela rappelle bien l'Espagne ; mais on pourrait l'helléniser au moyen d'un péristyle au rez-de-chaussée.

VII

Le quartier populeux présente une physionomie archaïque : ce qui n'est pas américain, c'est-à-dire en avant de plusieurs années sur le siècle, est d'une vétusté magique ; ce qui n'avance point sur nos habitudes de vie en retarde de septante ans. Par le style de certains meubles ou de certains costumes, on est tout à coup transporté au plus profond de nos plus fidèles provinces. La brusquerie de la transition est divertissante. Il n'est point sans charme non plus de contempler notre passé d'hier à cet état vivant : splendide de fraîcheur, utilisé et sans poussière. Telle pièce que l'on relèguerait dans quelque annexe du musée de Cluny est ici en plein exercice.

La vie, le mouvement des choses n'est pas moins ancien que leur forme. Des processions de chèvres sillonnent les rues à pas lents ; de distance en distance, le berger les arrête pour traire la plus lourde au bord du trottoir, au devant des ménagères qui l'apostrophent. Ces chèvres sont parfois suivies d'une bande de petits ânes, couverts de feuilles de lauriers pour sauver du soleil un faix de citron et d'orange. J'ai même vu des ânes qui n'avaient sur leur bât que de grandes bottes de thym. Un Crétois bleu et noir, vêtu à la

turque, bouffantes braies, veste collante, prend le soleil et tire la fumée de son narghilé, cependant qu'un vieil Albanais en fustanelle, assis gravement sur un âne, escorté de sa femme et de sa fille en longues chemises blanchâtres, gravit ou redescend la petite voie escarpée.

Ce dernier tableau se fait rare. Tous les Grecs d'Athènes, joints à bon nombre d'Albanais, abandonnent la fustanelle. A quoi bon les blâmer ? Cette espèce de jupe ou de ceinture à plis tuyautés et rigidement empesés peut être estimée pittoresque, c'est-à-dire singulière et bonne à copier avec des crayons de couleur. Elle est bien laide. Car la beauté et le pittoresque vont peu d'accord. Si les nécessités de la vie moderne viennent à bout de mauvais goût de nos amateurs de peinture, je n'en ferai aucune plainte ; la jaquette, le veston et les autres pièces du vêtement occidental ne sont pas beaucoup plus harmonieux que la fustanelle ; mais, placés entre deux laideurs, il sied de préférer celle qu'on remarque le moins.

Un sentiment explique la piété de quelques Hellènes envers la jupe albanaise. C'est ainsi costumés que leurs grands-pères ont soutenu la guerre de l'Indépendance. Mais, si honorables que soient de pareils souvenirs, leur histoire en compte de plus illustres. C'est de l'antiquité classique que viennent les hautes traditions de la jeune Grèce. Le vêtement des grands anciens restant, pour cent motifs, à peu près impossible à restituer de nos jours, le mieux est encore d'adopter, comme on le fait, les costumes des races qui ont continué pendant le sommeil des Hellènes la civilisation entreprise par eux.

VIII

La fable ici valant l'histoire, je tiens pour accordé tout ce que les Grecs modernes avancent d'historique ou de fabuleux quant à leur parenté avec la Grèce antique. De quoi les chicaner ? On leur a reproché les ingrédients vénitiens, turcs, slaves, albanais de leur langue ou ses corruptions populaires ; on a dressé un compte des nombreux éléments étrangers qui, depuis le haut moyen âge ou la fin de l'antiquité, venus du Nord ou de l'Asie, s'ils ne venaient de Rome ou de Venise, se sont mêlés au pur élément hellénique jusqu'au point de l'influencer. Massacre, apostasie et migration, on a tout supputé en vue de conclure que la race autochtone avait disparu sans retour. Mais cette conclusion, toujours énoncée avec force, est tantôt précédée, tantôt suivie de concessions et de corrections de détail qui la ruinent du tout au tout.

Tous les Grecs, dit-on, ont péri. Et l'on avoue en même temps qu'il en subsista des masses considérables au nord-ouest de l'Achaïe, où le type physique s'est maintenu. Tout l'ancien grec est périmé ; cependant, l'idiome de certaines îles et de certains rivages du Péloponèse en conserve des caractères. Qu'est-ce à dire ? S'il est resté des Grecs, s'il subsiste, nette ou obscure, une langue de type grec, la survivance est démontrée, la continuité établie. Le *nombre* des familles d'origine hellénique importe beaucoup moins que leur activité, et plus les chiffres seront faibles, plus ils seront démonstratifs et éloquents. Le mécanisme de l'histoire est héroïque : jamais le nombre n'importa pour continuer une race. C'est à l'élite que

revient cette fonction. Une élite grecque a-t-elle survécu ? Tout est là.

Moins les Grecs survivants auront été nombreux, mieux sera établie la plastique vertu de leur hellénisme en action, ce génie de l'esprit et du sang qui leur permit de transformer leurs voisins et leurs conquérants en Hellènes de foi, de mœurs, bientôt de langue. La petite poignée des éléments hellènes a fait là-bas ce que firent ailleurs la religion, les mœurs, les institutions et la langue bien plus que le sang des Latins. Une sorte de greffe ethnique appliquée aux barbares refit des Grecs et des Latins. Ces deux noyaux qui se développent en assimilant l'étranger, perpétuent sans conteste l'hellénisme et le romanisme. L'adoption par contact vaut la génération.

NOTES

NOTE I

« ANTHINEA »

Le titre de ce livre était choisi depuis longtemps, et j'attribuais même au seul allemand Curtius l'idée de la gracieuse étymologie du nom athénien, lorsqu'un hasard a mis sous mes yeux les lignes suivantes de Buchon, le savant éditeur de Villehardouin, l'auteur de *la Grèce continentale et la Morée* (1843) :

« *Un de mes amis, se promenant un jour dans les environs d'Athènes, demanda à un petit pâtre, qu'il rencontra, le nom de cette ville qui se présentait en perspective. — On l'appelle Anthina (c'est-à-dire la ville des fleurs, Florence, par exemple) lui dit le berger dans son patois, mais pour des fleurs (en grec* anthi*) elle n'en a pas.* »

Buchon ajoute avec finesse que le peuple ne fausse jamais les noms propres que pour leur donner une signification plus analogue à sa pensée. — Je suis heureux de m'être rencontré en cela avec le sentiment populaire des Athéniens de 1840, et je suis plus heureux peut-être de voir ce sentiment noté par le savant français envers qui l'hellénisme a d'immenses obligations.

NOTE II

LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE

Le comte Paul de Leusse dans ses *Etudes d'histoire ethnique* a fort bien défini les caractères de ce que l'on appelle la démocratie à Athènes et à Sparte.

« ... Clinton, qui fait autorité en pareille matière, indique comme chiffre de population pour la Laconie

et la Messénie 33.000 Spartiates (ou conquérants *ayant seuls des droits politiques*), *66.000 Périèques* et *170.000 îlotes...*

« Maintenant, qu'on veuille bien avoir toujours présent à l'esprit ce fait que, *quand 269 habitants de ce pays étaient réunis, 33 d'entre eux possédaient seuls le sol et le pouvoir, 66 avaient quelque richesse sans droit, et 170 étaient un pur bétail. Si on n'a pas toujours cette proportion à l'esprit, on comprendra à faux toute l'histoire grecque...*

« *Je dirai la même chose d'Athènes,* » ajoute M. de Leusse, qui omet seulement de noter que les esclaves athéniens furent traités comme des hommes, avec une douceur et une générosité dont les monuments et les textes témoignent.

« Je dirai la même chose d'Athènes et je voudrais mettre cette division par castes, avec leur nombre proportionnel au haut de chacune de mes pages qui traitent de la Grèce, parce que cette division et cette proportion expliquent tout et rendent absolument grotesques toutes les comparaisons que les hommes modernes veulent faire entre ces temps-là et le nôtre, *entre le mot république d'alors et le mot république d'aujourd'hui, entre la conception démocratique ancienne et la conception démocratique moderne.*

« Aussi, quand je vois un homme de la valeur de M. Duruy, qui a été mon maître au lycée Saint-Louis et dont j'estime autant le talent que le caractère, nous parler toujours de démocratie à Sparte, je n'y comprends absolument plus rien.

« S'il y avait en France, sur 38 millions d'habitants, 3 millions de propriétaires fonciers, femmes et enfants compris, c'est-à-dire pas 400.000 hommes valides, possédant tout le sol, seuls maîtres du pouvoir à Paris et dans les départements, tous parents et égaux en droit entre eux, jamais il ne me viendrait à l'esprit de dire que ce n'est pas un régime aristocratique à la dernière puissance,

« Cela donnerait dans chaque commune rurale *une* ou *deux* personnes la possédant et pouvant brûler la cervelle à qui bougerait, avec *dix* personnes dans les villes, et *trois* ou *quatre cents* à Paris ayant ce pouvoir. Eh bien ! cela serait-il une démocratie ? »

La vive imagination du comte de Leusse nous réalise en numérations excellentes cette pensée, presque trop claire, que le régime antique fut l'aristocratie. Bien plus, dans tous les temps et toutes les villes où se montra une civilisation hellénique brillante, ce fut une aristocratie de l'aristocratie, une fleur de la fleur qui l'avait préparée et déterminée. Aux moments dits démocratiques, c'est-à-dire quand le plus grand nombre des *citoyens*, quand la partie inférieure de l'élite prit le dessus, cette demi-démocratie fut une consomption rapide. Ainsi périt l'Athènes d'Alcibiade et de Périclès.

NOTE III

L'ATHLÈTE DE POLYCLÈTE

M. Louis Dimier m'a écrit que l'athlète de Polyclète qui a été trouvé à Vaison, en Provence, et qui est au Musée Britannique, avait été proposé par deux fois, sous le second empire, à M. de Nieuwerkerque alors surintendant des Beaux-Arts. Sur le refus du fonctionnaire, la pièce fut offerte aux Anglais. Ils l'achetèrent sur-le-champ.

NOTE IV

LA BARQUE DE CARRO

J'ai raconté l'émouvant sauvetage accompli, le 11 janvier 1901, à la bouche du Rhône, par douze matelots attachés au port de Carro. Le récit, paru dans la *Gazette de*

France, m'a valu une intéressante lettre de Mistral. Toujours préoccupé d'ajouter les gloires du passé à la force de l'avenir, le grand poète provençal a proposé d'élever un nouveau marbre sur l'emplacement du bas-relief d'Aristarché :

« Vous dites, m'écrit-il, qu'à Carro, en 1802, fut trouvé le bas-relief d'Aristarché, représentant la prêtresse d'Artémis, qui accompagna les Phocéens fondateurs de Marseille ; pourquoi, en ce lieu, ne consacrerait-on pas une stèle de marbre à la sainte prouesse des hommes de Carro ? Et pourquoi la commission qui donne tous les ans aux élèves des beaux-arts, concourant pour le prix de Rome, des sujets tirés des fastes de l'antiquité grecque ou romaine ou biblique, ne choisirait-elle pas pour sujet de concours *la Barque de Carro !*

« Les mâles têtes de nos pêcheurs, leur costume primitif, leur superbe débraillé se prêteraient à la sculpture autant et beaucoup mieux que le conventionnel antique.

« Tout à vous et aux braves qui nous ont tant émus.

F. MISTRAL. »

L'île Marseillès où fut trouvé le bas-relief d'Aristarché est très voisine de Carro. Le bas-relief d'Aristarché est déposé à l'Académie de Marseille et rien, dans le pays, ne rappelle le souvenir de ce petit marbre, pas un monument, pas une inscription. Je ne l'ai connu et recherché, pour ma part, qu'après lecture d'un chapitre de la *Statistique des Bouches-du-Rhône* du comte de Villeneuve, préfet de Marseille sous la Restauration.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE VI

Le retour et le foyer. — Notes de Provence

APPENDICE

Lettres des Jeux Olympiques

NOTES

Abbeville. — Imprimerie F. Paillart.